

L'Offrande

Par

Madame Charles PÉRONNET



1 fr. 50



Éditions du
Petit Echo de la Mode
1, Rue Gazan, PARIS (XIV^e)

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode",
1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).

Le PETIT ÉCHO de la MODE

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode.

:: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. ::

Causeries et recettes pratiques. Courriers du Docteur, de l'Avocat, etc.

Le numéro : 0 fr. 40. Abonnement d'un an : 18 fr. 50 ; six mois : 10 fr.

RUSTICA

Journal universel illustré de la campagne

paraît tous les samedis.

32 pages illustrées en noir et en couleurs.

Questions rurales, Cours des denrées, Elevage, Basse-cour, Cuisine,
Art vétérinaire, Jardinage, Chasse, Pêche, Bricolage, T. S. F., etc.

Le numéro : 0 fr. 50. Abonnement d'un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr.

LA MODE FRANÇAISE

Journal de patrons, paraît tous les samedis.

16 pages, dont 6 en couleurs, plus 4 pages de
roman en supplément et un patron spécial dessiné.

Nouvelles, chroniques, recettes, etc.

Le numéro : 0 fr. 75. Abonnement d'un an : 27 fr. ; six mois : 14 fr.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Le numéro : 0 fr. 60. Abonnement d'un an : 14 fr. ; six mois : 8 fr.

LISETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 25. Abonnement d'un an : 12 fr. ; six mois : 7 fr.

PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les jeudis. 8 pages grand format dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 25. Abonnement d'un an : 12 fr. ; six mois : 7 fr.

GUIGNOL, Cinéma de la Jeunesse

Le plus beau magazine hebdomadaire pour fillettes et garçons.

Le numéro de 52 pages illustrées : 1 franc.

Abonnement d'un an : 45 francs ; six mois : 23 francs.

La COLLECTION PRINTEMPS

Romans d'aventures pour la jeunesse.

Paraît le deuxième et le dernier dimanche de chaque mois.

Le joli volume de 64 pages sous couverture en couleurs : 0 fr. 50.

Abonnement d'un an : 12 francs.

SPÉCIMENS GRATUITS SUR DEMANDE

092795

LISTE DES PRINCIPAUX VOLUMES
PARUS DANS LA COLLECTION

"STELLA"

- Pierre AGUÉTANT : 327. *Les Noces de la terre et de l'amour.*
 Christiane AIMERY : 315. *Mon Cousin de la Tour-Brocard.* — 333. *La Maison qui s'écroule.*
 Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances.* — 56. *Monette.*
 Maria ALBANESI : 334. *Sally et son mari.*
 Pierre ALCIETTE : 246. *Lucile et le Mariage.*
 Théo d'AMBLENY : 299. *Bruyères blanches.*
 Claude ARIELZARA : 258. *Printemps d'amour.*
 Marc AULÈS : 253. *Tragique méprise.* — 288. *Nadia.* — 320. *Fausse route.*
 F. de BAILLEHACHE : 340. *La fiancée infidèle.*
 M. BEUDANT : 231. *L'Anneau d'opales.*
 José BOZZI : 317. *Lendemain de bal.*
 BRADA : 91. *La Branche de romarin.*
 Yvonne BRÉMAUD : 240. *La Brève Idylle du professeur Malndroz.* — 321. *Mammy, moi et les autres.*
 Jenn de la BRÈTE : 3. *Rêver et Vivre.*
 André BRUYÈRE : 254. *Ma cousine Raisin-Vert.* — 306. *Sous la Bourrasque.*
 R.-N. CAREY : 230. *Petite May.* — 244. *Un Chevalier d'aujourd'hui.*
 Mme Paul CERVIERES : 229. *La Demoiselle de compagnie.*
 CHAMPOL : 67. *Noëlle.* — 209. *Le Vœu d'André.*
 CHANTAL : 339. *Cœur de Danoise.*
 J. CHATAIGNIER : 342. *Véritable amour.*
 Comtesse CLO : 277. — *L'Inévitable.*
 M. de CRISENOY : 298. *L'Eau qui dort.* — 310. *La Conscience de Gilberte.*
 Eric de CYS et Jean ROSMER : 248. *La Comtesse Edith.*
 Manuel DORÉ : 226. *Mademoiselle d'Hercule, mécano.* — 275. *Une petite reine pleurait.* — 313. *La Fiancée de Ramon.*
 H.-A. DOURLIAC : 261. *Au-dessus de l'amour.* — 280. *Je ne veux pas aimer !*
 Geneviève DUHAMELET : 208. *Les Inépousées.*
 Victor FÉLI : 127. *Le Jardin du silence.* — 332. *Au delà du pardon.*
 Jacques des FEUILLANTS : 305. *Madame cherche un gendre.*
 Marthe FIEL : 268. *Le Mari d'Emine.*
 Zénaïde FLEURIOT : 213. *Loyauté.*
 Mary FLORAN : 32. *Lequel l'aimait ?* — 63. *Carmencita.* — 83. *Meurtrie par la vie !* — 142. *Bonheur méconnu.* — 173. *Orgueil vaincu.* — 200. *Un an d'épreuve.*
 Herbert FLOWERDEW : 322. *Cœur affranchi.*
 Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau...* — 330. *Rose, ou la Fiancée de province.* — 341. *Le Mauvais pas.*
 Anne-Marie GASZTOWTT : 326. *La Sœur du bandit.*
 Pierre GOURDON : 242. *Le Fiancé disparu.* — 302. *L'Appel du passé.*
 Jacques GRANDCHAMP : 232. *S'aimer encore.*
 Jean HÉRICART : 272. *Les Cœurs nouveaux.*
 M.-A. HULLET : 259. *Seule dans la vie.* — 289. *Les Cendres du cœur.*
 Mrs HUNGERFORD : 319. *Ame de coquette.* — 338. *Doris.*
 Jean JÉGO : 311. *Et l'amour vint...* — 329. *L'Amoureux de Frida.*
 Marcel IDIERS : 308. *Le Mariage de Nelly.*
 Renée KERVADY : 287. *Cruel Devoir.*

(Suite au verso.)

Principaux volumes parus dans la Collection (suite).

- L. de LANGALERIE : 325. *L'Amour l'emporte.*
H. LAUVERNIERE : 271. *En mariant les autres.* — 292. *Un Étrange secret.*
M. J. LEDUIC : 309. *L'Enigme.*
Hélène LETTRY : 265. *Fleur sauvage.*
Yvonne LOISEL : 262. *Perlette.*
Jean MAUCLÈRE : 193. *Les Liens brisés.* — 304. *Le Mystérieux chemin.*
Edith METCALF : 260. *Le Roman d'un joueur.*
Magali MICHELET : 217. *Comme jadis...*
Jeannette MORET : 331. *Josette, dactylo.*
Anne MOUANS : 250. *La Femme d'Alain.* — 266. *Dettes sacrées.* — 281. *Plus haut !* — 314. *La Buissonnière.* — 337. *Gisèle exilée.*
José MYRE : 237. *Sur l'honneur.* — 335. *Les Fiançailles de Rosette.*
Berthe NEULLIÈS : 264. *Quand on aime...*
Claude NISSON : 297. *À la lisière du bonheur.*
O'NEVÈS : 291. *La Brèche dans le mur.*
Florence O'NOLL : 323. *La Dame d'Avril.*
Charles PAQUIER : 263. *Comme la fleur se fane.*
Marguerite PERROY : 285. *Impossible Amitié.*
Alicio PUJO : 2. *Pour lui !*
A. de ROLIAND : 269. *Entre deux cœurs.*
Jean ROSMER : 290. *Le Silence de la comtesse.*
SAINT-CÉRÉ : 307. *Sœur Anne.*
Isabelle SANDY : 49. *Maryla.*
Pierre de SAXEL : 284. *Une Belle-Mère à tout faire.* — 316. *Pour elle !*
Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranette.*
Gilberte SOURY : 324. *Marylès.*
Jean THIÉRY : 312. *Nouveaux venus.*
Marie THIÉRY : 279. *La Vierge d'Ivoire.*
Léon de TINSEAU : 117. *Le Finale de la Symphonie.*
T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour.* — 29. *Printemps perdu.* — 36. *La Patriote.* — 61. *L'Inutile Sacrifice.* — 97. *Arlotte, jeune fille moderne.* — 122. *La Droite d'aimer.* — 144. *La Roue du moulin.*
Maurice VALLET : 225. *La Cruelle Victoire.*
C. de VERINE : 255. *Telle que je suis.* — 274. *La Chanson de Gisèle.*
Vesco de KEREVEN : 247. *Syloia.*
Max du VEUZIT : 256. *La Jeannette.*
Jean de VIDOUZE : 278. *Les Nouveaux Maîtres.*
Adèle VIGES : 336. *La Coupe brisée.*
Patricia WENTWORTH : 293. *La Fuite éperdue.*
H. WILLETTE : 328. *Claire D'avril.*
C.-N. WILLIAMSON : 227. *Prix de beauté.* — 251. *L'Eglantine sauvage.* — 300. *Être princesse !*

== IL PARAÎT DEUX VOLUMES PAR MOIS ==

Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.

Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

CG2795

Y. G. P.
Madame Charles PÉRONNET

L'Offrande



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"

1, Rue Gazan, Paris (XIV^e)

12

FOR SALE

THE
PROPERTY
OF
THE
STATE
OF
NEW YORK
OFFICE OF THE
COMMISSIONER OF LAND OFFICES
ALBANY, N. Y.

L'Offrande

I

Le mois d'août battait son plein. Des pluies récentes avaient rafraîchi la verdure un peu ternie par les ardeurs de ce bel été et rien n'était plus attrayant que le parc des *Ombrettes*, où les massifs de fleurs éclatantes égayaient les prairies ombragées d'arbres magnifiques.

Deux jeunes filles, assises au pied d'un groupe de sapins, animaient agréablement le paysage.

À vrai dire, l'une d'elles avait un peu dépassé les limites de la jeunesse, et ce n'est qu'à l'aide de savantes recherches qu'elle en conservait les apparences. Toilette fort élégante, cheveux courts et ondulés, visage rafraîchi par la poudre ocrée et une pointe de rouge. Manquant au total de cette aimable simplicité qui donne tant de prix à la beauté,

Mais M^{lle} Mathilde Berville avait été fort jolie et n'entendait pas le laisser oublier. Le mot *pose* semblait inventé pour elle, surtout lorsque deux ou trois admirateurs se mouvaient à l'entour.

Tel n'était point le cas ce jour-là, nul ne venait troubler la paix sereine du grand parc, aussi Mathilde dissimulait-elle à peine de légers bâillements auxquels sa compagne, évidemment très préoccupée, ne prenait pas garde.

Une vraie jeune fille, celle-là, et qui ne vieillirait

pas de sitôt, tant elle était fine et mignonne. Sa fraîcheur ne devait rien à aucun fard et ses beaux yeux bleus n'avaient nul besoin d'être avivés artificiellement.

La conversation des deux amies semblait des plus languissantes. M^{lle} Berville, en séjour aux *Ombrettes*, s'y ennuyait fort et ne se donnait pas la peine de faire des frais pour un si mince auditoire. De son côté, sa jeune hôtesse, Annie Castau, semblait encore plus absorbée par ses pensées que par son travail de couture.

Du fond de son grand fauteuil, ses bras croisés paresseusement au-dessus de sa tête, Mathilde la regardait avec une ironie non dissimulée.

— Je ne vous connaissais pas un si vif attrait pour le métier de lingère, dit-elle enfin.

Ainsi interpellée, Annie sursauta en rougissant.

— Oh! je vous demande pardon, Mathilde, je suis une compagne bien peu distrayante aujourd'hui. Mais le dessin de cette vieille nappe est si beau que je cherchais à la prolonger encore un peu par quelques reprises.

— Que faites-vous de votre femme de chambre?

— C'est que... c'est que... nous n'en aurons plus à partir de ce soir.

Mathilde fit un bond.

— Plus de femme de chambre! C'est inconcevable. Justine sera difficile à remplacer; elle vous semblait d'ailleurs fort attachée.

— Je suis sûre qu'elle nous aime et nous regrette, mais comment résister aux gages formidables que lui offrent nos voisins, les anciens carrossiers?

— Quoi! ces gens-là!

Annie éclata de rire.

— Ces gens-là, comme vous le dites si dédaigneusement, sont les maîtres de l'heure, chère amie. Ils ont beaucoup d'argent, un train de maison qui ne peut plus être le nôtre, et Justine, qui est une perle, ne perdra pas sa main en des travaux indignes d'elle. Je comprends fort bien que M^{me} Boujard ait cherché à se l'attacher,

— Mais vous?... Comment allez-vous faire?

— Comme nous pourrons. La cuisinière et son fils suffisent à la rigueur, on se donnera un peu plus de peine, voilà tout. J'ai quelquefois honte de mes loisirs en voyant la vie surchargée de tant de jeunes filles qui me valent bien.

— Des loisirs... Ils sont indispensables dans votre situation.

— Oh! notre situation!...

Annie n'en dit pas plus long, et M^{lle} Berville dressa l'oreille. Se pouvait-il qu'elle fût menacée et que les Castau descendissent au rang des *petites gens* peu intéressants à fréquenter?

Son père avait rendu, jadis, à la famille, d'importants services, et, loin de les oublier, M. et M^{me} Castau s'étaient toujours montrés parfaits pour elle. Dès sa sortie de pension elle avait pris la douce habitude de passer aux *Ombrettes* de longues et agréables vacances; on y recevait beaucoup et ce n'était vraiment pas sa faute si elle n'avait pas réussi à découvrir un mari parmi les invités qui s'y succédaient.

Mais Mathilde déplaisait en général, par son affectation et une coquetterie toujours grandissante.

Sa toilette absorbait ses très minces revenus, elle ne se décidait pas à les accroître par un travail régulier et il était de toute nécessité que ses amis, en l'attirant chez eux, lui aidassent à traverser cette période difficile. Sans aucun doute, elle arriverait à s'établir richement, mais encore fallait-il qu'on favorisât ses projets par d'heureuses rencontres. Et justement M^{lle} Berville était bien forcée de reconnaître qu'on l'invitait moins depuis quelque temps.

Le triste mot de *restrictions* commençait à être prononcé un peu partout dans le monde qui était le sien et, jusqu'alors, elle ne s'était point décidée à fréquenter les nouveaux riches : ceux qui ont une table luxueuse, des autos de grandes marques, des serviteurs nombreux stimulés par de gros salaires. Elle y arriverait, à la vérité, car

il lui eût paru trop dur de se passer habituellement des aises de la vie.

Elle se plaisait aux *Ombrettes*, où l'hospitalité, sans être fastueuse, était large et cordiale! mais, si les Castau se mettaient à réduire leur existence, Mathilde ne pouvait les suivre dans cette voie et cherchait déjà mentalement de quel côté se retourner. Les catastrophes financières et le manque d'argent n'étaient pas son fait, elle en avait trop souffert personnellement pour s'associer encore chez les autres à ce genre d'épreuves.

Si Annie avait dit vrai, il lui faudrait découvrir, sans tarder, le moyen de s'évader avec élégance.

Mais cette petite sotte se trompait sans doute : quels événements contraires réussiraient à ébranler une prospérité si ancienne et si stable?

Un regard jeté autour d'elle la confirma dans cette impression. Quoi de plus rassurant que le calme, le confort, le luxe de bon aloi qui régnaient céans? Luxe exempt, sans doute, de toute ostentation, mais ne comportant pas moins des dépenses considérables.

Située dans une des plus riantes régions du Dauphiné, la maison était agréable, le type même de ces demeures de famille, apanage de la bourgeoisie d'autrefois.

Elle datait de ces temps lointains où il n'était point encore question de fortunes rapidement et scandaleusement édifiées, de ces temps quasi pré-historiques où l'on passait à ses enfants ce qu'on avait reçu de ses parents, sans vivre suspendu au cours de la Bourse, où l'on se rendait au chef-lieu en conduisant, non son auto, mais son cheval et sa voiture; de ces temps disparus, en un mot, où l'on ne brûlait pas l'existence par les deux bouts.

De grosses fermes entouraient un parc bien dessiné, traversé par une petite rivière limpide et babillarde.

La maison, surélevée sur un terre-plein, dominait une vaste étendue de cultures, bornées par des montagnes fort accidentées.

Quoi de plus accueillant que cette grosse bâ-

tisse du XVIII^e siècle, avec ses portes cintrées du rez-de-chaussée, les stores rayés de rouge du premier étage, les œils-de-bœuf du second ?

L'intérieur tenait les promesses du dehors : de beaux meubles anciens, des tableaux de valeur, de précieuses tapisseries témoignaient des goûts artistiques et délicats des propriétaires. Une de ces demeures, enfin, que des générations successives se sont plu à embellir, sans trop se soucier des fluctuations de la mode.

Et c'était cet ensemble rare et parfait qui se trouvait menacé!... Mathilde ne pouvait le croire. Rien de plus vrai cependant; depuis des mois, presque des années, cette prospérité apparente ne tenait debout que par un miracle d'équilibre. Fallait-il attribuer à des soucis nouveaux les nuages qui assombrissaient le joli visage d'Annie ?

Les maîtres de cet aimable logis répondaient exactement à ce qu'on en attendait. M. Castau était un homme d'une cinquantaine d'années, instruit, bienveillant et doué par la nature d'un optimisme irréductible.

— Bah! cela s'arrangera...

Ce mot, pour lui, répondait à tout, et il fermait délibérément les yeux aux difficultés croissantes de la vie. Il les fermait même un peu trop; sans sacrifier jamais aux exigences actuelles, il marchait non pas doucement, mais rapidement vers la ruine.

Le domaine des *Ombrettes* représentait une lourde charge, les fermiers payaient peu et la maison bien tenue, le parc, le jardin, les serres, nécessitaient un personnel qu'il fallait restreindre bon gré mal gré.

Toutefois, M. Castau, ayant toujours vécu dans l'aisance, n'admettait guère que celle-ci pût disparaître et ne voyait dans le malaise actuel que la suite inéluctable de la guerre.

Quand les difficultés d'argent devenaient trop pressantes, une coupe de bois, la vente d'un champ, arrangeaient les choses... jusqu'à la prochaine occasion.

M^{me} Castau, douce et charmante personne, était la moins faite du monde pour retenir son mari sur cette pente dangereuse. Petite-fille d'un préfet du Second Empire, elle avait retrouvé chez elle, en se mariant, l'aisance dorée dont elle jouissait chez ses parents, quoi de plus naturel ?

L'unique chagrin de sa vie avait été la perte successive de plusieurs enfants. La naissance d'Annie, petite fleur tardive, était venue adoucir la douleur de ses parents et embellir leur âge mûr.

En dépit d'apparences assez frêles, celle-ci surabondait de vie et d'entrain. Son heureuse nature et un jugement très droit l'avaient seuls empêchée de devenir insupportable, car il est à peine nécessaire de dire à quel point elle était choyée.

Jusqu'à sa vingtième année elle n'avait eu d'autres soucis que de s'instruire et de se distraire. Des relations distinguées, de fréquents voyages avaient complété la formation de son esprit, en lui donnant une maturité rare à son âge.

Son existence lui semblait à bon droit délicieuse, et voilà que peu à peu elle devinait des fissures menaçantes dans cet ensemble si bien ordonné.

On ne pouvait le nier : le beau domaine s'effritait ; à force de recourir aux expédients, il n'en resterait bientôt plus rien... Les fermiers, acquéreurs tout désignés, commençaient à cultiver pour leur compte, bientôt ils traiteraient d'égal à égal avec le patron.

Jusqu'à nouvel ordre, M. Castau demeurait le châtelain cependant. On appréciait sa complaisance, la bonne grâce souriante de sa femme, leur affabilité exempte de toute morgue.

En un mot, ils tenaient encore une certaine place dans le pays, quoique n'ayant jamais pris aucun souci des responsabilités pouvant en résulter.

Chose étrange, Annie en avait un sens beaucoup plus aigu et dépassait infiniment ses parents sur le terrain social.

Infirmière diplômée, elle visitait volontiers les malades et venait de fonder, avec l'aide de quelques

jeunes filles du village, un petit dispensaire où l'on trouverait les premiers soins.

M. et M^{me} Castau considéraient les initiatives de leur fille d'un air amusé. Il faut bien que la jeunesse se distraie, n'est-ce pas, qu'elle satisfasse ce besoin d'indépendance qui l'agite à notre époque. Pourquoi priver cette petite du plaisir de jouer au petit manteau bleu ? Le mariage viendrait assez vite changer le cours de ses idées et enrayer ses fantaisies.

Le mariage !... Annie sentait bien que ce serait la grande affaire de sa vie et jusqu'alors avait accueilli sans faveur les partis qui s'étaient présentés.

Ils devenaient plus rares, à mesure que le bruit de la ruine des *Ombrettes* commençait à se répandre parmi les gens d'affaires.

Mais Annie n'en avait cure, ses parents sans doute ne tarderaient pas à avoir besoin de son appui, ne valait-il pas mieux qu'elle ne fût point engagée ? Peu à peu elle déchargerait sa mère du gouvernement de l'intérieur, opérant sans bruit, des réformes somptuaires, de jour en jour plus nécessaires.

De là, sans doute, la solitude inaccoutumée de ce début d'août. D'ordinaire, la vie mondaine était autrement active aux *Ombrettes* à cette époque de l'année. M^{lle} Berville n'y comprenait rien et s'en trouvait lésée. Pourquoi l'avoir invitée comme de coutume, si on la privait des distractions habituelles ? Ses hôtes avaient beau se montrer aimables et affectueux, c'était un manque de tact et d'égards de leur part.

Une fois de plus Mathilde jeta un regard interrogateur sur le front sérieux d'Annie. Celle-ci continuait à s'absorber dans son travail, ou plutôt dans des réflexions qui ne semblaient pas couleur de rose. Un souci pressant l'agitait, c'était évident.

M^{lle} Berville devinait juste. La pauvre Annie ne pouvait détacher sa pensée d'une lettre inquiétante reçue la veille par ses parents. Elle se trouvait

assez avant dans leur confiance pour qu'on ne lui cachât rien. Or, cette lettre émanait de l'étude où l'on gérait de père en fils les intérêts de la famille.

M. Castau avait coutume d'affirmer que maître Bonnet connaissait l'état de son portefeuille et de ses propriétés beaucoup mieux que lui-même.

Trouvant commode de s'en rapporter à l'honnêteté et à la clairvoyance du vieux tabellion, il jetait volontiers au panier les cris d'alarme que lui adressait périodiquement celui-ci, prétextant qu'avec l'âge cet excellent Bonnet tournait au Casandre.

Cette fois, malheureusement, il n'avait pas été possible d'en agir de même : M^e Bonnet convoquait d'urgence son client à l'étude, l'assurant qu'on se trouvait en présence de faits nouveaux.

M^{me} Castau, mariée sous le régime de la communauté, était priée d'accompagner son mari, afin de donner les signatures nécessaires. Il ne s'agissait donc plus de remontrances ou d'avertissements, mais bien d'actes légaux devenus urgents.

On comprendra dès lors qu'Annie se sentit angoissée par les sombres perspectives s'ouvrant devant les siens.

Ce n'est pas qu'elle redoutât beaucoup la pauvreté, lorsqu'on n'a jamais manqué de rien ce mot est vide de sens. De plus, il y a dans la jeunesse de telles réserves d'énergie qu'un être sain et robuste envisage sans effroi la perspective de se mesurer avec la destinée. Toutefois la jeune fille ne pouvait s'empêcher de frémir en songeant aux impressions de sa mère, si peu préparée à un cataclysme.

Les rayons du soleil s'allongeaient sur la prairie et l'heure du thé avait passé sans qu'elle y prît garde. Les bâillements de M^{lle} Berville s'accrochèrent discrètement, assez cependant pour que sa compagne revînt tout à coup au sentiment des lois de l'hospitalité.

— Je ne sais vraiment où j'ai la tête! s'écria-t-elle en laissant tomber son ouvrage. Je ne vous

ai pas fait goûter, chère Annie. Mais le thé est servi au petit salon, j'en suis sûre; n'aggravez pas mes remords en refusant de m'y accompagner.

— Il est tard, ce n'est plus la peine, protesta faiblement Mathilde.

— Venez quand même, cela nous reposera toutes deux; il est possible d'ailleurs que mes parents soient retenus longtemps en ville.

Mathilde, très imaginative, bâtit sur l'heure tout un roman. Elle savait Annie fort recherchée, sans doute on perpétrait pour elle quelque heureux projet d'avenir, sa physionomie préoccupée le dissimulait mal.

— Je ne voudrais pas être indiscrète, mais, s'il est question pour vous d'un beau mariage, je tiens à vous féliciter bien vite, petite chérie.

— Oh! vous êtes loin de compte, répliqua vivement Annie, ce n'est guère de moi qu'il s'agit, mais d'ennuyeuses affaires d'argent. Nous sommes trop intimes pour vous le laisser ignorer, du reste ce ne sera plus un secret bien longtemps, j'en ai peur.

— Vous vous forgez des dragons, ma chère! Une fortune comme la vôtre ne s'évapore point en un jour.

— Ce n'est pas en un jour, fit Annie avec un soupir, depuis longtemps déjà...

Mathilde l'interrompit, bien qu'elle brûlât d'en apprendre davantage. Sans être précisément jalouse, la prospérité de ses amis l'agaçait en dépit d'elle-même. Pourquoi tout aux uns et si peu, si peu de chose aux autres? Toutefois il lui parut plus délicat de prendre légèrement la confiance d'Annie.

— J'entends; vous subissez comme tant d'autres les conséquences financières de la guerre, la plupart de mes relations en sont là, mais cela s'arrangera, comme le dit si bien votre cher père; il s'agit d'opposer à l'orage une volonté ferme et un front serein.

Annie ne répondit que par un sourire, incapable de réfuter ces phrases banales, ne reposant sur

rien de tangible. Elle fit un effort pour se secouer et remplir gentiment son rôle de maîtresse de maison. Installées au petit salon, devant un plateau élégamment disposé, les jeunes filles se mirent à babiller comme d'ordinaire sur le voisinage, les invitations, le concours hippique dont la date approchait.

Rien n'était changé, semblait-il. La petite pièce parée comme toujours de fleurs charmantes, le thé fumant dans des tasses précieuses, une fine odeur de pâtisseries et de toasts embaumant l'atmosphère... Au dehors, c'était la fête d'un beau coucher de soleil.

Ses rayons empourprés donnaient des teintes plus riches aux géraniums et aux sauges, des tons plus veloutés aux arbres et aux pelouses.

La grande paix du soir s'étendait sur la campagne environnante, mais, à leur insu même, les jeunes filles ressentirent une impression mélancolique.

On eût dit que loin, bien loin encore, quelque chose d'inconnu et de menaçant s'avavançait pour détruire ce brillant tableau.

Bientôt Mathilde parla de lettres à écrire et remonta chez elle ; quant à Annie, elle se remit machinalement à ses reprises interrompues, trouvant, comme il arrive souvent, une diversion utile à ses pensées dans un labeur précis, si humble fût-il.

Puis l'impatience la saisit et vingt fois elle descendit l'avenue, afin de jeter un coup d'œil sur la route.

Mais rien ne paraissait, et il était près de huit heures quand l'auto fut enfin signalée de la loge par un coup de cloche.

II

Annie courut au perron, toujours éclairé, le soir, par de fortes lampes électriques, et jugea, du premier coup d'œil, ses craintes dépassées par la réalité.

M. Castau parlait d'un ton bref révélant un trouble profond ; quant à sa femme, son teint marbré, ses yeux rougis disaient assez qu'elle avait pleuré. La jeune fille les embrassa silencieusement et prit le bras de sa mère, après l'avoir débarrassée de son grand manteau.

— Voulez-vous monter un moment dans votre chambre avant dîner, maman, ou venir tout de suite à la salle à manger ? Il est tard, on va servir.

— Je ne saurais manger ce soir, ma chérie, dit celle-ci d'une voix brisée ; qu'on apporte chez moi du thé ou un potage, la moindre chose me suffira.

— Oh ! ce serait trop triste pour nous, répliqua Annie avec douceur, que deviendrions-nous devant votre place vide ? Soyez bonne, mettez-vous à table, au contraire, père et Mathilde vous y attendent déjà.

M^{me} Castau se laissa entraîner ; elle n'avait en aucun temps beaucoup de volonté, mais semblait, ce soir-là, complètement annihilée. Cependant, telle est la force de l'habitude qu'en se retrouvant, comme chaque jour, devant la petite soupière d'argent, elle parut reprendre conscience de son rôle de maîtresse de maison et engagea machinalement la conversation avec M^{lle} Berville. Celle-ci, de son côté, affectait de ne rien voir du trouble de ses hôtes, bien qu'il sautât aux yeux.

Pendant ce temps, M. Castau ouvrait deux ou trois lettres arrivées au second courrier ; après

avoir parcouru la dernière il éclata d'un rire forcé.

— Le concours hippique est fixé au 25 août et je ne fais plus partie du jury. Qu'en dis-tu, Annie? Ceci est symptomatique, je pense... Dès qu'ils redoutent de ne plus rien pouvoir tirer de vous, ces gaillards vous lâchent avec ensemble.

— Bah! ce concours représentait une vraie corvée, que de fois vous ai-je entendu gémir sur le temps et l'argent que vous y perdiez!... Pour mon compte, je serai enchantée de m'en dispenser.

Le concours hippique... C'était là une des solennités moudaines auxquelles M^{me} Castau tenait le plus, une excellente occasion de renouveler ses toilettes et de se rencontrer avec toute la *gentry* de la province.

— Il ne saurait être question pour nous d'y paraître cette année, fit-elle avec effort, toutefois je regretterais de vous priver de cette fête, Mathilde; vous trouverez sans peine d'autres compagnons, j'imagine.

Une expression chagrine obscurcit soudain le visage gracieux de M^{lle} Berville.

— Oh! je ne m'en soucie guère, je vous assure, et vous me manquerez cruellement tous les trois... Combien je déplore d'avoir promis à Marie des Noyers de lui aider à préparer le bal qui suivra. Elle est si délicate qu'elle ne saurait s'en tirer seule, mais ce sera pour moi un gros crève-cœur de vous quitter plus tôt que je ne pensais.

— Alors vous ne finirez pas le mois d'août aux *Ombrettes* comme c'était convenu?

— Cela me paraît impossible, chère Madame, jugez vous-même. Si cette pauvre Marie n'avait une santé si précaire, j'aurais moins de remords de lui faire faux bond, mais son mari ne me pardonnerait pas de l'abandonner en cette circonstance. Je reviendrai plus tard, si vous voulez bien m'y autoriser?...

— Comment donc!

M. Castau échangea un regard avec sa fille et ce regard signifiait clairement :

— Encore un mauvais son de cloche... Mathilde ne nous quitterait pas si elle ne se doutait de nos embarras.

Mais il se ressaisit le premier et trouva dans son amour-propre la force de discourir comme de coutume abondamment sur cent sujets divers.

Il y avait certes un contraste poignant, bien que dissimulé, entre les tracas aigus des châtelains et cette table élégante, ces mets délicats, cette argenterie luxueuse ; les rites accoutumés se déroulaient cependant avec le même cérémonial.

Claude, en petite livrée, servait d'une manière impeccable ; M. Castau découpa les perdreaux avec sa maestria accoutumée... Habités de longue date à dominer leurs impressions et dans leur désir de *sauver la face*, comme disent les Chinois, les deux époux remplissaient au mieux leur rôle d'amphitryons.

Mathilde, contente d'avoir trouvé à son prompt départ une excuse plausible, leur donnait gaîment la réplique. Seule Annie demeurait silencieuse, plaignant ses parents de tout son cœur et attendant, avec une pénible anxiété, que l'étendue de leur désastre lui fût révélée.

Elle s'apercevait tout à coup n'avoir jamais fait grand fond sur l'amitié de M^{lle} Berville et souhaitait de se retrouver seule avec les siens pour les consoler et les encourager.

— Un bridge, Mathilde ? proposa M. Castau quand on eut regagné le petit salon.

— Vous m'excuserez ce soir, cher Monsieur, si je dois vous quitter demain il me reste bien peu de temps pour me préparer.

— Quoi ! déjà demain ?

— Cela me paraît terriblement rapide, en effet, mais je pourrai ainsi profiter de la voiture des Montvillain qui seront, m'ont-ils écrit, en ville jusqu'au soir et me recueilleront.

Ceci était une pure invention, une de ces inspirations géniales surgissant à point nommé dans l'esprit des mondains pour les tirer d'embarras.

Elle souhaita gracieusement bonsoir à ses hôtes et se retira à leur secret soulagement.

M. Castau ne prenait pas son parti cependant de cette subite défection.

— Cette fille n'a pas de cœur, prononça-t-il violemment. Il faut qu'elle connaisse déjà notre ruine pour nous abandonner ainsi, sous le vain prétexte d'un engagement imaginaire. C'est tout naturel d'ailleurs, quand le navire fait eau!... Combien peu elle ressemble à son père!

— Songez qu'elle l'a à peine connu, et que sa mère l'a élevée uniquement en vue du monde, intervint Annie. Du reste, je dois m'accuser de lui avoir laissé entrevoir nos soucis. Peut-être croit-elle bien faire en nous laissant à notre intimité...

— ... Dont elle a fait partie, tant que nous étions en mesure de lui fournir quelque agrément. Mais laissons cela, ce n'est qu'un petit côté de la question... Ma pauvre enfant, tu as deviné, sans doute, que tout est perdu.

— Mais encore?...

— Tout, tu entends. La Société des Mines de la Haute-Isère suspend ses paiements, ses actions sont tombées à rien, et j'en avais un énorme paquet!... C'est la goutte qui a fait déborder le vase, car j'escomptais justement le prochain dividende pour nous remonter un peu... A présent, nul ne peut savoir comment nous sortirons de cette impasse.

Mise en présence de nouveau d'une situation dont jusqu'ici elle n'avait pas mesuré la gravité, M^{me} Castau enfouit son visage dans ses mains et l'on entendit le bruit d'un sanglot.

— Ma pauvre maman!...

Agenouillée devant la malheureuse femme, Annie la couvrait de baisers.

Celle-ci murmura faiblement :

— Encore, si tu étais mariée, Annie, nous finirions nos jours, ton père et moi, dans quelque pension de famille.

En dépit de la gravité de l'heure, la jeune fille ne put retenir un sourire.

— Mais je ne suis pas mariée, mère, et les pensions de tout genre sont devenues horriblement coûteuses.

Mais M^{me} Castau tenait à son idée.

— Ah ! pourquoi t'es-tu montrée si difficile ? Tu serais brillamment casée à présent et nous n'aurions pas le cuisant souci de ton avenir.

— Allons, ma petite maman, laissez-moi croire, au contraire, que je puis vous être bonne à quelque chose. Que ferions-nous à cette heure d'un mari déçu qui nous séparerait peut-être ? N'est-ce point un soulagement de se trouver unis en face de l'adversité ?

Toutefois, rien n'avait pris sur l'esprit abattu de la pauvre mère. Elle se mit à gémir d'une façon particulièrement déprimante pour ceux qui l'écoutaient. Son mari marchait de long en large, ayant tout à fait déposé son beau masque de sérénité.

Annie tenta une diversion.

— Je ne puis croire que M^e Bonnet ne vous ait suggéré quelque heureuse idée, s'écria-t-elle enfin. Il n'est pas homme à laisser de gaieté de cœur de vieux clients dans l'embarras.

— Eh ! sans doute, riposta son père avec humeur, toutefois ce notaire n'y va pas de main morte. Il propose de vendre les *Ombrettes*, tout simplement.

Là... le grand mot était lâché, au fond c'était un soulagement que sa fille fût instruite de l'immense sacrifice qui l'attendait. Les *Ombrettes* ! c'était sa vie entière, ... sa joyeuse enfance, sa riante jeunesse, et des perspectives d'avenir plus douces encore !...

Annie pâlit, elle n'avait point songé à cette extrémité. Des réformes complètes, des privations même, mais la maison... !

Il lui sembla que son heureux passé s'évanouissait soudain dans une nuit sans clarté. Elle serra ses mains au lieu de répondre, décidée à ne pas ajouter par ses plaintes au fardeau commun.

— M^e Bonnet doit me transmettre dès demain

des propositions. Un domaine tel que les *Ombrettes* n'est pas sans exciter des convoitises ; mais, ma parole ! celui qui se passera cette fantaisie la paiera son prix.

Ainsi, c'était bien vrai, ses parents acceptaient d'abandonner ce foyer, témoin séculaire de tant de traditions familiales.

— Allons nous reposer, continua M. Castau avec accablement, j'avoue que je suis à bout et ta mère ne vaut guère davantage. Tâche de dormir, ma pauvre chérie ; après tout, l'avenir sera peut-être moins sombre que nous le redoutons.

— Tant que nous sommes ensemble..., commença Annie avec tendresse.

— Bien entendu, seulement le bonheur d'être réunis ne nous donnera pas à manger.

Sa fille le regarda avec stupeur. Cela c'était le dernier coup... Comment son père, l'homme optimiste par excellence, jetait-il ainsi le manche après la cognée ?

Toutefois son esprit très précis réclamait des informations.

— Mais enfin, papa, à supposer que vous soyez réduit à vendre votre domaine, ce ne sera pas sans en retirer quelque profit.

— Il faudrait pour cela qu'il ne fût pas hypothéqué aux deux tiers de sa valeur, reprit amèrement M. Castau.

— Vous l'ignoriez donc ? demanda naïvement Annie.

— Euh... euh,... pas précisément, mais on imagine toujours moins qu'il n'y en a. Ne te tourmente pas, ma petite ; au fond, vois-tu, j'ai le sentiment que tout s'arrangera.

Ainsi déjà, en dépit des événements désastreux, les illusions qui faisaient le fond de son heureuse nature reprenaient leur droit.

Mais Annie était infiniment plus soucieuse, elle ne put trouver le repos et tenta, durant sa longue insomnie, de réaliser la situation. Toutefois il lui manquait pour cela des données précises ; elle se promit de pousser son père dans ses derniers re-

tranchements, afin de trouver, s'il était possible, dans les débris de leur prospérité un peu de bien-être pour les vieux jours de ses pauvres parents.

Elle-même se tirerait toujours d'affaire, le travail ne lui faisait pas peur et il y a maintenant pour une femme active et résolue bien plus de moyens que jadis de gagner sa vie.

L'Angélus du matin la trouva encore éveillée ; d'ordinaire, Annie aimait à l'entendre, à faire mentalement le plan de sa journée durant le calme, le silence qui rendent ces premières heures si précieuses.

La messe sonna bientôt, la jeune fille se vêtit en hâte et se glissa sans bruit hors de la maison.

Pour se rendre à l'église il lui fallait longer un chemin creux, bordé de chênes et de hêtres, et les souvenirs tristes ou joyeux se levaient en foule sous ses pas.

Elle avait suivi ce chemin pour accompagner, tout en pleurs, le convoi de sa grand-mère. Les feuilles mortes tombant sur le cercueil semblaient s'associer à son chagrin ; plus tard, ces mêmes arbres, à la verdure renouvelée, formaient un heureux cadre aux processions des rogations qu'elle n'eût pas manquées pour tout l'or du monde.

De même, elle avait marché entre ces haies dépouillées en allant avec toute la maisonnée à la messe de minuit. M^{me} Castau, frileuse et délicate, ne l'accompagnait pas dans ces expéditions ; avec quel plaisir, cependant, Annie bravait la neige et les frimas, se laissant guider avec les enfants des fermiers par les grosses lanternes que portaient les hommes marchant en avant pour tracer la route.

Petite fille unique, un peu solitaire et méditative, Annie avait ainsi recueilli, comme des perles précieuses, tout un collier de souvenirs que l'éloignement colorait d'une douce poésie. Aujourd'hui, elle l'égrenait entre ses doigts, sentant avec douleur qu'il lui échappait sans retour.

Mais il était indigne de sa vaillance de s'attarder longtemps aux regrets personnels ; le courage

devient plus aisé si l'on n'analyse pas trop complaisamment ses impressions.

Elle pria longtemps dans la petite église romane où quelques femmes entendaient la messe, et quand elle en sortit le plus dur était fait. Annie savait à n'en pas douter que la force leur serait mesurée en même temps que l'épreuve.

Il était de bonne heure encore, cependant M. Castau l'attendait déjà devant le petit déjeuner.

Dans sa hâte de savoir, il avait marché au-devant du facteur et lisait avec attention deux pages serrées de M^e Bonnet.

Annie mit un tendre baiser sur son front :

— Avez-vous déjà vu mère ?

— Oui, elle n'est pas trop mal.

— Vous avez une lettre, je vois ?

— Je vais te la passer. Bonnet n'a pas perdu de temps, il a dû l'écrire dès hier soir : c'est à croire qu'on tenait un acquéreur en réserve.

— Ou plutôt qu'il recherchait depuis longtemps pour un amateur une propriété dans notre région. Vous savez combien elle est admirée et visitée. Mais vous ne céderez pas les *Ombrettes* à un étranger, supplia-t-elle.

— Non, certes, ils ne nous envahissent que trop déjà. On parlait toutes les langues hier dans les rues de Grenoble, et c'est ainsi tout l'été.

— Oh ! oui, que les nouveaux venus soient du moins de notre patrie et de notre religion, ce sera moins affreux de leur céder la place.

— Ma pauvre petite ! que tout cela est dur ! La vie nous réserve d'étranges revirements. Mais lis cette lettre avec attention pendant que je déjeune ; ce projet conviendra à maman, j'imagine.

Annie versa le chocolat de son père et, tout en prenant son thé, s'absorba dans la prose très précise et très claire du notaire.

— Cet acquéreur se présente assez bien, remarqua M. Castau un peu rasséréiné, un ancien officier, blessé de guerre si j'ai bien lu, et fort riche, ce qui simplifiera les transactions.

— Je souhaite qu'il soit à la tête d'une nom-

breuse famille pour remplir notre grande maison, dit Annie en soupirant.

— Mais chut ! pas un mot de ceci à Mathilde, je l'entends descendre, elle a bien le temps de connaître à fond nos vicissitudes, puisqu'elle met tant de hâte à nous délaïsser.

M^{lle} Berville entrain en effet, tout aussi charmante dans son tailleur irréprochable que dans sa jolie toilette blanche de la veille.

— Vous n'avez pas encore eu votre thé, Math, voilà ce que c'est que de manquer de femme de chambre, j'aurais dû en remplir l'office et vous le porter ce matin. Mon excuse est que vous ne paraissez pas si tôt d'ordinaire.

— Oh ! cela n'a pas d'importance, je m'arrange de tout, vous savez.

Annie sonna pour le déjeuner et son amie le prit avec son aisance habituelle. C'était sa grande force de n'être jamais embarrassée de son personnage et de discourir avec un égal entrain sur n'importe quel sujet.

Cette précieuse qualité, fort appréciée des maîtresses de maison dans l'embarras, valait à Mathilde de fréquentes invitations ; si nombreux que fussent les convives, elle réussissait toujours à s'imposer et à charmer.

M^{me} Castau parut enfin, bien dépouillée, la pauvre femme, de cette gracieuse bienveillance qui embellissait à toute heure sa physionomie assez banale. Elle parla d'une migraine et fit effort pour répondre aux amabilités sous lesquelles M^{lle} Berville dissimulait sa défection.

— Il est entendu que je ne pars pas pour longtemps, n'est-ce pas, chère Madame, et que vous serez assez bonne pour m'accueillir de nouveau quand mes devoirs de politesse seront remplis. Quelle pitié d'être contrainte de quitter les *Ombrettes* à leur plus beau moment, et combien je vais les regretter ! Je reviendrai sous peu vous encombrer, je le crains.

— Vous serez toujours la bienvenue, mon enfant.

— Que vous êtes aimable !... Je ne connais point

d'ailleurs d'hospitalité comparable à la vôtre... Alors vous permettez que je laisse mes malles dans la chambre que j'occupe, ainsi elle me sera réservée, c'est d'ailleurs celle que je préfère. Faut-il que je compte sur votre bonté pour agir avec un tel sans-façon!...

Un silence ; M^{me} Castau est trop accablée et suit à peine ce babil incessant ; toutefois la jeune fille ne se démonte pas pour si peu.

— Vous ferez suivre mes lettres, n'est-ce pas, ma petite Annie ? Au château des Noyers la première semaine, à Uriage, chez les Montvillain, ensuite ; ils ne me pardonneraient pas de les oublier. Alors je reviendrai... mettons dans quinze jours si cela vous arrange...

— Parfaitement ; écrivez un mot, afin qu'on soit à la station.

Mathilde alla donner un dernier coup d'œil à son bagage et distribuer quelques gentils compliments à la cuisinière et au chauffeur. Sa bonne grâce compensait l'exiguïté de ses pourboires.

Enfin c'est fini, l'auto est au tournant de la route, emportant l'infidèle. M^{lle} Berville se retourne encore, en agitant son écharpe, et la famille Castau ne peut s'empêcher de pousser un soupir de soulagement.

Bien rares, bien précieux sont les amis devant lesquels on peut être triste à son aise.

M^{me} Castau remonte chez elle soigner sa migraine, son mari part pour Grenoble afin d'obtenir du notaire quelques détails sur un acquéreur tombant du ciel si à propos.

Annie est abandonnée à elle-même ; tout le jour elle erre dans sa chère maison, s'imprégnant le cœur et les yeux de son aspect familial, avant que le regard d'inconnus vienne la profaner.

Et ce ne sont pas seulement les appartements de réception qui la retiennent, mais plus encore ces pièces délaissées du second étage où l'on a relégué peu à peu les vieilleries. Et sa chambre à elle, son petit salon d'étude avec ses livres et son

piano, combien elle en a joui et profité! Quel sacrifice de les abandonner!

A la longue cependant Annie a honte de ses cuisants regrets : ce ne sont pas les choses matérielles qui importent, mais tant d'autres biens précieux qui, Dieu soit loué! ne lui sont pas enlevés. Ceci l'amène à s'apitoyer sur la solitude de sa mère : combien elle s'est montrée égoïste en la délaissant si longtemps! Vite, il faut réparer.

Aussi bien la journée s'achève si belle qu'une promenade fera du bien à la pauvre femme.

— Venez faire un tour avec moi, maman, le soleil est moins chaud et vous n'avez pas pris l'air aujourd'hui.

M^{me} Castau fait un geste de refus, toutefois elle cède à la douce insistance de sa fille. Celle-ci prend son bras, toutes deux se promènent à pas lents dans le parc si charmant, si délicieusement aménagé qu'on le croit sans limites et que M. Castau dit parfois en riant.

— Voyez, tout le pays est à nous.

La Suze coule rapide comme une flèche sous un petit pont représentant une fantaisie enfantine d'Annie. Elle a tenu jadis à voir reproduire ici exactement le célèbre pont de Chaitclair, jeté hardiment d'une seule arche par les Lesdiguières sur le torrent du Drac et qui est cité comme une des sept merveilles du Dauphiné.

La mère et la fille causent doucement, tendrement, et cet épanchement les reconforte. D'instinct elles vont à leurs endroits préférés : au rond point d'où l'on découvre une belle vue sur la Triève, à l'allée bordée de rosiers, bien abritée contre les souffles du Nord. Volontiers M^{me} Castau s'attendrirait, mais Annie s'est donné pour tâche de la distraire et de réprimer toute émotion.

— Voulez-vous venir voir M. le curé, mère, il vous consolera.

Le vieux prêtre qui l'a baptisée saura les comprendre.

Annie lui laisse sa mère et s'en va au petit dispensaire où elle retrouvera une jeune fille du vil-

lage dont elle est l'amie et qui la seconde. Celle-ci ne soupçonne rien encore, mais Annie s'attendrit à la pensée qu'elle sera encore plus regrettée par les humbles, les petits, que par l'élégante société du voisinage.

Mathilde Berville vient de lui donner d'ailleurs la mesure de la fidélité mondaine, Mathilde, invitée de fondation aux *Ombrettes* et qu'on a tant gâtée, tant aidée.

Et voilà qu'au premier soupçon de ruine, celle-ci les délaisse sans scrupule...

Ceci est une leçon pour Annie si confiante et si fidèle, du moins cette leçon ne sera pas inutile et la détache d'avance de ce qu'il va falloir abandonner.

III

Quinze jours!... Y a-t-il quinze jours que la foudre est tombée sur les *Ombrettes*, anéantissant d'un seul coup la douce sécurité qui y régnait?

Triste ou gai, le temps passe quand même, le flot impétueux qui nous entraîne emporte avec une égale indifférence les peines et les joies.

De nouveau Annie est installée sous les grands sapins, ses parents étant en ville; de nouveau Mathilde est à ses côtés, plus pimpante, plus animée que jamais.

A vrai dire, celle-ci arrive à peine et parle de repartir le soir même. Durant la période de plaisirs mondains qui vient de s'écouler, elle a reçu tant d'invitations et contracté tant d'engagements que le reste de la saison sera à peine suffisant pour les tenir.

Ce qu'on est convenu d'appeler *la société* n'ignore plus rien désormais des embarras des Castau, et si on les plaint, on ne témoigne pas

moins de compassion à cette pauvre Math, privée à l'improviste de sa villégiature habituelle. Elle sait parler en termes attendrissants de sa sympathie pour ses amis, de son regret amer de ne pouvoir les servir, et l'on cherche à la dédommager en lui ouvrant à l'envi châteaux et villas.

M^{lle} Berville a trop de tact pour entretenir Annie du concours hippique, plus brillant que jamais cette année, des fêtes du mariage de Madeleine Montvillain, des réceptions du château de Briey. Il lui a fallu renouveler ses toilettes, au grand détriment de sa bourse... Où est le temps, hélas ! où la bonne M^{me} Castau intervenait si délicatement ?

En revanche, Mathilde s'informe avec amitié des projets de ses amis et dissimule son indiscretion sous un air de profond intérêt.

Annie répond avec quelque lassitude, ces deux semaines ont été lourdes à porter et son visage pâli en garde les traces.

Parmi les membres d'une famille, même très unie, il arrive fréquemment que, sans la moindre mauvaise volonté, l'un soit la victime inconsciente des autres : la jeune fille a tenu ce rôle ces temps-ci.

Elle est aussi fatiguée des sautes d'humeur de son père, qui passe de la quiétude au désespoir avec une rapidité déconcertante, que des plaintes perpétuelles de sa pauvre maman.

Celle-ci les épargne à son mari, qu'elle veut ménager, pour les déverser du matin au soir dans le cœur aimant de sa fille. Or, rien n'est plus décevant que de remonter sans cesse quelqu'un qui ne veut pas être consolé.

— En définitive, je vois que rien n'est encore conclu, remarque Mathilde. Pauvre chère ! quelle agonie... A votre place je ne me consolerais de ma vie d'un tel désastre. Avoir possédé les *Ombrettes* et les perdre, c'est au-dessus des épreuves communes.

— Aussi dois-je me réjouir que mes parents supportent leur désastre avec courage. Que devien-

driens-nous si leur santé ne résistait pas à tant de soucis ?

— Il n'y a qu'une voix pour louer votre vaillance et vous emporterez tous les regrets. Mais dites-moi, chère amie, n'avez-vous aucune idée de l'heure du retour de vos parents ? D'une part, je désirerais vivement les voir, mais de l'autre ce serait peut-être plus sage de reprendre mon train ce soir.

— Je ne sais en vérité; père avait pas mal d'affaires en ville et maman une foule de choses à régler; mais ils seront sûrement là avant le dîner, car ils doivent ramener un hôte.

— Un hôte ? répète Mathilde avec surprise.

— Oui, c'est un acheteur éventuel de notre propriété. Il vient passer deux ou trois jours avec le désir de voir la maison et ses dépendances, de lire les baux, causer avec les fermiers, etc... Une visite d'affaires, en un mot, bien ennuyeuse, je le crains.

Les yeux de M^{lle} Berville brillent de curiosité... Allons, elle n'est pas encore partie et saura trouver le moyen de s'imposer à cette petite sotte d'Annie jusqu'au lendemain.

— Vous ne le connaissez pas ?

— Nullement.

— Mais vous savez s'il est jeune ou vieux, marié ou non ?

— Vous m'en demandez trop; je crois cependant qu'il est célibataire. C'est un regret, j'avais espéré voir une bande d'enfants jouer du parc.

Un silence... Le soleil baisse à l'horizon, les corbeaux raient l'azur du ciel de leur vol pesant, c'est l'heure où ils regagnent les bois en poussant leurs bruyants appels.

— Savez-vous, chère ? A votre place j'entreprendrais sans tarder sa conquête.

— La conquête de qui ? demande Annie distraitement.

— Oh ! ne vous faites pas plus innocente que vous ne l'êtes, ... de ce beau monsieur, donc. Il

n'attend sans doute qu'une occasion d'établir une châtelaine dans son nouveau domaine.

— Vous dites des folies, Math. Dieu sait que j'ai autre chose en tête que de chercher un mari.

— Où serait le mal? continue M^{lle} Berville sans se démonter. Vous répareriez simplement en ce qui vous concerne une erreur du destin. Obligée par le sort d'abandonner vos biens, vous les retrouveriez d'une autre manière, quoi de plus légitime que d'en prendre les moyens? Et, de fait, on ne peut guère se marier sans consentir à quelques sacrifices.

— Qu'appellez-vous des sacrifices?

— Eh bien! l'âge, l'éducation, les opinions,... que sais-je, moi? Pour mon compte, par exemple, il me serait totalement indifférent que mon mari fût juif ou protestant, noble ou roturier; pourvu qu'il me gâtât beaucoup et fût en mesure de satisfaire tous mes caprices, le reste importe peu.

Les yeux bleus d'Annie exprimaient une sincère indignation.

— Quelle singulière idée vous vous faites du mariage!

— Ce n'est pas la vôtre?

— Non, certainement.

— Peut-on savoir? demande Mathilde un peu ironique.

Elle est curieuse des opinions de cette petite fille romanesque qui n'a guère quitté sa province... Quelle expérience a pu lui fournir son existence abritée et uniforme?

Annie ne répond pas tout d'abord, ses regards s'attachent rêveurs sur les nuages empourprés qui s'amoncellent au couchant.

— Eh bien?

— J'ai toujours pensé, dit-elle enfin en hésitant, que le mariage est l'offrande de son cœur, de sa fidélité, de sa confiance aussi, et qu'elle nécessite une grande harmonie préalable. Quand cette offrande est réciproque, l'union est parfaite; j' imagine cependant que, si elle reste inégale, celui qui

donne tout est plus heureux que celui qui reçoit.

Mathilde éclate de rire.

— Que vous êtes sentimentale, ma chère ! et comment supposer une telle psychologie chez une petite recluse comme vous ? Toutefois, si chacun jugeait ainsi, qui donc oserait affronter l'inconnu du mariage ?

— Il vaut la peine d'y réfléchir, cependant, si l'on songe que c'est pour la vie. Vous connaissez la parole redoutable de la liturgie anglaise : « Jusqu'à ce que la mort vous sépare. »

— Mais je connais aussi la loi sur le divorce, répond Mathilde en raillant.

Annie rougit comme lorsque sa conscience est blessée, mais elle reprend avec assurance :

— Je reste persuadée que vous reculeriez devant une décision si contraire à nos traditions chrétiennes.

M^{lle} Berville s'étire sans façon avec une grimace.

— Quelle conversation sérieuse ! Malheureusement je n'ai pas à choisir, car aucun de ceux que j'ambitionne pour mari ne m'offrira sa main. Ah ! ma chère Annie, que les filles pauvres ont de mal à se bien établir par le temps qui court !

— Je sais pourtant que vous avez rejeté des mariages très convenables, remarque innocemment Annie.

— C'est qu'un mariage *convenable* ne me conviendrait pas, il m'en faut un brillant. Je crains que vous n'appreniez à vos dépens que cela ne s'obtient pas sans peine, ajoute-t-elle avec malice.

— J'ai en réserve une bonne dose de philosophie contre un pareil malheur, et je ne doute pas que la vie ne m'offre dans ce cas d'autres compensations.

— Je le souhaite, sans partager cette assurance, en ce qui me concerne. Je suis trop habituée au luxe, à l'élégance, pour me contenter aisément. Me voyez-vous à la tête d'un de ces ménages minables comme il en fourmille aujourd'hui, obligée d'être ma propre servante et de couper un liard en

quatre? Il me faut, tout au moins, mon collier de perles et mon auto.

Annie rit de bon cœur de cette boutade en assurant qu'elle est infiniment moins ambitieuse et qu'un ménage *minable* ne lui ferait pas peur, à condition que le mari en valût la peine.

— C'est bon, c'est bon, vous parlez de cela comme un aveugle des couleurs. Vous ignorez la gêne et, moi, je la hais.

— Eh bien, lorsque vous aurez découvert le nabab de vos rêves, vous m'engagerez à votre service, Math, je ferai une femme de charge passable, conclut gaîment la jeune fille.

— Je me souviendrai plutôt que vous avez toujours été bonne pour moi, Annie, répliqua M^{lle} Berville avec une pointe d'émotion bien rare chez elle, je m'efforcerai de découvrir un second millionnaire.

« Au milieu de nos plans d'avenir, l'heure passe, il serait temps de vous quitter. Mais j'aurais du regret de ne pas embrasser votre mère, alors j'imagine que cela ne vous gênera pas si je reste ce soir, puisque ma chambre est prête? »

C'est fait, elle est arrivée à ses fins qui sont de connaître des premières le futur propriétaire des *Ombrettes*; on ne sait ce qui peut arriver.

Prise au piège, Annie murmure un faible assentiment. Au fond elle est sûre que ses parents seront mécontents et regrette amèrement d'avoir fait mention du visiteur annoncé.

N'est-ce pas assez dur déjà de lui faire les honneurs de leur foyer, sans supporter encore les regards ironiques de Mathilde?

Celle-ci d'ailleurs est décidée à ne pas céder la place : riche, célibataire, ... voilà de ces rencontres qu'on ne doit pas négliger.

— Allons, je vais m'installer, continue-t-elle avec entrain. Ne vous dérangez pas pour m'accompagner, petite amie, les *Ombrettes* n'ont aucun secret pour moi et j'en connais tous les détours. Je prévientrai Claude en passant, afin qu'il ajoute un couvert. Le temps de me recoiffer et je suis

à vous, la brise de ce soir a maltraité mes ondulations.

Elle s'éloigne et Annie joint les mains avec fatigue, elle aurait tant souhaité un peu de calme et de silence autour de leur chagrin, car c'en est un et des plus vifs que d'introduire chez eux celui qui a dessein de les y remplacer.

Encore faut-il souhaiter que les *Ombrettes* lui agrément ; la situation actuelle ne peut guère se prolonger et la pauvre fille n'ignore point que son père est à bout de ressources.

Annie jette un regard de détresse vers le petit clocher qui apparaît à travers les arbres, elle sait que là réside le secret de toute force... Oh ! que Dieu veuille les assister et leur donner bon courage à tous !

Mais elle n'a guère le temps de se perdre dans ses pensées, car on entend de loin la cloche annonçant l'auto et il lui faut se hâter pour arriver au perron en même temps que les voyageurs.

Elle s'est préparée avant de descendre et sa mère approuvera sa robe rose si seyante, car M^{me} Castau demeure intraitable sur le chapitre des convenances et tient à ce que l'on s'habille chaque soir pour le dîner.

Annie est là quand l'auto s'arrête. Un homme d'une trentaine d'années en descend le premier pour offrir la main à M^{me} Castau, son mari la suit et Annie, qui connaît les moindres jeux de sa physiologie, ne se trompe pas à son expression satisfait. La première impression est bonne évidemment. Viennent les présentations.

— M. Bruno de Livet.

— Ma fille.

Une profonde inclination, un aimable signe de tête, et l'on pénètre dans la maison.

Chère maison... Annie lui reproche presque d'être trop accueillante ce soir ; tandis que les rayons mourants du soleil s'attardent sur les géraniums rouges fleurissant à profusion le long de la façade, les lampes qui s'allument à l'intérieur

font briller les cuivres et les étains du hall largement ouvert.

Qu'elle paraît douce et confortable, cette riante demeure ! Qu'il ferait bon ne la quitter jamais !

La jeune fille jette un regard curieux sur le nouveau venu ; il est grand et de haute mine, d'aspect sérieux, presque mélancolique. Elle se propose de l'étudier à son insu durant ces deux jours, d'essayer de deviner en quelles mains va tomber leur patrimoine. Annie lui est trop profondément attachée pour que cette question la laisse indifférente.

Son père interrompt ses réflexions.

— Tu sais que M. de Livet nous fait l'honneur d'être notre hôte, mon enfant ; je vais l'installer chez lui. Veille à ce qu'on ne serve que dans une demi-heure.

Les deux hommes se disposent à monter quand M^{lle} Berville débouche au sommet du large escalier. De loin, dans cette lumière adoucie qui la rajeunit, c'est vraiment une apparition délicieuse. Elle a eu le temps de mettre à profit les ressources de ses malles et de se composer une charmante toilette du soir.

Devant cette vision inattendue, M^{me} Castan ne peut réprimer un mouvement de contrariété. Math n'en a cure et vient se jeter dans ses bras avec une grâce affectueuse.

— Chère bonne amie ! qu'il me tardait de vous retrouver. Je suis arrivée cet après-midi à l'improviste et comptais reprendre le train suivant, mais, la chère Annie m'ayant fait espérer votre prochain retour, je n'ai pu résister au désir de l'attendre. Vous nous pardonnerez à toutes deux, à elle d'avoir insisté pour me garder, à moi de m'être laissé tenter.

Le mensonge est flagrant et fait rougir Annie, mais comment protester ? Il est probable cependant que, si elle n'avait imprudemment annoncé le visiteur, Mathilde serait loin à cette heure... Vattel reprendre un goût si vif pour les *Ombrettes* qu'elle n'en repartira plus ?

Cependant, M^{me} Castau n'entend pas avoir la main forcée ; en dépit de sa bienveillance, elle soupçonne plus de curiosité que d'amitié dans les protestations de M^{lle} Berville.

— C'est très aimable à vous, chère petite, de nous réserver cette soirée, en dérangeant d'autres projets probablement. Il vous sera peut-être agréable de savoir que l'auto doit se rendre à Grenoble demain matin ; vous donnerez votre heure, si vous désirez en profiter.

Mathilde se mord les lèvres, c'est bien faire entendre clairement que l'invitation est limitée, toutefois il convient d'opposer bon visage à mauvais jeu, et, M. Castau lui ayant présenté M. de Livet, elle demande avec une mine coquette :

— Aurons-nous le plaisir de voyager ensemble demain et de faire ainsi meilleure connaissance ?

— Je crois que notre journée entière sera consacrée aux affaires ? répond le jeune homme avec un regard interrogateur vers le maître de maison, qui attend d'un air agacé que Mathilde les laisse monter.

Mais celle-ci a bon caractère.

— Je le regrette, dit-elle aimablement ; je suis sûre que nous nous serions découvert des relations communes, le monde est si petit !

Et, se tournant vers Annie :

— Je crois que nous avons encore le temps de faire un tour avant le dîner, chérie ; je veux revoir le massif de la Chartreuse aux derniers feux du jour, vous savez que j'en raffole.

Elle entraîne son amie au dehors et dit d'un ton léger :

— Mes compliments, ma chère, il est charmant et je vous cède la place. Ce serait trop dommage de chasser sur vos terres, ... pourtant, si vous faites fi de ce beau seigneur... ?

La pauvre Annie est prête à pleurer.

— Je vous en prie, Math, ne me tourmentez pas, je suis trop émue ce soir pour supporter même une innocente plaisanterie. Ne devinez-vous pas ce qu'il y a de poignant à recevoir amicale-

ment celui qui vient nous déloger ? Je ne dis pas que ce soit sa faute, la chose n'en existe pas moins cependant.

— Allons, folle enfant ! ne prenez pas les choses au tragique et ne m'en veuillez pas de mes taquineries, vous savez bien que je ne suis jamais sérieuse. Souhaitons pour vous complaire, puisque vous ne voulez pas de lui, que M. de Livet amène céans une gentille épousée et qu'ils ressuscitent ensemble les aimables traditions des *Ombrettes*. Mais il aura beau faire, il ne parviendra point à faire oublier vos excellents parents, ni vous non plus, petite sensitive, que tout le monde gâte et chérit à l'envi.

Annie se repent déjà de sa maussaderie et s'efforce de sourire, aussi bien la cloche du dîner les oblige à revenir sur leurs pas.

On ne peut nier que Mathilde ne se montrât secourable au cours de ce repas, où chacun ressentait une gêne secrète.

Malgré leur désir sincère de bien accueillir leur hôte, M. et M^{me} Castau, sachant *pourquoi* il vient, ne peuvent dissimuler une certaine mélancolie. Annie est volontiers silencieuse et M. de Livet ne parle guère. C'est M^{lle} Berville qui sauve la situation. Elle a trop d'usage du monde pour s'embarrasser de rien et amène habilement le jeune homme à donner des détails sur ses antécédents.

Oui, il a fait la campagne comme fantassin, étant sorti de Saint-Cyr en 1915. Le mince ruban de la croix de guerre, le liséré plus mince encore de la Légion d'honneur, témoignent de sa vaillance.

Une blessure du genou, reçue peu avant la fin des hostilités, l'a immobilisé pendant longtemps. Mais il est parfaitement remis à présent et n'aspire qu'à reprendre une vie active.

— Alors vous avez quitté l'armée ? s'écrie étourdiement Mathilde.

Pourquoi une rougeur foncée colore-t-elle son visage quand il répond par l'affirmative ?

M. Castau intervient avec à-propos.

— Je suis surpris que vous choisissiez pour vous

établir une région si éloignée de la vôtre ; n'êtes-vous pas originaire du Nord de la France ?

M. de Livet sourit, découvrant des dents admirables.

— C'est que le pays est fort laid là-bas et que j'adore les montagnes.

— Vous êtes alpiniste, peut-être ?

— Alpiniste passionné. J'ai parcouru jadis la Chartreuse et l'Oisans en tout sens, et mon plus vif souci, quand j'ai été blessé, était la crainte de ne plus pouvoir me livrer à mon plaisir favori. Grâce à Dieu il n'en est rien, et me voilà tout prêt à reprendre mon sac tyrolien et mon piolet.

— Je vous servirai de parrain au Club Alpin, s'écrie M. Castau, enchanté qu'on loue sa petite patrie.

Annie donne intérieurement un bon point au jeune homme : fervente adepte de la montagne, elle a constaté souvent que ce sont les meilleurs qui recherchent les grandes émotions qu'on y trouve.

Mais pourquoi M. de Livet sourit-il si rarement ? pourquoi ce voile de tristesse répandu sur ses traits ? Son visage un peu sévère acquiert un tel charme quand il s'éclaire. En tout cas, il est homme de bonne compagnie, de manières trop froides peut-être, mais distinguées. Les *Ombrettes*, s'il les acquiert, ne tomberont pas entre les mains d'un parvenu.

Comment savoir s'il est catholique, si l'école libre, le patronage, le cercle ouvrier auront son appui ? Quelle douleur pour le vieux pasteur si ces œuvres, dues à son zèle, tombaient faute d'encouragement.

Annie est un peu rassurée en l'entendant dépeindre avec tristesse la grande pitié des églises dans les régions envahies. Il s'indigne en décrivant les sanctuaires profanés, les objets sacrés détruits pour le seul plaisir méchant d'anéantir de précieuses reliques d'art.

Sur ce terrain, la conversation se poursuit aisément. M. de Livet a été mêlé de très près aux horreurs de l'invasion, sa mère possédant un

château à Fervaques, non loin de la frontière belge. Sans rien dramatiser, il raconte en termes simples des incidents peu connus, évoque la belle figure de Louise de Bettignies qu'il a rencontrée au cours de ses audacieuses campagnes et dont on cherche à immortaliser le souvenir par un monument commémoratif sur le terrain même de ses exploits patriotiques.

Ses auditeurs sont suspendus à ses lèvres, toutefois il paraît confus de retenir si longtemps l'attention et pose à son tour des questions sur le Dauphiné, sur Grenoble qu'il n'a pas revu depuis longtemps et dont l'importance s'accroît sans cesse.

— Il est singulier que vous n'y connaissiez personne, insiste M^{lle} Berville ; la guerre a si profondément brassé le pays qu'on s'est rencontré sur tous les points du territoire.

M. de Livet rougit encore et répond brièvement :

— J'ai eu jadis de bons camarades à Grenoble, officiers pour la plupart. Mon séjour prolongé dans les hôpitaux me les a fait perdre de vue.

Mathilde cite quelques noms, brûlant de rencontrer l'occasion de relations futures ; les réponses négatives qu'elle reçoit ne la découragent point.

Ce jeune homme lui plaît décidément, il représente un parti beaucoup trop beau pour la petite Annie. Pourquoi ne tenterait-elle pas sa propre chance ? De nombreux mariages n'ont pour origine qu'une heureuse rencontre, et Mathilde ne doute nullement avoir produit une impression favorable. Elle a tant d'aisance, elle est si brillante, surtout à côté de sa jeune compagne ; la comparaison ne peut que lui être favorable. Ce n'est pas qu'elle veuille du mal à ses amis Castau, ni qu'elle cherche à marcher sur les brisées d'Annie. Mais puisque celle-ci a décliné toute prétention, n'a-t-elle pas champ libre pour entreprendre cette conquête ? Elle est si lasse, si lasse de sa médiocrité ; ce sera la pauvreté demain si elle ne se hâte de tirer parti des dons que la nature lui a prodigués.

On parle maintenant d'engrais et d'assolement.

M. Castau se pique d'être bon agronome, mais Mathilde ne prête plus qu'une oreille distraite à la conversation et, tout en conservant un air attentif, se perd doucement dans son rêve doré.

Vendra-t-on le mobilier avec le château? Sans doute. Et la voilà qui considère avec un intérêt nouveau les beaux bahuts, les vaisseliers sculptés, les vieilles faïences curieuses qui ornent les murailles de la vaste salle à manger.

Que de repas cérémonieux, que de réceptions somptueuses on pourrait y donner! Les *Ombrettes* étaient renommées, à juste titre, pour leurs traditions hospitalières; Mathilde fera mieux encore... Toutefois, elle ne s'y éternisera pas, tant de lieux de plaisir solliciteront son suffrage: Paris l'hiver, la Côte d'Azur au printemps, le lac d'Annecy ou la mer en été...

Une grande fortune permet tant d'agréables fantaisies; elle se voit déjà parcourant les routes de France dans l'auto luxueuse de son mari.

Un sourire de convoitise lui échappe, tandis qu'elle répond, un peu au hasard, à une question d'Annie. Toute son attention est maintenant concentrée sur l'étranger; il est titré, peut-être, ceci lui plairait assez et forcerait les portes les plus jalousement closes.

Si M. de Livet n'avait une physionomie trop sérieuse, triste même, il serait tout à fait séduisant.

La question d'âge est une ombre au tableau... Il n'a pas dépassé trente ans de beaucoup, tandis que Math... hum!... hum!...

Mieux vaut oublier ce détail: après tout, on ne porte que les années qu'on paraît avoir, et ses danseurs la prennent souvent pour une très jeune fille. Elle est adroite et saurait déplacer à son profit quelques dates gênantes.

Eh quoi! voici le dessert déjà!

Pauvre Annie, privée désormais d'entremets glacé, justement la cuisinière s'est distinguée dans ce sorbet à l'orange...

M^{lle} Berville porte avec élégance sa cuillère de vermeil à ses lèvres et sent que rien ne lui coûtera

pour s'assurer à elle-même ce confort achevé échappant à ses amis. Elle se propose d'être bonne pour eux, certes ! de tenter plus tard d'établir Annie, un peu loin s'il se peut, sa présence dans la région risquerait d'être gênante.

Voici qu'on se lève de table.

— Avez-vous la migraine, mon enfant ? lui demande avec bonté la maîtresse de maison, vous êtes devenue tout à coup bien songeuse.

M^{lle} Berville ne peut s'empêcher de rougir ; mais, grâce au Ciel, nul n'a découvert encore le moyen de lire dans les pensées des autres ; les siennes demeurent secrètes, ce dont elle est bien aise.

Elle passe avec amitié son bras sous celui de sa vieille amie.

— Pardonnez-moi, dit-elle doucement, je n'ai pu m'empêcher soudain de comparer le passé à l'avenir en évoquant tant de bons souvenirs qui nous sont communs. Il y a de quoi rendre grave quand on vous est attaché comme moi.

M^{me} Castau lui rend son baiser, justement émue de tant de sensibilité ; elle se dit que, décidément, cette chère Mathilde a beaucoup plus de cœur qu'on ne le pense en général.

La soirée ne se prolonge pas longtemps, la famille Castau est à bout d'efforts et n'aspire qu'au repos. Quant à ses hôtes, ils sont, chacun à différents titres, fortement préoccupés.

M^{lle} Berville est toute à ses visées matrimoniales et prépare déjà un plan de campagne.

Bien loin de se douter de l'attention flatteuse dont il est l'objet, M. de Livet a l'âme torturée par un souci poignant. Doit-il réellement certaines confidences aux châtelains des *Ombrettes* ?

En vain retourne-t-il sous toutes ses faces la question dans son esprit, la nuit s'achève sans qu'il ait pris un parti. Toutefois, quand il s'éveille au matin, après une heure de sommeil, le problème est résolu.

IV

Contrairement à ses habitudes, Mathilde descendit assez tôt le lendemain pour prendre part au petit déjeuner qu'elle se faisait servir d'ordinaire dans sa chambre.

Il importait de revoir M. de Livet avant son départ, afin de lui laisser une impression plus durable. Elle se fit donc aussi gracieuse que possible, montrant, comme à son ordinaire, beaucoup d'intelligence et de tact. Le jeune homme prêtait à son babil une attention à la fois grave et distante, assez déconcertante, en somme, pour une personne moins sûre de son fait. Mais il en fallait davantage pour intimider M^{lle} Berville. Le cœur rempli de sentiments contraires, elle procéda ensuite à son déménagement définitif, n'ayant plus cette fois aucun prétexte pour prolonger son séjour au château.

Déjà M. Castau et son hôte s'étaient éclipsés afin de commencer la visite du domaine, le premier laissant à sa femme et à sa fille le soin d'embarquer Mathilde.

Les adieux furent vraiment affectueux de part et d'autre ; ainsi le passé s'émiettait peu à peu, emportant chaque jour la fin d'une habitude plus ou moins chère.

Quand l'auto s'ébranla, Mathilde fit encore un geste amical à ses amies et ne put s'empêcher de jeter un regard de convoitise sur la belle demeure. Que n'eût-elle donné pour être assurée d'en prendre possession un jour ?

La mère et la fille rentrèrent le cœur serré ; certes, Mathilde les décevait trop souvent par son égoïsme et sa frivolité, mais elle était depuis tou-

jours l'hôte des *Ombrettes*, et c'était triste de penser que cela non plus ne recommencerait pas.

Toutefois Annie ne voulait à aucun prix que sa mère sombrât dans la mélancolie.

— Maintenant, il faut songer à tout ce que nous avons à faire, ma petite maman, et veiller à ce que notre maison soit aussi attrayante que possible. Puisque nous sommes obligés d'en partir, mieux vaut que ce soit M. de Livet qui nous y succède ; il paraît bon et sérieux ; ne trouvez-vous pas ?

— Sans doute, ma chérie, bien que j'eusse naturellement rêvé tout autre chose. C'eût été une si grande joie de t'installer ici à notre place, avec un mari de ton choix. Les *Ombrettes* devaient être ta dot, tu le sais, pourquoi faut-il... ?

Et les pleurs de la pauvre femme recommencèrent à couler.

— Maman, je vous en prie, ne prenez pas les choses au tragique, cela complique tout et enlève le courage. Dites-vous, pour vous consoler, que le climat de notre cher pays devenait un peu rude pour votre santé fragile. Il nous restera peut-être de quoi aller vivre à la campagne dans le Midi ; nous nous créerons une existence utile et occupée qui aura bien son charme. Qui sait si nous ne pourrions pas augmenter nos ressources en cultivant des fleurs, en nous livrant au petit élevage ? Nous sommes toutes deux assez expertes dans la matière, et père est trop ingénieux pour ne pas savoir tirer parti de ses loisirs, lui aussi... Vous verrez que tout ira mieux que vous ne l'imaginez.

M^{me} Castau soupira sans répondre ; elle n'avait pas l'esprit assez élastique pour tirer quelque confort de ces possibilités aléatoires.

— Et savez-vous, continua la jeune fille avec entrain, j'ai trouvé encore autre chose. Père nous gâtait tellement que nous possédons toutes deux d'assez beaux bijoux. Il faut nous en défaire et nous créer ainsi un petit fonds de réserve pour les premiers temps.

— Eh quoi ! cela aussi ?... Mais c'est te dépouiller tout à fait, ma pauvre enfant !

— Oh! mère, si vous saviez combien peu je tiens à ces choses! Elles n'ont que le prix qu'on y attache, et la pensée de diminuer vos soucis, d'ajouter un peu à votre confort, me sera plus précieuse que tous les bracelets du monde. Allons, un petit sourire, et nous nous mettrons à l'œuvre.

Après une matinée bien remplie de part et d'autre, le déjeuner réunit de nouveau les habitants du château.

M. Castau y parut, l'air très sombre. Pour la première fois, en visitant à fond le beau bien hérité de ses ancêtres, il commençait à se rendre compte de sa folle insouciance.

Conservé est aussi malaisé qu'acquérir, il s'en apercevait enfin.

Au moment de céder à un autre ces bois séculaires, ces vignes prospères, ces champs en plein rapport, il sentait un peu tardivement par quels liens profonds sa propriété le tenait.

Toute son enfance, sa jeunesse chargée de promesses se levaient à ses yeux pour protester contre l'emploi inutile de ses plus belles années.

Son mariage avec une riche héritière n'avait été que l'occasion d'une vie plus facile, et il se trouvait, dans son âge mûr, acculé aux pires difficultés. Lui, ... ce n'était rien encore, mais ces deux pauvres femmes qui, loin de lui demander des comptes, s'efforçaient de le consoler... Comment leur adoucir ce désastre?

On comprendra aisément que, dans l'état d'esprit où il se trouvait, il eût eu quelque difficulté à faire les honneurs du domaine à son jeune compagnon.

Celui-ci, tout aussi absorbé et silencieux, donnait cependant à ce qu'il voyait une attention sérieuse. Ses questions dénotaient une intelligence pratique et de réelles connaissances agricoles, si bien que M. Castau le trouvait de plus en plus à son gré, son nom même lui était familier, bien que M. de Livet assurât n'avoir jamais eu aucun parent dans la région. Quoi qu'il en soit, la sympathie s'établissait tout naturellement entre eux.

— Je suis un peu las de notre longue randonnée, avoua le maître de la maison quand on se retrouva au petit salon à l'issue du déjeuner. Si vous le voulez bien, je vous rendrai votre liberté cet après-midi, vous pourrez vous faire une idée du pays en vous promenant à cheval ou en auto, et nous continuerons demain le tour du propriétaire. Il nous reste à voir la ferme de Riboudie et le bois de la Ridelet.

Le jeune homme s'inclina en signe d'assentiment.

— Mais cette visite même est-elle nécessaire, Monsieur? Je crains vraiment d'abuser de votre complaisance et de vous fatiguer.

« Ce que j'ai vu déjà de votre propriété m'a paru en si bon état que je me fie complètement à vous pour le reste. »

— Non, non, je tiens à vous accompagner partout, au contraire. Nul ne pourra vous signaler mieux que moi les améliorations désirables ou les réparations urgentes qui diminuent d'autant la valeur du domaine.

Bruno de Livet acquiesça du geste ; il paraissait troublé.

— Cette délicatesse me touche infiniment, mais...

— A moins que vous ne renonciez dès maintenant à votre projet d'acquisition, continua M. Castau avec vivacité. Vous n'êtes engagé en aucune façon, et s'il vous reste la moindre incertitude...

— Ce n'est pas cela, oh ! non, ce n'est pas cela ! Les *Ombrettes* me conviennent parfaitement, au contraire, et je serai trop heureux si vous me réservez vos préférences. Toutefois, ... avant de conclure un accord que vous pourriez regretter, ... je tiens à vous dire, ... à vous raconter... Certains bruits arriveront infailliblement jusqu'à vous, il serait déloyal de ma part de ne pas les prévenir par un aveu complet.

La pâleur du jeune homme, son agitation, disaient assez à quel point lui coûtaient ces paroles.

M. et M^{me} Castau échangèrent un regard alarmé, se demandant à part eux si cet acquéreur était

bien l'homme parfaitement honorable dont M^e Bonnet se portait garant. Dissimulait-il quelque triste secret dans sa vie privée?... Sa fortune, qu'on disait importante, avait-elle une origine suspecte?... Quel tracas, quel remords, peut-être, pouvait le bouleverser à ce point?

— Quand me ferez-vous la grâce de m'entendre? demanda M. de Livet.

— Je suis à votre disposition, et nous passerons ensemble dans mon bureau, car vous désirez, sans doute, qu'une révélation qui vous impressionne à ce point n'ait que moi pour confident?

— Nullement; il me paraît juste, au contraire, que vous soyez tous au courant de ce qui me concerne.

— Laissez-moi insister sur un point, cependant: le fait d'acquérir mon domaine ne crée point une solidarité entre nous. Il me serait dur de le voir passer en des mains indignes, évidemment; tel n'est pas le cas en ce qui vous concerne, j'en suis certain.

Une belle flambée empourpra le visage de Bruno:

— Ces confidences ne me sont pas strictement personnelles, je l'avoue; j'ai à vous entretenir d'un proche très cher, dont la destinée tragique déshonore toute la famille.

— Le mot est fort...

— Il est juste, hélas! Vous en jugerez par vous-même.

De vagues soupçons d'espionnage, d'intelligence avec l'ennemi, suivis d'une condamnation infamante, traversèrent l'esprit du châtelain; il se défendit encore:

— Mais, encore un coup, pourquoi vous imposer cette confession pénible?... Nous n'avons pas qualité pour la recevoir, surtout s'il vous reste, je vous le répète, la moindre hésitation sur la conclusion de notre marché.

— Je vous jure que, pour ma part, je suis tout décidé! s'écria M. de Livet avec feu. Toutefois, il me paraît qu'en vous succédant ici, où vous êtes

Si aimés, je contracte certaines obligations morales, auxquelles je ne saurais me soustraire.

— Ceci part d'un sentiment fort délicat.

— C'est donc vous qui déciderez. Je me retire-
rai avec un vif regret, mais sans protestation, si
vous me jugez indigne.

— Dans ce cas, Monsieur, nous vous écoutons.

Bruno était fort pâle, quoique résolu. Annie,
presque aussi troublée que lui-même, le prenait
en pitié.

Qu'allait-elle apprendre ?

Son esprit, un peu romanesque, se sentait
d'avance porté à l'indulgence envers ce jeune
homme au maintien si noble, à la physionomie si
sincère.

— J'avais un frère, commença-t-il, âgé de
quelques années de plus que moi. Il s'adonnait
aux sciences naturelles et s'appelait Armand de
Livet.

A ce nom, M. Castau ne put réprimer un tres-
saillement ; il lui rappelait je ne sais quel drame
dont les journaux avaient fait grand bruit, moins
de deux années auparavant.

Bruno saisit ce mouvement.

— Vous savez tout, je le vois.

— J'ignore tout, au contraire. A peine ai-je la
mémoire traversée de quelques réminiscences, et
vous piquez grandement ma curiosité.

— Mon frère avait toujours témoigné d'un tem-
pérament violent. Aucune influence n'agissait sur
lui, et cela d'autant moins que mon père mourut
prématurément, laissant ma mère en proie à de
grandes difficultés au sujet de notre éducation, à
cause des dix années nous séparant, mon frère
et moi ; ce qui convenait à l'un ne convenait point
à l'autre.

— Evidemment.

— Ma pauvre maman adorait son fils aîné, en
raison peut-être des soucis qu'il lui donnait ; en
dépit de son caractère intraitable, son cœur était
d'ailleurs excellent. Il fit à Paris de brillantes
études ; les vacances seules le ramenaient dans

notre pays qu'il aimait et où il avait toute facilité de continuer ses travaux de botanique, grâce à un immense jardin.

« Moi-même, j'entrai à Saint-Cyr ; Armand venait d'être nommé chargé de cours à la Faculté de Lille, lorsque la guerre éclata. Il la fit avec honneur, il y dépensait le trop-plein d'une nature de feu, et sa bouillante ardeur fut remarquée... »

M. de Livet s'arrêta, et son hôte comprit qu'il avait besoin d'être encouragé à continuer.

— Et, de votre côté, vous vous couvriez de gloire, j'en suis assuré.

— De gloire, c'est beaucoup dire, répondit Bruno avec un pâle sourire, mais j'espère avoir fait mon devoir. Le jeune lieutenant que j'étais ne pouvait jouer un rôle bien important. Je me désolais, après l'armistice, de ne pas aller, comme mes camarades, faire de l'occupation. Ma blessure du genou prolongeait une convalescence que je passais à Fervagues ; cela me semblait fort dur : qu'était-ce, pourtant, à côté des chagrins qui devaient fondre sur nous !

— Du fait de votre frère ?

Le jeune homme fit un signe affirmatif.

— Ce fut durant l'été 1920 que l'orientation de sa vie se trouva brusquement changée. Il s'éprit follement, on peut le dire, d'une jeune Belge, gentille et de bonne conduite, sans aucun doute, mais dont l'origine et l'éducation, surtout, ne s'harmonisaient guère avec les siennes. C'était la fille de notre jardinier en chef ; elle n'avait fait que de vagues études à l'école primaire du village, toutefois sa gaieté, son joli visage justifiaient, à la rigueur, l'inclination d'Armand.

« Il fit part à ma mère de son désir de l'épouser et d'aller ensuite étudier sur place la flore des Indes. »

— C'était là, en effet, des décisions qu'on ne pouvait prendre à la légère ! s'écria M. Castau.

— Sans doute, et ma pauvre maman eut beaucoup de peine à le lui faire admettre. Connaissant l'impétuosité qu'il apportait toujours à réaliser

sès projets, elle n'eut garde cependant de le heurter de front. Berthe Bermans n'offrait, il est vrai, aucune des garanties qu'elle eût aimé rencontrer en une bru ; nul ne contestait pourtant son honnêteté et celle de sa famille. Sans s'opposer au mariage de mon frère, ma mère lui demanda donc de soumettre ses sentiments et ceux de la jeune fille à l'épreuve du temps et de faire seul le voyage projeté, quitte à revenir au bout d'une année ! A ce moment-là seulement, on parlerait de fiançailles.

— C'était fort sage.

— Ma mère le jugeait ainsi, tandis que son fils la trouvait très cruelle de chercher à accorder la sagesse et l'amour. Elle le raisonna tant et si bien qu'il se résigna enfin à partir, non sans regret, car, depuis quelque temps, les assiduités d'un instituteur du voisinage auprès de Berthe lui portaient ombrage...

« Peut-être n'avait-il pas une confiance absolue dans la constance de la jeune fille...

« On devine avec quel intérêt je suivais le roman ébauché sous mes yeux. Je m'étonnais, à part moi, que le choix de mon grand frère, si admirablement doué, se fût porté sur cette petite Berthe qui me semblait nettement inférieure à lui.

« Il passa la journée du 1^{er} août dans la famille Bermans et partit le 2, après de tendres adieux et de grandes promesses.

« Nous le croyions déjà loin quand il reparut le lendemain à Fervaques, tout à fait inopinément. Saisi de je ne sais quelle inquiétude jalouse, il était revenu sur ses pas afin de s'assurer, de ses yeux, qu'à la faveur des vacances son rival présumé avait réellement quitté le pays.

« Oh ! cette soirée, ... rien au monde ne pourra l'effacer de mon souvenir ! ... Le temps était délicieux, j'étais étendu sur une chaise longue devant le château pour lire et me reposer, car on me condamnait encore à l'immobilité. Maman venait de me quitter afin de donner des ordres à l'intérieur.

« Soudain, à mon inexprimable étonnement, je

vis apparaître Armand au bout de l'allée nous séparant du grand parterre, tout fleuri en cette saison. Berthe Bermans s'y promenait justement, suivie d'assez près, il faut l'avouer, par le jeune instituteur qui lui cueillait des roses magnifiques.

« Elle se défendait mollement de les accepter, trouvant, je suppose, un certain amusement à être courtisée par deux adorateurs si différents.

« Berthe était plus enfantine que coquette, et il ne me sied pas de la juger, la pauvre petite, car elle a eu le temps d'expié son étourderie.

« Tout en riant, l'instituteur lui saisit le bras ; je vis Armand pâlir de fureur et son visage se contracter. J'allais crier pour avertir l'imprudente : d'un geste terrible, mon frère m'imposa le silence. Il s'élança d'un bond vers les jeunes gens interdits, sortit de sa poche un petit revolver et déchargea plusieurs coups sur son rival. »

Les auditeurs de Bruno ne respiraient plus, lui-même fit effort pour poursuivre :

— Cette scène atroce s'était déroulée avec la rapidité de l'éclair. L'infortuné garçon tomba comme une masse... On ne releva qu'un cadavre.

« Berthe s'enfuit, poussant des cris affreux qui amentèrent toute la maison. Ma mère accourut au bruit, suivie des domestiques ; ce fut une minute indescriptible.

« Seul de nous tous, Armand conservait un dédaigneux sang-froid. Il nous embrassa sans mot dire et, prenant sa bicyclette, s'en fut tout droit à la gendarmerie du bourg voisin se constituer prisonnier.

« Devant le juge d'instruction, son attitude hautaine ne se démentit pas un instant. Il affirma avoir agi sous l'influence de la colère et sans aucune préméditation, tout en assurant qu'il n'éprouvait aucun regret de son acte, car il se sentait dans son droit.

« Vous devinez la suite et quel calvaire nous eûmes à gravir, en la personne de notre malheureux Armand.

« La prison, les interrogatoires réitérés, la cour

d'assises, que sais-je? Tout cela dura des mois, car la justice est lente dans ses agissements.

« On dut me transporter au prétoire pour déposer, étant, avec M^{lle} Bermans, le seul témoin de l'attentat. »

— Pauvre, pauvre garçon! murmura M. Castau d'un ton de grave pitié.

— Oh! vous pouvez le dire... Mon amour fraternel était à la torture. Je m'efforçai de prouver que l'instituteur avait inconsciemment provoqué mon frère et que celui-ci ne possédait presque plus l'usage de la raison, étant donné son tempérament fougueux. Ce fut en vain.

« En vain aussi que ma mère fit appel à M^e Saumier, une des sommités du barreau de Paris. En dépit d'une plaidoirie entraînante, au cours de laquelle l'avocat fit ressortir la conduite héroïque du capitaine de Livet aux armées, Armand se vit condamner à vingt ans de travaux forcés, vingt ans! Et il en avait trente-trois. Ceci équivalait à un arrêt de mort, car sa vie se trouvait brisée sans retour. »

Bruno s'arrêta un moment, impuissant à maîtriser la douleur qui l'étouffait à l'évocation de cet affreux souvenir.

Ses auditeurs respectaient son silence, ne s'expliquant que trop, à présent, la mélancolie habituelle de son visage.

Comment un si jeune homme, atteint au début de l'existence par de tels événements, n'en aurait-il pas gardé l'impérissable souvenir?

— Combien je plains votre pauvre mère! murmura enfin M^{me} Castau.

— Hélas! ce n'était là que le début de ses souffrances, et celles-ci devaient s'accroître jusqu'à faire de sa vie un martyre. Je vous l'ai dit peut-être, elle portait à Armand un amour de préférence, sentiment bien explicable à ceux qui le connaissaient.

« Il était si tendre, si loyal, d'un cœur si généreux. Pourquoi faut-il que des passions presque irrésistibles eussent annihilé ses grandes qualités?

« Nous fûmes autorisés à le voir plusieurs fois avant son départ pour Rochefort où il devait attendre la formation d'un convoi. Je me traînais péniblement à la prison à l'aide de mes béquilles, ces visites étaient déchirantes. Ma pauvre maman ne s'accoutumait point à voir son fils bien-aimé à travers les barreaux, revêtu du triste uniforme des prisonniers et la tête rasée. Ses sanglots nous brisaient le cœur ; avec quelle joie j'eusse donné ma vie pour la consoler !

« Mais c'est Armand qui nous relevait par sa vaillance, jamais je n'ai vu maintien si noble sous cette livrée d'infamie.

« Le moment de son transfert à Rochefort arriva. Ma mère, accompagnée d'une vieille servante dévouée, s'y transporta à son tour, désirant, disait-elle, respirer jusqu'au dernier moment le même air que son enfant... Après de longs pourparlers, Berthe Bermans vint l'y rejoindre.

« Désespérée d'avoir été la cause involontaire d'un malheur ayant coûté la vie d'un homme et fait de mon frère un criminel, elle suppliait qu'on lui permît de l'épouser.

« Ses parents ne s'y opposaient pas ; ma mère, touchée d'une telle générosité, consentit avec joie, car elle ne cessait de se reprocher d'avoir exigé jadis l'ajournement de leur union.

« Quant à Armand, il se prêta avec transport à ce projet romanesque, ses sentiments pour Berthe n'ayant pas changé.

« Ce que fut cette cérémonie nuptiale dans une chapelle de prison, je vous le laisse à penser. La pauvre fiancée, tremblante sous son voile, n'était accompagnée que par ma mère et le docteur qui lui servait de témoin. Je remplissais le même office près de mon frère... Tous deux semblaient heureux quand même. »

Annie admirait, les mains jointes et les yeux brillants, ce touchant exemple d'héroïsme conjugal. Berthe, du moins, avait fait l'offrande, elle savait aimer. La jeune fille s'abstint de manifester

son enthousiasme, toutefois son visage expressif parlait pour elle.

— Voilà, en effet, une bien touchante histoire, remarqua M. Castau, plus ému qu'il ne voulait le paraître. Cette enfant a fait preuve d'un dévouement rachetant sa légèreté.

— Aussi l'avons-nous tous assurée de notre amitié et de notre gratitude. Ce dévouement s'explique un peu par l'ascendant irrésistible que mon frère exerce autour de lui. Sa belle physionomie, sa prestance, l'air de bonté répandu sur ses traits lui ont toujours ravi les cœurs.

« Bientôt, il fut désigné pour le départ avec d'autres compagnons de chaîne... — Le mot seul est horrible à dire. — Berthe devait le rejoindre à Nouméa dès son arrivée et demeurer, en attendant, auprès de ma mère qui allait rentrer chez elle. »

— Et vous-même, que deveniez-vous au milieu de tous ces arrangements?... Votre santé s'opposait-elle encore à ce que vous reprissiez votre carrière?

— Nullement, car mon genou était parfaitement guéri, répondit Bruno, et cependant, vu la flétrissure subsistant sur notre nom, j'avais cru devoir quitter l'armée. C'était la fin de tous mes espoirs, mais que pesait ce sacrifice, en regard de ceux de mes pauvres aimés?

« Vous devinez ce que furent nos adieux. Je reverrai toujours cet affreux parloir, ce gardien nous observant, ma mère ensevelie dans sa douleur, ma belle-sœur trouvant en sa jeunesse, en son amour pour son mari, mille raisons d'espérer quand même. Et lui, le pauvre cher, nous reconfortant de son mieux par sa sérénité.

« Depuis longtemps, sa superbe était tombée, faisant place à un repentir sincère. Il avait rempli ses devoirs religieux, au moment de son mariage, avec les sentiments les plus chrétiens et reconnaissait, dans les peines qui l'accablaient, la juste punition de son crime.

« Sa paix était communicative et nous donna le

courage de le quitter. Il supplia ma mère d'emmener sans retard sa femme à l'ervaques ; je sus plus tard qu'elles ne lui obéirent pas et demeurèrent à Rochefort, les pensées et le cœur tournés vers le navire funeste emportant leur bien-aimé.

« J'allai, de mon côté, m'établir à Paris afin de suivre les cours d'agronomie, car, ne pouvant plus servir autrement, j'étais résolu à faire de l'agriculture.

« Hélas ! mes pauvres aimés m'avaient dissimulé prudemment leurs secrets desseins. Favorisé par l'or que ma mère trouvait le moyen de lui faire passer à l'aide d'un gardien qu'elle soudoyait, Armand avait conçu un audacieux plan d'évasion.

« Une barque, montée par un pêcheur à ses gages, devait suivre le bateau qui emmenait les condamnés.

« Pour qui connaît la surveillance étroite dont on entoure ces malheureux, ce projet était téméraire. A la faveur de la nuit, Armand, délivré de ses chaînes par le gardien complice, devait se jeter à l'eau et s'y soutenir jusqu'à ce que le pêcheur pût le rejoindre et le recueillir. Ce ne serait qu'un jeu, ensuite, croyait-il, de se dérober aux recherches en abordant un point isolé de la côte.

« Tout sembla dès l'abord le favoriser ; toutefois, dénoncé à l'instant par un des forcats, qui l'avait vu passer par-dessus bord, il fut signalé aux douaniers qui veillent sans cesse. On le découvrit aisément, à l'aide de puissants réflecteurs projetés sur les flots. Hélas ! après une fuite éperdue, mon pauvre Armand succomba dans la lutte et se noya. Son corps même ne nous fut pas rendu ; mort ou vif, il n'appartenait plus aux siens.

« Averti le premier, j'eus le triste devoir d'aller apprendre cette catastrophe aux deux malheureuses femmes qui se bérçaient encore des plus grandes illusions. Ne doutant pas du succès de l'évasion, elles comptaient rejoindre mon frère dès que le bruit causé par celle-ci serait éteint et fuir avec lui dans les colonies belges, nouvellement arrachées aux Allemands.

« Comment dépeindre leur désespoir? A cet immense chagrin se joignait le regret d'avoir encouragé et favorisé ce projet. Ma pauvre mère, surtout, ne se le pardonna pas. Elle se dit sans cesse que, grâce au dévouement de sa femme, Armand eût pu connaître encore quelques joies, qu'on l'eût gracié, peut-être, avant l'expiration de sa peine, ... que sais-je? Un cœur maternel est ingénieux à se torturer. Elle vit dans un deuil profond et n'aspire qu'au jour où elle rejoindra son enfant. »

— Et sa belle-fille? demanda M^{me} Castau, essuyant les pleurs qui couvraient son visage.

— Berthe s'est retirée chez ses parents qui ont quitté le pays. Elle est jeune, son deuil ne sera pas éternel; nous souhaitons qu'elle oublie et refasse sa vie.

Bruno se tut, ayant achevé son lamentable récit; il ne pouvait douter, à leur visible émotion, de la profonde sympathie de ses hôtes.

M. Castau serra fortement la main du jeune homme :

— Croyez, mon cher ami, que rien dans votre triste confiance ne peut vous enlever une parcelle de notre estime.

— Et cependant, mon nom est flétri; je ne me suis pas reconnu le droit de le porter sous l'uniforme... Cette décision qui m'a tant coûté m'eût paru secondaire cependant si à ce prix...

Sa voix s'éteignit, en dépit de sa volonté.

— Il me paraît que vous avez été victime d'une vraie fatalité, votre frère comme les autres, si, comme vous le croyez, il n'était pas complètement responsable. Ne peut-on le croire plus malheureux que coupable?

— J'en suis convaincu, et c'est notre consolation, la mienne, plutôt, car ma mère n'admet aucun allègement à sa peine.

— Votre éloignement va lui sembler dur?

— C'est elle, au contraire, qui me conseille de refaire ma vie sur un autre plan et un théâtre différent. J'espère qu'à la longue elle s'y intéres-

sera et viendra me retrouver. Rien ne la retient à Fervaques qui est d'acquisition relativement récente, pas même des tombes à soigner.

« Vivant près de moi, son âme s'apaisera à la longue et deviendra plus sensible aux grandes consolations de la religion. Si on ne les possédait, pourrait-on survivre à de telles épreuves? »

Annie recueillit avec joie cette réflexion prouvant, à l'évidence, que M. de Livet partageait leur foi.

Du moins, les œuvres paroissiales et ses humbles amis du village ne seraient pas délaissés ; elle pourrait, en s'éloignant, les remettre en mains sûres.

— Puisque ce passé douloureux ne vous semble point un obstacle à nos négociations, reprit M. de Livet après un silence, voulez-vous que nous les terminions? J'ai hâte d'être fixé.

— Et moi de même, répondit le châtelain ; je puis faire signe à mon notaire dès que nos exploitations à travers l'exploitation seront terminées. Et d'avance le pauvre homme songeait :

« Aurai-je le courage de signer l'acte qui nous dépouillera et consacrera ma déchéance? »

Mais l'heure n'était plus aux tergiversations.

V

— Mademoiselle, est-ce bien vrai, ce que l'on dit?

— Et que dit-on, Mariette? demanda Annie qui s'en doutait un peu.

— Je n'ose pas le répéter, c'est trop triste.

— On raconte que le château est vendu et que nous quittons le pays, n'est-ce pas? Malheureusement, rien n'est plus exact.

Mariette se mit à pleurer.

— Personne ne veut le croire... On vous a toujours vus par là, chacun vous aimait, on ne s'habitue jamais à quelque autre.

Annie sourit avec mélancolie :

— On croit cela au premier moment, mais nous serons vite oubliés, va. Mon père s'est assuré d'ailleurs que le nouveau propriétaire est bon et secourable.

— Jamais comme vous, Mademoiselle ; il donnera de l'argent, peut-être, mais qui pourra prendre votre place ? On ose tout vous dire, à vous qui connaissez tout le monde et ne méprisez personne, témoin cette pauvre Michaud qui va venir ce matin vous conter ses peines ; on assure que son mari la bat.

Ceci se passait dans le petit dispensaire où Annie se faisait seconder par quelques jeunes filles. Une des plus intelligentes, des plus dévouées aussi, était justement Mariette qui lui aidait ce matin-là à tout remettre en ordre après une séance de pansements.

— Eh bien ! quand Joséphine viendra, tu t'en iras, petite Mariette ; elle aurait honte qu'on sache ce qu'elle cache si bravement.

« Sais-tu que je compte sur toi pour tenir ici ma place, continua-t-elle ; tu es de toutes la plus entendue. Sans doute, cela te donnera de la peine et te prendra du temps, mais ce n'est pas d'aujourd'hui que j'apprécie ton dévouement. »

Mariette rougit de fierté :

— C'est sûr que je ferai de mon mieux ; mais je n'ai point de diplôme, seulement un peu l'habitude des malades. Ce ne sera plus de même.

— Bah ! tu t'y feras à la longue ; il faut que nos bonnes gens continuent à trouver ici du secours contre leurs petits maux : coups, brûlures, que sais-je ? Le docteur te guidera, d'ailleurs.

— Et l'école ménagère, Mademoiselle ? Là aussi, vous allez terriblement manquer ; elle commence à bien marcher, et les mamans sont aussi contentes que leurs filles.

— La directrice de l'école libre veut bien s'en

charger, et vous pouvez vous y fier, elle est beaucoup plus entendue que moi. Mais j'aperçois Joséphine ; sauve-toi, Mariette, et reviens demain à la même heure, je t'attendrai.

Une jeune femme se présentait, en effet, portant sur le bras un bébé de quelques mois. On eût dit que cette petite créature avait pris toute la santé et la fraîcheur de sa mère, tant celle-ci était pâle et abattue.

Annie l'embrassa avec amitié, car elles avaient grandi ensemble.

— Cela ne va donc pas, ma pauvre ?

— Oh ! Mademoiselle, c'est toujours pire. Depuis surtout que Justin lit tant de mauvais journaux au cabaret, on ne peut plus le raisonner. Quel dommage que nous n'ayons pas une salle où nos hommes se réuniraient et trouveraient quelques distractions, sans être obligés de boire.

La jeune fille soupira sans répondre. Encore une de ses ambitions qui ne se réaliserait pas, hélas ! à moins qu'elle n'eût le courage d'entreprendre à fond M. de Livet sur tous les besoins du village. Pourquoi son père n'avait-il jamais songé à s'occuper du relèvement moral de ses fermiers, de ses voisins, de tous ceux qui l'auraient écouté, peut-être ?

— Il ne faut pas te décourager, Joséphine. Justin est encore bien jeune, tu verras qu'avec le temps il prendra de la raison. Il aime ses enfants, m'as-tu dit : ce sera le salut.

Les yeux de la pauvre femme brillèrent de colère :

— Il les aime sans trop s'inquiéter d'eux. Qué de fois ai-je de la peine à finir la semaine, lorsqu'il a bu la moitié de sa paie. Et, quand je le lui reproche et qu'il est en colère, il ne connaît plus personne. Voyez-vous, Mademoiselle, si Justin m'en fait trop, je me retirerai à Champ près de ma mère ; elle soignera mes petits, et j'irai gagner leur pain à l'usine.

— Ma pauvre Joséphine, ne fais jamais cela ! Si tu t'en vas, qui peut savoir qui te remplacera ?

Un homme a besoin d'une ménagère, le tien ne sera pas en peine d'en trouver une.

— Oh! je sais que Justin est capable de tout quand il est dépité; mais, moi aussi, je connais mes droits, le divorce n'a pas été inventé pour les chiens.

— Faut-il que tu sois à bout pour parler ainsi, toi, ma meilleure compagne!...

— C'est que je n'ai plus de courage, Mademoiselle, et j'en aurai moins encore si, comme on le raconte, vous nous abandonnez.

— Ce n'est pas de mon plein gré, tu peux en être sûre, mais, tu le vois, chacun a ses peines ici-bas. Je suis sûre que, si maman le lui demande, le nouveau propriétaire s'intéressera à vous tous. Pour commencer, il pourrait te confier le raccommodage du château. Tu le ferais à ton aise chez toi, et cela t'aiderait un peu. Tâche de rendre ta maison aussi plaisante que possible, tu y retiendras peut-être ton mari. Et surtout, surtout, rejette bien loin cette affreuse tentation de divorcer. La seule pensée t'enlève ton énergie, car il est plus aisé de s'enfuir que de lutter; mais que répondras-tu plus tard à ces innocents s'ils te reprochent de les avoir éloignés de leur père? Vois comme celui-ci est mignon... Je lui ai tricoté une petite robe; cela fera plaisir à son papa de le voir si brave.

— Merci, Mademoiselle; je savais bien que vous me consoleriez un peu. Mais, Seigneur, que deviendra-t-on par là quand on ne vous aura plus?

Cette question naïve touchait Annie profondément. Au moment de se séparer sans retour de ces pauvres gens, il lui venait un regret infini de ce champ d'action qu'il lui fallait abandonner.

Encore telle entreprise à mener à bien, telle autre à tenter... Mais non, sa tâche n'était plus là, un autre allait la reprendre, et elle n'avait plus voix au chapitre.

Car le sacrifice se trouvait accompli : les *Ombrettes* appartenaient désormais à M. de Livet, ce n'est que par complaisance qu'il ajournait à quelques semaines sa prise de possession.

Il s'installait à Grenoble, en attendant, se réservant de venir sans cesse se mettre au courant des travaux près de M. Castau.

Mais, si tout était réglé de ce côté, rien ne l'était encore pour les anciens châtelains. Dans leur tranquille ignorance des nécessités matérielles de la vie, ce changement soudain d'orientation les prenait au dépourvu. M. Castau voyait les choses au pis, sa femme s'attardait aux détails inutiles.

Chose étrange, leur fille témoignait d'une clairvoyance beaucoup plus avertie.

Confidente de bien des peines, elle savait qu'il est malaisé de vivre quand on est pauvre, surtout si l'on veut continuer à faire figure.

Ce fut donc vers elle que se tournèrent ses parents désemparés ; ni l'un ni l'autre n'avaient une idée bien nette de ce qu'il convenait de faire.

La vente fort avantageuse des *Ombrettes* les laissait en possession d'un certain capital, bien diminué, il est vrai, par les remboursements hypothécaires. M^e Bonnet s'en empara, dans la louable intention de le mettre à l'abri et de l'administrer au mieux des intérêts de ses pauvres amis.

Toutefois, le revenu de ce capital ne suffisait pas à faire vivre trois personnes, il était urgent d'aviser.

— J'ai une idée, père ; voulez-vous m'écouter ?

— Parle, petite ; tu sais que je suis résigné à tout, pourvu que vous soyez le moins mal possible.

— Oh ! c'est à maman qu'il faut songer ; moi, je ne compte guère.

— Alors, cette idée ?

— Voilà, j'ai songé tout de suite à nos amis Beauvoir, qui se sont retirés à Cannes, en me disant que cette résidence conviendrait à mère.

— D'accord ; ce qui conviendrait moins, c'est le prix trop élevé de la vie dans une station d'hiver élégante.

— Certainement, à condition de rester sans rien faire ; mais ce ne sera pas notre cas, si vous m'en croyez. Vous vous souvenez certainement que

M. Beauvoir, touché comme vous par les difficultés de l'heure présente, a dû chercher à augmenter ses ressources.

— De quelle manière ?

— Patience, j'y arrive. Je suis restée en correspondance suivie avec sa fille aînée, Germaine ; la seconde termine son éducation. Tous ces temps-ci, pendant que vous régliez vos affaires avec votre notaire et M. de Livet, j'ai écrit plusieurs fois à Germaine en lui demandant force détails sur leur installation, les conditions de vie à Cannes, etc. Elle m'a répondu le plus complaisamment du monde et me voilà bien renseignée.

— Puis-je savoir le résultat de ton enquête, petite mystérieuse ?

— Si je l'ai tenue secrète, c'est qu'il était bien inutile de vous tourmenter au moment où vous aviez tant d'autres choses en tête ; je voulais surtout éviter toute inquiétude à mère. Si elle vous voit bien résigné à prendre un parti, elle l'acceptera les yeux fermés.

— Allons, tu m'intrigues ; parle vite.

— Vous saurez donc qu'il n'est pas impossible de louer une petite maison aux abords de Cannes, pas dans les quartiers chics, bien entendu, nous serons raisonnables. Vous saurez ensuite que M. Beauvoir a obtenu sans peine un emploi dans une des banques de la ville. Si son exemple vous tente, sa recommandation et celle de M^e Bonnet pourront vous en faciliter l'entrée.

M. Castau sourit amèrement :

— Moi dans une banque ! Ce serait une ironie du sort. Je n'ai pas su conserver mon argent, et je ferais fructifier celui des autres ?... Je m'en reconnais tout à fait incapable.

— Soyez tranquille, ce n'est pas vous qui dirigerez la maison. On cherche justement un secrétaire pour la correspondance anglaise, cette langue n'a point de secrets pour vous, n'est-ce pas une vraie chance ? Vous pourriez toujours essayer... Mais écoutez bien, père chéri : le plus beau de tout, c'est que la Banque du Littoral emploie aussi un

personnel féminin et que je pourrai vous y suivre. N'est-ce pas délicieux ?

— Délicieux, en effet, répondit le pauvre homme d'un air sombre ; après avoir ruiné ma fille, il faut encore la mettre aux gages d'un bureaucrate quelconque.

— Mon Dieu, que vous êtes rétrograde, mon pauvre papa!... C'est à décourager. Serai-je la première à donner quelques heures de ma journée en échange d'un honnête salaire ? Des jeunes filles du meilleur monde s'y résignent par ce temps de vie chère. /

— Dois-je comprendre que ton amie Germaine est du nombre ?

— Elle et sa mère se sont tournées d'un autre côté, mais leur entreprise, florissante cependant, ne conviendrait pas du tout à maman. Elle est trop douce, trop craintive, pour tenir tête à des étrangers. M^{me} Beauvoir a fondé une pension de famille et reçoit des gens honorables, capables de payer un bon prix.

— Cela jamais ! Que nous ayons du moins la consolation de manger notre pain sec en famille.

— C'est pour cette raison qu'un travail de bureau me semble bien préférable. Si nous trouvons un joli petit logis pourvu d'un jardin, une jeune bonne ou une femme de ménage, mère se fera tout doucement à sa nouvelle vie et n'aura qu'à s'occuper d'embellir la nôtre, chose à laquelle personne ne s'entend mieux qu'elle. Le voisinage et l'exemple des Beauvoir lui seront un grand réconfort ; elle verra de ses yeux qu'on ne déchoit pas en gagnant de l'argent. Délivrés de mille soucis, rien ne nous empêchera d'être heureux, vous verrez.

M. Castau essuya les larmes qui obscurcissaient sa vue :

— Tu veux me donner le change, petite, et me faire croire qu'il ne t'en coûtera pas horriblement de quitter les *Ombrettes* que tu aimes tant.

Annie se mit à rire :

— Eh ! si, il m'en coûtera, et à vous aussi ;

mais ce n'est point une raison pour tomber dans le désespoir, ce qui n'avancerait à rien. Mon plan ne vous paraît-il pas marqué au coin de la plus haute sagesse ?

— Il peut au moins se discuter.

— Je suis tranquille alors, car, en l'étudiant, vous en découvrirez les bons, les excellents côtés. Ce sera beaucoup moins triste pour mère de vivre sur la Côte d'Azur qu'en tout autre lieu. De plus, ce projet a le grand avantage de ne pas nous séparer.

« Préférez-vous me voir accepter une place de gouvernante d'enfants en Amérique?... J'en ai une sous la main, grâce à l'*Aide sociale*. On offre, en échange d'une bonne éducation et d'un bon accent français, un nombre respectable de dollars. »

— Ah ! Dieu nous garde de te voir t'éloigner ! s'écria M. Castau, considérant ce pur et cher visage qui était la lumière de ses yeux. Que deviendrons-nous sans toi ?

— Alors, cherchons un moyen de vivre réunis sans trop de privations.

— Ceci ne serait d'ailleurs que provisoire, murmura M. Castau à demi convaincu. Après tout, la situation des Mines de la Haute-Isère n'est pas désespérée, les derniers cours annonçaient une légère reprise. Nous nous réveillerons peut-être un jour moins gueux que nous le craignons.

— En attendant, il faut faire tête à l'orage. Dès que mère aura donné son approbation, je pars pour Cannes où nos excellents amis me faciliteront toutes choses. Nous choisirons ensuite ce qu'il est convenable d'emporter, le plus ou moins d'exiguïté de notre gîte nous fixera sur ce point. Je crois que M. de Livet ne demandera pas mieux que d'acquiescer le reste, il admire tellement notre installation : si artistique et si française, c'est son mot.

La physionomie souriante d'Annie ne trompa son père qu'à moitié. Il n'ignorait pas à quel point elle chérissait son *home*.

— Ma courageuse enfant, tu m'étonnes, en vé-

rité ; où puises-tu un tel entrain, en face de circonstances si pénibles ?

De nouveau, elle se mit à rire :

— Mais nous sommes toutes ainsi, père, il n'y a rien de si brave que les jeunes filles modernes. Elles se préparent à mener une vie devenue difficile en la regardant bien en face. Pour une Mathilde Berville mettant son plaisir au-dessus de sa fierté, il y a cent Germaine Beauvoir préférant gagner leur pain que de dépendre des autres ou d'accepter un mariage au-dessous de leur valeur morale.

Pauvre M. Castau ! Toutes ses idées se trouvaient bouleversées. De même que sa femme, il avait toujours considéré Annie comme une petite fille, et voilà qu'elle révélait des idées personnelles et même... eh bien ! oui, il lui fallait le reconnaître, un certain bon sens.

— Ma parole, elle a réponse à tout, murmura-t-il, moitié flatté, moitié dépit. Je vais causer de tout cela avec maman, et je vois bien qu'il faudra te laisser agir à ta guise, petit tyran.

— Vous ne sauriez mieux faire, répondit la jeune fille, accompagnant ces mots audacieux d'un tendre baiser. La sagesse parle par la bouche des enfants, dit-on.

— Ce sont eux qui font courir ce bruit-là pour diriger à leur aise les vieux parents, riposta M. Castau, plus ému qu'il ne voulait le paraître. Après tout, ton idée n'est pas mauvaise ; laissons-nous le temps d'y réfléchir.

Annie n'en demandait pas davantage. Si une chose lui faisait justement horreur, c'était les illusions, l'incertitude, le vague, vous conduisant à l'abîme par un chemin de fleurs.

Trop longtemps, on avait suivi ce chemin-là ; il était temps de prendre une voie plus étroite, mais plus sûre.

La jeune fille s'efforçait, on le voit, de dissimuler ses regrets aux siens, et cependant ils devenaient plus cuisants, à mesure que le jour approchait où il faudrait tout laisser.

Du moins, quoi qu'il lui en coûtât, elle se déciderait à plaider près de M. de Livet les causes qui lui tenaient au cœur : cercle pour les hommes, patronage, dispensaire, école libre...

Se trompait-elle sur son compte en augurant qu'il avait le cœur assez chaud, la bourse assez facilement ouverte pour les adopter et les faire siennes ?

C'était là, pour le moment, son plus pressant souci.

VI

De son côté, Bruno se trouvait en proie à de vives préoccupations ; parfois elles étaient douces, à en juger par le sourire qui errait sur ses lèvres quand il ne se sentait pas observé.

Mais, plus souvent encore, ses réflexions le plongeaient dans une mélancolie que seule une activité incessante l'aidait à surmonter.

Ce n'était pas peu de chose que de prendre l'administration de ce grand domaine.

Désireux de s'y adonner complètement et fort admirateur des méthodes nouvelles qui simplifient l'effort, le jeune homme devait se rendre compte des résultats obtenus jusqu'ici et rechercher la manière d'acquiescer un meilleur rendement.

C'était là un travail de longue haleine que M. Castau lui facilitait par son expérience en la matière. En dépit de son insouciance proverbiale, il avait acquis à la longue un sens assez exact de l'agriculture.

M. de Livet venait donc chaque jour aux *Ombrettes*, et, quand il souriait, c'est qu'il pensait au plaisir d'y retrouver Annie. Plus il la voyait, plus il se sentait sous le charme ; c'était une vraie jeune fille, celle-là, tendre et attentive auprès de

ses parents, simple et réservée à la fois avec lui.

Qu'il serait doux de l'associer à sa destinée ! Mais, lorsque Bruno songeait au drame qui avait traversé sa vie, la tristesse reprenait ses droits. Jamais, non, jamais il n'oserait demander à Annie de partager cet héritage de honte, en portant un nom terni par la condamnation d'Armand.

Quoi de surprenant, alors, que le pauvre garçon, ballotté entre tant de pensées diverses, trouvât parfois la vie amère ?

Tantôt il frémissait en voyant s'approcher le moment du départ de la famille Castau, tantôt il souhaitait que ce départ eût lieu au plus vite, car il couperait court à ses folles espérances.

Mais Annie devança ses parents afin de préparer à Cannes leur installation, et, dès qu'elle ne fut plus là, il parut au jeune homme que la vie avait perdu son prix, les *Ombrettes* leur agrément, et qu'il se mouvait au centre d'un vaste désert.

Rien ne l'intéressait, maintenant qu'il était privé de rencontrer la charmante fille et d'entreprendre avec elle d'interminables discussions.

Elles portaient d'ordinaire sur des questions d'ordre social, sur le plus ou moins d'influence qu'on peut acquérir dans son milieu, influence subordonnée toujours à l'esprit de sacrifice et à l'oubli de soi.

Bruno trouvait Annie délicieuse quand elle abordait ces graves sujets avec une maturité bien plus grande qu'il ne le supposait, si jeune, si adulée jusqu'ici ; il lui savait gré de l'intérêt immense qu'elle portait à cette multitude dont le Sauveur nous a appris à avoir pitié.

Lui-même avait eu jusqu'alors d'autres soucis : la guerre, le métier militaire qu'il adorait, le malheur de son frère... Désormais, il se rendait compte que de graves devoirs lui incombaient du fait de sa nouvelle situation. Combien il se sentirait désemparé, privé de l'aimable guide qui lui montrerait son chemin !

Le plus cher désir de sa mère était de le voir heureusement marié, il ne l'ignorait pas ; mais

aurait-il jamais l'audace de dévoiler ses ambitions à la famille Castau ?

Pas un instant la pensée qu'Annie serait tentée par la perspective de recouvrer en l'épousant les biens qui lui échappaient n'effleura son esprit. Il l'estimait trop pour cela et se flattait déjà de la bien connaître.

Aussi était-il tombé dans un marasme d'autant plus profond que l'absence prolongée de la jeune fille achevait de l'éclairer sur ses véritables sentiments.

M. et M^{me} Castau finirent par s'en inquiéter.

— L'air vif de nos montagnes a bon renom, et cependant il ne paraît pas vous convenir, mon ami, je vous trouve changé. Ces allées et venues incessantes entre la ville et le château vous fatiguent, sans doute. Mais patience, il n'y en a plus pour longtemps ; dès le retour de ma fille, nous organiserons notre propre départ et vous pourrez enfin vous installer aux *Ombrettes*.

Bruno rougit.

— Je ne crois pas que là soit le remède, murmura-t-il.

— Un remède ! s'écria vivement M. Castau. C'est donc que vous êtes souffrant ?...

— Pas le moins du monde ; cependant...

Il tourna vers M^{me} Castau des regards suppliants :

— Peut-être me comprendrez-vous, Madame, si je vous avoue que la pensée de vous perdre... tous m'enlève tout le plaisir que je comptais trouver à vivre dans ce beau pays.

— Avouez que vous en êtes déjà las ?

— Ne le croyez pas ; la vie que j'entrevois m'offre, au contraire, des perspectives de plus en plus intéressantes à mesure que je la comprends mieux. Mais je perds tout courage à la pensée de la solitude qui sera mon partage.

— Cette solitude sera temporaire, vous vous marierez.

De nouveau, le visage de Bruno s'empourpra.

— C'est un devoir pour vous, et ce sera votre

bonheur, je l'espère, continua M^{me} Castau avec bonté, sans se douter qu'elle prêchait un converti.

— Vous croyez vraiment que...

— Quoi donc ?

— Qu'une jeune fille voudrait m'agréer, en dépit du triste passé ? Il y a une ombre sur ce passé, une tache sur notre nom, je ne saurais l'oublier.

— Nul autre que vous n'y songe à présent, et bien fous seraient d'ailleurs ceux qui vous tiendraient responsable d'une faute à laquelle vous n'avez pris aucune part.

— Le pensez-vous réellement, Monsieur ? demanda-t-il d'une voix tremblante.

— Vous ai-je donné le droit de douter de ma sincérité ?

Bruno se leva :

— Alors ne vous en prenez qu'à vous si je vous exprime mon grand, mon immense désir d'obtenir la main de M^{lle} Annie.

Les parents se regardèrent, un peu effarés ; pour invraisemblable que cela parût, ils étaient si occupés tous deux de l'orientation nouvelle de leur existence que ni l'un ni l'autre n'avaient songé à cette éventualité.

— Vous voyez, ... vous hésitez !... s'écria le jeune homme au désespoir.

— Mon Dieu, que vous êtes pétulant, mon ami ! Vous nous demandez notre fille de but en blanc, et vous vous imaginez que nous allons vous l'accorder de même, sans prendre soin de la consulter. C'était bon dans le vieux temps, mais nos enfants ont changé tout cela ; ce sont eux qui décident de leur sort, et ce n'est que justice.

M. Castau riait pour cacher l'émotion profonde qui l'étreignait ; quant à sa femme, c'étaient des larmes de joie qui couvraient son visage. Jamais elle n'eût ambitionné pour sa chérie un sort plus doux, tant Bruno avait su la conquérir elle-même par ses grandes qualités.

Le pauvre garçon demeurait debout, impuissant à cacher son trouble. M. Castau vint à son secours.

— Asseyez-vous d'abord et reprenez vos esprits. Etes-vous assez assuré de vos sentiments pour que nous les révélions à Annie ?

— Oh ! Monsieur, ce doute seul est une injure : je souffre de ne pouvoir vous exprimer l'impression qu'elle a faite sur moi depuis le premier jour où je l'ai rencontrée. Longtemps, j'ai lutté contre l'attrait qu'elle m'inspire dans la crainte de vous mécontenter ; toutefois, je sens que mon bonheur est là, il me sera impossible de le chercher jamais ailleurs. Cependant, à supposer qu'elle daigne m'agréer, je ne veux pas l'obtenir par surprise. Si vous me faites l'honneur de m'accorder votre fille, envisagez d'abord tout ce qui en résultera. Mon sort fera des envieux, on évoquera notre histoire...

— C'est possible ; mais nous trouverons là une nouvelle occasion de vous témoigner hautement notre amitié et notre estime.

— Comment vous remercier ?...

— A mon tour de vous communiquer une crainte, reprit M. Castau. M^{me} de Livet se contentera-t-elle pour son fils unique d'un si mince parti ?

— Dites qu'il est mille fois au-dessus de ce que je pouvais ambitionner ! s'écria Bruno avec vivacité. Je ne cesse, depuis que je vous connais, d'entretenir ma mère de mes désirs ; elle les partage et n'attend qu'un mot de moi pour vous les exprimer.

— Alors, mon cher enfant, nous ferons part de votre demande à Annie. Ne vous montrez pas trop impatient quant à la réponse ; il faut laisser, à elle le temps de réfléchir, à ses vieux parents celui de s'habituer à la pensée de la perdre.

— Je vous en supplie, Monsieur, dites-vous plutôt que vous trouverez en moi le fils le plus dévoué.

Annie revint deux jours après, satisfaite de son voyage. La famille Beauvoir avait découvert dans son voisinage une petite maison dont la vue magnifique et le modeste jardin compenseraient la médiocrité. Une fois l'installation terminée, M. Castau et sa fille entreraient à la Banque du Littoral,

une jeune Italienne seconderait M^{me} Castau dans les soins du ménage.

Il fallait maintenant s'occuper du déménagement et partir sans retard ; Annie sentait bien que plus on attendrait et plus on souffrirait.

Ses parents l'écoutaient faire des projets, se demandant comment elle accueillerait la demande de M. de Livet. Jamais un mot de sa part n'avait permis de supposer qu'elle le distinguait.

Ils convinrent cependant de le laisser parler lui-même. Qui donc saurait mieux plaider sa cause ?

A sa prochaine visite, M^{me} Castau l'engagea à rejoindre la jeune fille au jardin.

Comment dépeindre les sentiments de Bruno en allant au-devant d'une démarche dont son sort dépendait ?

Annie se trouvait au milieu de quelques fillettes qu'elle catéchisait ; il s'arrêta pour contempler de loin la grâce touchante de celle qui lui était déjà plus chère que lui-même.

« Si bonne, si accomplie, se pourrait-il qu'elle devienne mienne un jour ? » se demandait Bruno, le cœur rempli d'émoi.

Annie sourit en l'apercevant et dispersa d'un geste son jeune troupeau :

— La leçon est finie, mes petites ; j'espère que vous l'avez retenue et que M. le curé sera content de vous... A demain.

Les enfants s'en allèrent après une révérence, et leur maîtresse improvisée fit place au visiteur.

— Vous voyez, je profite de mon reste ; notre vieux pasteur est souffrant, j'ai l'illusion de croire que je le soulage un peu.

— Je n'en doute pas ; votre départ lui sera très sensible.

Elle le trouva cruel de le lui rappeler.

— Oh ! il y a beaucoup d'autres choses encore qui me tiennent au cœur, et je serais bien aise d'en causer avec vous. Puis-je espérer que vous vous intéresserez à nos entreprises ?

— N'en doutez pas.

Il était si troublé que les mots s'étranglaient

dans sa gorge ; la jeune fille n'y prit pas garde :

— Puisque vous êtes si bon, nous allons rentrer ensemble, et je vous montrerai mes comptes. Mais je crains d'abuser, car ils comportent plusieurs chapitres : l'école ménagère, l'ouvrage, le dispensaire, quelques familles fort intéressantes... Je suis confuse de vous laisser un si lourd héritage.

Déjà elle se levait, quand il la retint d'un geste :

— Non,... ne partez pas. Laissez-moi vous dire...

— Ai-je donc eu tort d'espérer que, là aussi, vous nous remplacerez ?

Il brûla ses vaisseaux pour s'écrier :

— J'ai pensé, au contraire, qu'il serait bien plus doux de continuer ensemble ce que vous aviez entrepris seule si généreusement.

Et, comme Annie le regardait, surprise, il continua ardemment :

— Votre mère m'a permis de vous le demander, et je vois que vous me trouvez trop ambitieux.

Alors, elle comprit, et la vive rougeur qui couvrit son visage révéla soudain qu'elle n'était point insensible.

Bruno, cependant, n'osait encore croire à son bonheur et lui saisit la main :

— Si vous me l'accordiez pour toujours, si vous me permettiez de travailler avec vous, rien au monde ne pourrait m'arrêter dans la voie que vous m'avez montrée. Avec vous, tout me semblerait doux et facile.

Il aurait pu parler longtemps, car la jeune fille ne se décidait point à répondre ; il craignait de l'avoir offensée.

— Pardonnez ma hardiesse... Vous ne sauriez m'en vouloir de... de tant vous aimer.

Avec quel ravissement il surprit les larmes heureuses qu'elle ne dissimulait plus. Il osa demander :

— Vous n'aviez rien deviné ?

Elle secoua la tête.

— Et vous ne me renvoyez pas à ma solitude?... Prenez garde, c'est me laisser croire que je puis espérer.

Annie maîtrisa son émotion pour répondre :

— Je n'avais jamais pensé que vous songiez à moi... Je ne suis pas seule en cause ; avant tout, il y a mes pauvres parents. Ils n'ont plus que moi...

Mais Bruno s'écria avec feu :

— Qui vous parle de les abandonner?... Ils accepteront, je l'espère, d'avoir deux enfants au lieu d'un, tout mon dévouement leur est acquis d'avance. En retour, promettez-moi un peu de tendresse pour ma mère si éprouvée.

Alors tous les nuages se dissipèrent sur ce visage qu'il chérissait ; rassurée dans son affection filiale, la pauvre petite osait s'abandonner au grand amour qu'on lui offrait. Elle inclina la tête en disant :

— Que Dieu est bon de nous avoir conduits l'un vers l'autre quand il semblait que nos destinées étaient si différentes.

Bruno tenait encore sa main dans la sienne et tous deux se mirent à parcourir l'allée à pas lents, le cœur trop rempli pour exprimer ce qu'ils ressentaient.

Tout ce qui les entourait semblait s'associer à leur bonheur et promettre une félicité durable, une paix sans nuage.

Peu à peu, cependant, ils rompirent le silence pour se raconter cette belle histoire, toujours ancienne et toujours nouvelle, qui fait le fond de la vie humaine.

Bruno dit à Annie combien sa vue l'avait frappé, au premier instant de son arrivée aux *Ombrettes*, alors qu'elle se tenait au seuil de la maison comme un doux génie familial. De ce jour, que le domaine lui plût ou non, il était résolu à se l'approprier, afin de vivre là où elle avait vécu et de la remplacer de son mieux.

Annie avoua de son côté quelle pitié avait suscitée dans son cœur le douloureux récit du jeune homme et combien elle eût souhaité, dès lors, pouvoir adoucir sa peine.

Ainsi ils comprenaient tous deux que la

meilleure manière d'aimer est encore de se dévouer.

Cependant, M. et M^{me} Castau trouvaient le temps interminable au petit salon. Qu'allait-il sortir de ce long entretien? Bruno serait-il assez éloquent pour convaincre Annie?

Le premier coup d'œil jeté sur les jeunes gens les rassura, et le père ne résista pas au plaisir de taquiner sa fille.

— Je croyais que ce jeune monsieur était aux *Ombrettes* pour s'instruire de ses devoirs de propriétaire et non pour faire des conquêtes.

Annie, toute confuse, lui mit les bras autour du cou :

— C'est bien votre faute, papa. Pourquoi ne cessez-vous de faire son éloge et pourquoi l'avez-vous envoyé me rejoindre au jardin?... Il a pris cela pour un encouragement... et moi aussi.

— Ah! petit masque, il n'a donc eu qu'à paraître pour te décider! Dois-je comprendre que vous êtes engagés?

Annie se réfugia près de sa mère et l'embrassa tendrement; ce fut sa seule réponse, mais celle-ci la comprit sans peine en contemplant son visage rayonnant.

— Maman, maman chérie, il a promis de ne pas nous séparer.

Il y eut alors un joyeux échange de félicitations et de baisers. Bruno croyait à peine à sa félicité. M. et M^{me} Castau se réjouissaient de confier leur enfant chérie à un homme qu'ils appréciaient chaque jour davantage.

Les fiançailles ne pouvaient être conclues tant qu'une lettre de M^{me} de Livet n'était pas venue les approuver, mais les deux amoureux n'y perdirent rien.

Sans doute, le jeune homme se rendait chaque matin dans quelque ferme avec M. Castau, mais il reprenait sa liberté après déjeuner, et le parc leur appartenait ensuite. Que de choses ils avaient à se dire! La jeunesse longtemps comprimée de Bruno prenait sa revanche. Annie, d'une nature

ouverte et confiante, trouvait une grande douceur à ces épanchements.

La lettre de M^{me} de Livet fut accompagnée d'une bague merveilleuse. En termes chaleureux, elle approuvait le choix de son fils et réclamait pour lui l'amitié de sa nouvelle famille :

Le pauvre enfant n'a pas été gâté par la vie, et cependant il mérite tous les bonheurs, vous pouvez m'en croire... Si je ne me sentais si souffrante, si accablée, j'irais embrasser celle qu'il me donne pour fille... Qu'elle trouve ici ma plus tendre, ma plus maternelle bénédiction. Je vous demande de hâter ce mariage, auquel je ne saurais assister, bien qu'il comble tous mes vœux. Que je serai heureuse de recevoir ensuite ces chers enfants !

La réponse de M^{me} Castau et d'Annie dut la satisfaire : en femmes de cœur, elles savaient ce qu'il fallait dire à la pauvre affligée.

Puis la grande nouvelle se répandit dans le pays, et, devant les témoignages de sympathie qui affluèrent aux *Ombrettes*, Bruno put deviner à quel point celle qu'on nommait encore « la petite Annie » était aimée. Les plus précieux venaient de ses humbles amis du village, de tous les malheureux qu'elle secourait et qui ne pouvaient assez se réjouir de la garder auprès d'eux.

— Nous ferons une grande fête aux pauvres, n'est-ce pas, mère ? et nous n'inviterons que d'anciens amis. Dès ce soir, j'écris à Mathilde Berville ; elle ne se consolera point de n'être pas conviée des premières.

— Eh quoi ! cette demoiselle peinte qui m'a étourdi de paroles le premier soir de mon arrivée ?... On eût dit, en vérité, que les *Ombrettes* lui appartenaient et qu'elle avait pris à tâche de m'y bien accueillir.

— Vous êtes un ingrat qui ne méritez guère les frais qu'on fait pour vous. Cette pauvre Math a une existence si vide qu'elle se raccroche à tout ce qui peut la distraire. Chez elle, le fond est meilleur que la forme, et elle nous est attachée,

sans pour cela nous épargner ses critiques. Je l'ai toujours vue à la maison d'aussi loin que je me souviens, c'est presque une parente.

— On ne saurait moins se ressembler.

— C'est vrai ; elle est cent fois plus mondaine et plus brillante que moi, et souvent nous ne nous comprenons guère. J'avoue l'avoir bien étonnée un jour en lui exposant ma conception du mariage, elle s'est beaucoup moquée de moi.

— Faute d'être digne de vous entendre. N'aurai-je pas droit à la même confiance ?

Annie sourit et rougit à la fois, sûre d'être comprise par le jeune homme.

— L'offrande de son cœur, de son dévouement, de sa confiance aussi.

— On ne saurait mieux exprimer ce que je ressens.

Il lui baisa la main en ajoutant avec ferveur :

— Plaise à Dieu que je ne vous déçoive jamais, mon amie, mais si, par impossible, quelque nuage s'élevait entre nous, conservez-moi toujours cette confiance précieuse, sans laquelle l'amour même est un vain mot.

L'automne approchait, le bel automne du Dauphiné si riant et si doux.

Ce ne sont plus les triomphantes ardeurs de l'été, qui font mûrir la vigne et dorer les moissons, mais une langueur, une poésie mille fois plus pénétrantes.

Les forêts se teignent de mille couleurs variées, la brume adoucit les âpres contours des sommets parfois couverts, dès septembre, par une neige précoce.

Le blé est rentré, et l'on songe aux vendanges, au regain, à la cueillette des noix, des pommes et des châtaignes, récoltes joyeuses, assurant l'abondance pour l'hiver qui vient.

Quelques semaines à peine devaient s'écouler avant le mariage ; on tressait, à la veillée, des guirlandes de buis dans toutes les maisons du village, et les chanteuses de la paroisse fabriquaient hâtivement les roses en papier qu'on devait

y mêler. Les noces de la gentille Annie devenaient vraiment une réjouissance publique.

Bruno projetait un voyage à Fervaques afin d'embrasser sa mère et de l'informer plus intimement de tout ce qui touchait à son bonheur ; la date de son départ n'était point encore fixée quand il arriva un matin, tout ému, aux *Ombrettes*.

— J'ai trouvé ce télégramme hier en rentrant à Grenoble, il ne laisse pas de m'inquiéter... Lisez plutôt.

Et il tendit à sa fiancée une dépêche ainsi libellée :

Te supplie d'arriver sans retard. Présence urgente. Tendresses à Annie.

LACOURT-LIVET.

— Voilà qui me rassure, remarqua celle-ci ; votre mère n'eût sans doute pas songé à moi si elle était tombée, à l'improviste, sérieusement malade.

— Malade, je ne le crois pas. Sa dernière lettre, reçue cette semaine, ne me faisait rien redouter de ce genre. Agitée et tourmentée plutôt, je devine de l'angoisse à travers ces quelques mots. Depuis notre grand malheur, un rien abat cette pauvre mère, elle a le secret de se forger mille peines chimériques.

— C'est trop naturel, on ne subit pas impunément de telles épreuves. Eh bien ! il faut aller la rassurer sans perdre une minute, mon ami, et j'ai un gros regret de ne pouvoir vous accompagner. Ce serait presque mon devoir.

— Quelle douceur de penser que bientôt ce sera votre droit et que nous ne nous quitterons plus. Mais, vous avez raison, je dois partir sur l'heure, quoi qu'il m'en coûte de vous laisser.

Bruno alla prendre congé de M^{me} Castau qu'il trouva beaucoup plus résignée qu'Annie à la séparation ; la tendre mère se réjouissait d'avoir ainsi sa fille à elle seule, grâce à cette absence.

Car, en dépit des instances de leurs enfants, elle et son mari persistaient dans la résolution de s'installer à Cannes, désirant sagement laisser au jeune ménage un peu de solitude et de liberté. M. Castau, d'ailleurs, comptait utiliser ses loisirs en acceptant la situation que son ami Beauvoir lui avait ménagée. Il avait trop souffert de ses pertes financières pour ne pas s'en trouver assagi.

Bruno prit le même soir le rapide pour Paris, chargé des tendres messages d'Annie.

— Suppliez votre mère de revenir avec vous, cher ami ; nous l'entourerons si bien et nous l'aimerons tant qu'elle se trouvera vite en famille aux *Ombrettes*.

— Hélas ! je n'ose espérer la convaincre, rien ne peut la décider à quitter son triste foyer ; elle nous y attendra avec une impatience d'autant plus grande. Vous seule serez capable d'y apporter un rayon de soleil.

Bruno était à peine parti que M^{lle} Berville arriva à l'improviste.

— J'étais dans le voisinage et ne voulais pas troubler vos épanchements, mais, puisque le fiancé s'absente, je puis bien, n'est-ce pas, venir me reposer un peu dans cette chère maison pendant qu'elle est encore aux mains de mes vieux amis ?

On lui fit bon accueil, en remarquant, sans le lui dire, sa physionomie altérée :

— Avez-vous été souffrante, mon enfant ?

— Vous me trouvez changée, peut-être ? demanda-t-elle anxieusement. Je suppose que j'ai un peu trop joué à Aix d'où je viens. Les émotions de la roulette ne me valent rien.

— Un peu trop flirté aussi, continua M. Castau, taquin.

— Si vous voulez dire par là qu'on m'a beaucoup fait la cour, vous n'avez pas tort, répondit Mathilde en riant, mais cela ne me mène à rien. Je finirai par accepter la main de ce vieux négociant marseillais qui me poursuit de ses attentions, il vaut son pesant d'or, ce qui n'est pas peu dire.

— Oh ! Math, ne faites pas cela ! s'écria Annie.

— Pourquoi pas ? Il est riche, bien posé, et ne me refusera rien de ce luxe qui m'est aussi nécessaire que le pain que je mange. C'est aisé de le contester aux autres quand on a réussi à se l'assurer à soi-même.

Elle ajouta non sans aigreur :

— Ne l'avais-je pas prédit ? En dépit de vos protestations, vous êtes arrivée à conquérir le prince Charmant ; tout le monde n'a pas cette chance ou cette habileté.

Pauvre Annie ! il lui était dur de voir déflorer ses sentiments les plus intimes par une main profane. Sans le dire, elle trouvait que son prince était bien loin et se faisait fort désirer. Il ne lui envoyait que des télégrammes assez brefs, en retour des tendres petits billets qu'elle lui adressait chaque jour. M^{me} de Livet n'était pas malade ; comment Bruno ne trouvait-il jamais le temps de répondre plus longuement ?

— Quelle bague admirable ! remarqua M^{lle} Berville. Je m'y connais en bijoux. La monture est fort ancienne et le brillant sans prix. Ce doit être un souvenir de famille.

— Justement, Bruno dit qu'on se la passe chez lui de génération en génération. Sa mère l'a retirée de son doigt pour me l'envoyer ; elle ne m'en est que plus précieuse.

Un sourire railleur parut sur les lèvres de Mathilde qui murmura, comme pour elle-même :

— Il faut bien cela pour compenser.

Annie rougit à cette parole mordante, prouvant que son amie n'ignorait rien du passé. Il était impossible d'ailleurs à celle-ci de contenir longtemps son humeur maligne et sa jalousie mal dissimulée. Que cette petite Annie, si puérile et si sottée, à son avis, eût abouti du premier coup dans une entreprise qu'elle avait tentée tant de fois en vain la transportait de colère. Avec son visage insignifiant et ses goûts simples, qu'avait-elle besoin d'un mari millionnaire ?

Les années passaient sur sa propre tête, lui enlevant une à une un peu de son charme et de

sa beauté, et, loin de tourner son cœur vers des hauteurs plus sereines, la pauvre fille se cramponnait autant que jamais à ses visées ambitieuses. Pour elle, comme elle le proclamait, l'époux était négligeable s'il lui apportait la situation rêvée.

Ses taquineries énervaient Annie sans réussir à la troubler vraiment, et elles se séparèrent assez bonnes amies.

La semaine s'achevait quand Bruno annonça enfin son retour.

— La dépêche! la dépêche! s'écria joyeusement Annie en accourant au petit salon. Il arrive ce soir, il sera là pour le dîner!... Cher papa, vous me permettez de demander l'auto pour dix-huit heures? C'est moi qui conduirai, nous irons plus vite.

— Nous irons plus vite, en vérité. Et, si tu nous verses dans le fossé, petite misérable!... Je tiendrai le volant, ne t'en déplaise, et nous marcherons à une allure raisonnable. C'est à prendre ou à laisser.

— Il faut donc obéir, répondit la jeune fille en riant, car vous seriez capable de me consigner au logis si je me montrais trop exigeante.

— C'est probable; mais, au fait, je ne vois pas du tout pourquoi tu viendrais avec moi à la gare? Cela n'avancera que d'une demi-heure votre réunion, et, ma foi, quand on a toute la vie à passer ensemble...

— O père cruel, père insensible qui ne vous souvenez plus d'avoir été jeune et fiancé!... Dites la vérité: lequel, de vous ou de moi, Bruno est-il plus pressé de retrouver?

— Moi, évidemment. N'a-t-il pas intérêt à me ménager quand, jusqu'au dernier moment, je puis lui refuser ma fille?

— Vous oubliez que je suis majeure.

— Et que la loi impertinente n'exige plus le consentement paternel, ajouta M^{me} Castau en riant.

— Là, là, je suis battu! Deux femmes contre moi,

c'est trop pour un seul, et je me sauve. Mais vous serez obéie, Mam'zelle Annie, l'auto sera à votre disposition à l'heure dite.

— Alors, vous êtes le meilleur des pères et je vous adore...

Ce fut d'un cœur joyeux qu'elle monta en voiture pour se rendre à la gare. Sa robe blanche toute simple, le bouquet de roses passé à sa ceinture la paraient mieux qu'une élégante toilette. Mais ce qui la paraît plus encore, c'était le rayonnement de son charmant visage. Dans quelques minutes, son fiancé serait là ; grâce à Dieu, cette séparation dont elle avait souffert appartenait déjà au passé.

La petite gare était encombrée, à cause d'un marché voisin. Annie dut se frayer un passage pour atteindre le quai, mais là, comme partout, elle avait des amis et fut arrêtée à chaque pas.

— Mam'zelle Annie, c'est-il pour bientôt la noce ?

— Vous recevrez une invitation, je n'aurais garde de vous oublier, mère Bérard.

— Vous pouvez être sûre qu'on y chantera de bon cœur, Mademoiselle.

— En attendant qu'on te rende la pareille, ma petite Odette, car j'ai entendu parler de certains projets...

La jeune fille interpellée était une des meilleures chanteuses de la paroisse ; elle sourit et rougit en secouant la tête :

— Oh ! ce n'est pas encore fait ; c'est ma mère qui veut ; moi, j'aime autant attendre.

— Et *lui*, que pense-t-il de ton hésitation ?

— Il dit comme cela qu'il est capable de périr si je le refuse, mais c'est des mots en l'air, tout cela.

— Si c'est un brave garçon, il ne faut pas le décourager, Odette.

— Dame, Mademoiselle, on sait bien ce qu'on quitte sans savoir ce qu'on trouve. Pour moi, qui ai toujours fait mes quatre volontés chez mes parents, ce n'est pas gai de prendre un maître.

Annie se mit à rire :

— Nous en sommes toutes là, petite ; mais qu'importe, si l'on aime ?

Le train arrivant à grand bruit coupa l'entretien. Annie cherchait des yeux le voyageur... Un maître, oui,... un ami aussi... Quelle joie, quel intérêt nouveau il apportait dans sa vie déjà si comblée.

De loin, elle aperçut Bruno qui ne la voyait pas et ne put retenir un mouvement de surprise. Son chapeau tiré sur les yeux, l'air abattu, il promenait autour de lui un regard indifférent. Le cœur de la jeune fille se serra sans savoir pourquoi ; elle fit un pas en avant :

— Bonsoir, cher ; je ne prenais plus patience, père a bien voulu m'accompagner.

Il tressaillit et se composa, visiblement, un maintien.

— Eh quoi ! vous avez pris cette peine ! Je suis confus, reconnaissant aussi, plus que je ne saurais dire, cette arrivée solitaire me paraissait triste.

— Je le pensais, c'est pourquoi je suis venue. Dites-moi bien vite comment vous avez laissé votre mère.

Bruno eut un tressaillement, en la remerciant du regard :

— Pas trop mal, quoique affligée de me voir partir.

— Oh ! ce n'est plus pour longtemps, cette fois-ci. Mais papa doit s'impatienter et nous fait signe de le rejoindre, ne le laissons pas attendre davantage.

Bien entendu, M. Castau ne perdit pas une si bonne occasion de taquiner les fiancés ; toutefois, ni l'un ni l'autre ne répondaient avec la verve habituelle. La préoccupation visible du jeune homme assombrissait pour Annie cette soirée divine qui lui eût paru si douce en d'autres temps.

VII

— Et maintenant, racontez-moi tout, demanda Annie après le dîner quand elle eut rejoint son fiancé au jardin.

Il eut l'air surpris :

— Tout? Que voulez-vous dire? N'ai-je pas répondu à vos questions sur Fervaques, sur ma mère, mon voyage, que sais-je?

La jeune fille secoua la tête impatiemment :

— Oui, oui, cela, c'était le récit officiel ; avec moi, il faut aller jusqu'à l'intime. Pourquoi semblez-vous accablé de soucis depuis votre retour?

— Des soucis, on en a toujours, quoi qu'on fasse, la santé de maman en est un constant.

Elle vit clairement qu'il se refermait même avec elle ; toutefois, elle était résolue à forcer sa confiance :

— Je vois que vous ne m'aimez pas assez pour m'ouvrir votre cœur, dit-elle avec tristesse.

— Je ne vous aime pas assez!... Oh! Annie, si vous saviez!...

— Justement, je *dois* savoir ; qui mieux que moi pourra vous consoler dans vos peines?

Alors, le visage de Bruno changea ; elle se sentit atteinte au cœur par l'air de détresse qu'il ne dissimulait plus.

— Eh bien! j'attends.

Le jeune homme tourna vers sa fiancée des yeux d'agonie :

— Annie,... Annie,... Dieu m'est témoin que vous m'êtes plus chère que moi-même, et cependant mon devoir strict serait de renoncer à vous.

Et, comme elle le regardait avec stupeur, craignant qu'il n'eût perdu la raison, il poursuivit :

— Ah! ne me croyez pas fou, je ne raisonne que trop bien. Voilà des jours et des nuits que je retourne dans ma tête cet affreux problème sans en trouver la solution. Un obstacle imprévu,... infranchissable, me sépare de vous.

La jeune fille frémit. En dépit de son air enfantin, elle avait une âme de femme et n'ignorait point la misère morale de certaines situations.

— Dois-je croire qu'en vous épousant je ferais tort à... à quelqu'un ayant des droits sur vous?

— Non, mille fois non. Ne vous ai-je pas dit cent fois que vous aviez mon premier amour? Par la grâce de Dieu, mon passé ne renferme rien qui puisse me lier.

— Alors, je puis tout supporter, reprit-elle d'un ton de triomphe. Si vous m'aimez comme je vous aime, rien au monde ne me fera renoncer à vous appartenir.

— Pas même...?

Il s'arrêta; des gouttes de sueur perlaient sur son visage livide.

— Ce secret n'est point à moi, s'écria-t-il avec angoisse, j'ai juré sur le Christ de ne le révéler à personne au monde; ma mère l'a exigé.

Et, comme elle se taisait, répugnant maintenant à l'interroger :

— Sachez que, si vos parents connaissaient l'événement qui a nécessité mon départ immédiat pour Fervaques, ils ne se soucieraient plus de me voir entrer dans votre famille.

— Le croyez-vous réellement?

— Je le crains surtout. En passant outre, je trompe leur confiance; ne me maudiront-ils pas s'ils découvrent un jour...?

Bruno cacha avec désespoir son visage dans ses mains.

— Je me refuse à vous croire capable d'une action infamante, cela seul pourrait nous séparer. Et même, ajouta-t-elle d'un ton de pitié céleste, même dans ce cas, je me souviendrais que je vous ai engagé ma foi et que tout doit nous être com-

mun ici-bas, fallût-il supporter la honte ou le déshonneur.

— Arrêtez, dit-il d'une voix étouffée, vous ne savez à quoi vous vous engagez.

— *Pour le meilleur et pour le pire* ; n'est-ce point la forme exacte de notre serment ?

— Ce n'est pas tout... Cette fortune que je me réjouissais de partager avec vous, ne sera-ce pas trop dur de la voir se réduire ?

— Non, puisque vous serez là pour m'aider à supporter la pauvreté.

Quelle que fût son angoisse, Bruno eut un faible sourire :

— Oh ! ce ne sera pas la pauvreté, mais non le luxe dont j'eus voulu vous entourer.

— Je ne tiens pas au luxe ; oubliez-vous, d'ailleurs, que, de mon côté, je vous arrive les mains vides ?

— Ce n'est pas tout encore... Oh ! Annie, chère Annie, pourrez-vous accepter qu'il subsiste un mystère entre nous ?

Cela, c'était le plus dur ; l'union parfaite existait-elle, là où la confiance fait défaut ?

La jeune fille cacha son visage dans ses mains... Et son amour l'emporta :

— Dieu aidant, je le pourrai si c'est mon devoir. Oh ! mon ami, demandons-lui ensemble que nous soyons tous deux fidèles à nos obligations : au fond, cela seul importe.

Il lui saisit les mains et, d'un même cœur, ils adressèrent un filial appel à leur Père céleste.

Puis ils revinrent vers la maison, trop accablés par leurs pensées pour se les communiquer. Annie désigna d'un geste la fenêtre éclairée du petit salon où les attendaient ses parents.

— Que rien ne vienne troubler leur sérénité, n'est-ce pas ?

— J'allais vous en prier.

Les jeunes gens entrèrent ensuite dans la pièce, offrant à cette heure un doux tableau d'intimité familiale. Des fleurs charmantes la paraient : M^{me} Castau écoutait la lecture que lui faisait son

mari, en travaillant à une brillante tapisserie. Le thé, préparé, attendait qu'Annie vint remplir son office en le servant.

Elle sentit à ce moment comme un sentiment de révolte traverser son cœur ; pourquoi cette ombre subitement portée sur son bonheur, quand la vie pourrait être si belle?... Annie oubliait — et n'est-ce pas trop naturel à vingt ans? — que ce monde est un prélude, que sa lumière est une ombre et que la joie parfaite n'est pas notre lot ici-bas.

Le temps de la gaité sans contrainte, des enfantillages innocents, était passé ; mais, si l'on surprit sur le front de la jeune fille une gravité nouvelle, chacun l'attribua à l'émoi bien compréhensible d'une tendre fille à la veille de quitter les siens pour suivre son époux.

Le mariage eut lieu peu de jours après, sans pompe, sans faste inutile. Cependant, la foule qui se pressait dans la vieille église autour du jeune couple, les vivats, les guirlandes, les coups de fusil, témoignaient assez de l'amitié que l'on portait à la jolie mariée et de la sympathie qu'inspirait déjà le nouveau maître des *Ombrettes*.

VIII

Ce fut au cours d'un long et délicieux voyage en Italie que Bruno reçut de mauvaises nouvelles de sa mère.

Au moment de son mariage, il avait été convenu que le premier soin du jeune ménage serait d'aller voir M^{me} de Livet. Annie le désirait vivement, il lui semblait qu'elle appartiendrait plus encore à son mari quand elle se serait fait connaître et aimer de sa mère.

Toutefois, à son vif désappointement, celle-ci

ajourna de semaine en semaine la visite projetée, et, sans le dire, Annie ne put s'empêcher de trouver que les prétextes mis en avant étaient peu plausibles.

M^{me} de Livet se disait souffrante, mal servie ; elle avait échangé d'anciens domestiques contre un couple fort novice et sa vieille Fanchon aurait peine à se remettre à la cuisine...

Ou bien l'automne se trouvait exceptionnellement mauvais dans cette froide région du Nord, ses enfants ne feraient-ils pas mieux de profiter de la température exquise dont ils jouissaient en Italie, avant de revenir à Paris, où Bruno possédait un pied-à-terre assez important ?

Dès que le jeune ménage y serait installé, et il ne fallait pas qu'il se pressât, leur mère se ferait une joie de venir les y retrouver, car elle aspirait au bonheur d'embrasser sa nouvelle fille.

Chose étrange, Bruno adoptait d'emblée ces raisons ressemblant plutôt à des défaites et ne témoignait aucune impatience de se mettre en route.

A vrai dire, le temps passait pour eux comme un rêve. Libérés de tout souci, aussi épris l'un que l'autre des impressions d'art rencontrées à chaque pas, ils se rendaient compte que cette période ravissante serait sans doute unique dans leur existence et qu'il n'en fallait rien laisser échapper.

Toutefois la tendre Annie éprouvait des remords :

— Mais votre mère, Bruno, votre mère que nous semblons abandonner ?...

— Ce n'est pas pour longtemps, ma chérie. Ne vous ai-je point dit que ma pauvre maman n'est plus la même depuis ses malheurs ? Je devine qu'elle désire et redoute à la fois d'être témoin de notre bonheur. Peut-être, à mesure que le moment en approche, s'effraie-t-elle de vous faire connaître ce triste Fervaques, théâtre d'un drame si douloureux. Mais bientôt, je l'espère, elle surmontera ce sentiment, à moins qu'elle ne préfère venir nous retrouver à Paris.

Et Annie, rassurée, se laissait aller à l'en-

chantement de Florence que son éducation artistique lui permettait de goûter, aussi complètement que son mari pouvait le souhaiter.

Mais tous les plans furent déjoués par la terrible visiteuse « qui vient comme un voleur, sans être attendue ».

Une première dépêche alarmante toucha le jeune ménage qui regagna Paris en grande hâte... A peine venait-il d'y arriver qu'un second télégramme, plus inquiétant encore, força Bruno à doubler les étapes en laissant Annie derrière lui.

— Je ne puis supporter que vous vous fatigiez ainsi ; les domestiques qui gardent mon logis prendront soin de vous. Julie vous servira de femme de chambre et vous accompagnera à Fervagues dès demain.

C'était leur première séparation, elle avait lieu dans des circonstances si cruelles qu'elle coûta bien des larmes à la jeune femme. La pensée de rejoindre son mari après une nuit de repos put seule la consoler de le laisser partir sans elle. Elle tenait tant à le soutenir dans le grand chagrin qu'on pouvait redouter.

Toutefois il était dit que la mère douloureuse serait privée jusqu'à la fin de toute joie ; elle s'éteignit dans les bras de son fils peu d'heures après son arrivée.

En l'annonçant à sa femme, Bruno lui interdisait un voyage devenu inutile et qui eût été pour elle la source de cruelles émotions.

Pauvre Annie ! elle trouvait bien dur de se voir séparée de tous les siens. Ses parents étaient installés à Cannes où M. Castau s'intéressait à ses nouvelles occupations. Un mot de leur fille eût fait accourir sa mère, toutefois elle fut assez raisonnable pour ne pas l'écrire, redoutant pour son père la solitude dans un pays nouveau.

L'absence de Bruno ne serait pas de longue durée, d'ailleurs. Chaque jour il annonçait son retour et chaque jour, hélas ! il le différait, pris malgré lui, écrivait-il, dans le terrible engrenage des affaires à régler.

Fort braves gens, Julie et Prosper se montraient empressés à servir leur jeune maîtresse et celle-ci avait trop l'habitude de s'oublier pour ne pas prendre son abandon en patience.

Un joyeux espoir la soutenait, du reste, lui faisant entrevoir dans un avenir encore lointain le couronnement de leur bonheur.

Au lieu de la lettre journalière qu'Annie attendait, ce fut Bruno qui apparut un soir. Elle poussa un cri en se jetant dans ses bras.

— Vous venez me chercher, n'est-ce pas ?

— Hélas ! non, ma pauvre chérie, tout est en désarroi là-bas, et vous y seriez infiniment moins bien qu'ici.

— Je suis bien où vous êtes, répondit-elle, déçue et les yeux pleins de larmes.

Mais déjà la jeune femme se reprochait son manque de sympathie. Quel besoin devait avoir son mari de parler de la chère disparue, de lui transmettre, peut-être, un message suprême.

A sa profonde surprise, Bruno sembla d'abord éviter de revenir sur ces scènes de deuil et fut avare de détails. Il était pâle, abattu et plus fatigué sans doute qu'il n'en voulait convenir. La pauvre Annie avait le cœur bien gros.

— Mais vous me revenez, je pense ?

— Pas encore, et par intermittences seulement. Ma pauvre maman m'a laissé beaucoup d'ouvrage sur les bras et je voudrais l'avancer, sinon le terminer avant de quitter Fervaques. Combien vous m'avez manqué, mon amie, et combien vous me manquez encore... Votre pensée seule m'a aidé à supporter ce coup. Je crois que ma présence a adouci pour ma mère le terrible passage. Elle est morte saintement, abandonnant à son Créateur ceux qu'elle laissait... Elle vous a bénie, chère Annie, et la pensée de notre petit enfant a été sa dernière joie.

Puis il n'en parla plus et la jeune femme comprit qu'il ne pouvait encore arrêter son esprit à des adieux si déchirants. Elle s'efforça de l'occuper, de le distraire durant la courte semaine qu'il passa à

Paris, aidée en cette tâche par les amis qui s'empressaient autour d'eux.

Dès lors, Bruno s'absenta souvent, promettant toujours à Annie que ce ne serait pas pour longtemps. Quelle hâte elle avait de reprendre leur bonne intimité, cette vie occupée et utile qui leur faisait toujours paraître les heures trop courtes!

Faut-il le dire? un secret pressentiment l'avertissait que, du fait de son mari, un changement allait se produire dans leur existence. Jadis elle partageait ses préoccupations, ses projets; à présent, il semblait désireux de les lui dérober et supportait presque impatiemment qu'elle s'en informât.

C'était à croire que cette courte séparation avait élevé un mur entre eux, que l'échange constant de pensées et d'impressions qui faisait sa joie ne subsisterait plus.

Toutefois Annie mit tous ses soins à chasser ces idées morbides et se promit de ne pas importuner Bruno par une trop grande sollicitude.

M. de Livet était parti du matin quand Mathilde Berville se fit annoncer.

De passage à Paris, elle n'aurait pu se priver de surprendre sa jeune amie dans sa nouvelle dignité.

— Quoi! déjà veuve, petite Ariane abandonnée, je n'espérais pas, je l'avoue, la faveur d'un tête-à-tête.

— Mon mari est pris par mille soucis, mille affaires aussi. Vous avez appris quel grand deuil nous a frappés. Il doit se rendre souvent à Fervagues, d'où un veuvage, comme vous dites, qui me pèse fort, je vous l'avoue.

— Bah! il faut vous faire une raison et penser, pour vous consoler, que la mort de votre pauvre belle-mère vous enrichit singulièrement. Vous n'avez pas l'air de vous en douter?

Non, certes, Annie ne s'en doutait pas; elle poussa un cri de protestation:

— Oh! ne mêlons pas l'argent à tout, Math, je vous en supplie.

— Mais il en faut, chère amie ! On a beau vouloir le mépriser, il en faut de plus en plus par le temps qui court. Savez-vous ce que j'ai fait, moi qui vous parle ?

— Nullement.

— Eh bien ! ma chère, j'ai sauté le grand pas et franchi délibérément la ligne qui sépare le vrai monde... de l'autre.

— Que voulez-vous dire ?

— Tout simplement que je suis liée maintenant avec ceux qu'on nommait autrefois des parvenus et qu'on appelle à présent des nouveaux riches. Ce sont des gens charmants, non exempts de morgue, par exemple, si l'on ne sait du premier coup les remettre à leur place. Ils ne s'entendent pas encore bien à faire voltiger les billets qui leur ont coûté parfois si peu à gagner, et c'est délicieux de le leur apprendre.

— Vous devez être passée maîtresse dans cet art, remarqua Annie non sans malice.

— Et je m'en flatte. Que deviendraient en France le goût, l'élégance, un brin de prodigalité, si nous ne nous faisons les maîtres de ces beaux seigneurs, à qui l'on n'a jamais rien enseigné de ce genre ? Ainsi, en ce moment, je traîne à ma remorque toute la tribu Cabiroux, des négociants enrichis dans les cuirs et qui ne manquent pas d'en assaisonner leurs conversations.

— Oh ! Mathilde, ne vous moquez pas d'eux au moins si vous profitez de leur prospérité.

— Mais ils profitent de mon expérience, folle enfant ! Entre nous, c'est donnant donnant ; je les dégrossis d'abord, pour les introduire ensuite dans la bonne société qu'ils comptent éblouir de leur luxe. Et savez-vous ce que je négocie ces jours-ci ?

— Je ne m'en doute en aucune façon.

— La location du château de Jonages dont le vieux marquis ne peut plus assurer l'entretien. Si je réussis, nous deviendrons voisins cet été, car je compte bien passer la belle saison chez mes amis. Nous recevrez-vous seulement ?

— Notre deuil si récent et l'arrivée de bébé vont

nous réparer du monde quelque temps, si mes prévisions se réalisent.

— Ah! chère petite, croyez-en mon expérience, ne soumettez pas votre mari à un trop long tête-à-tête. Il a besoin d'activité, de gaieté et ne manquerait pas de le trouver bientôt monotone.

— Justement, une foule de choses intéressantes réclament son concours. De grands travaux l'attendent aux *Ombrettes* où nous ne tarderons pas à rentrer, Bruno le désire encore plus que moi. Ces premiers effluves printaniers l'appellent, me disait-il hier encore, d'une façon irrésistible.

— Eh bien! résistez en réclamant quelques distractions avant de vous cloîtrer à la campagne. Ce n'est plus la mode de se montrer si docile...

— Ne m'avez-vous pas toujours reproché de ne point être assez moderne?

— Assurément, mais il faut changer si vous désirez établir solidement votre empire. Je suis certaine que M. de Livet aimerait à vous voir plus lancée, plus élégante. Les hommes sont tous les mêmes et n'apprécient leur femme qu'autant qu'elle est remarquée. Vous êtes seule à ne pas user d'un peu de rouge, et qu'attendez-vous pour faire couper vos cheveux?...

Annie, d'un geste inconscient, porta la main sur les belles tresses blondes qui entouraient si joliment sa petite tête.

— Là... je vous prends en défaut! s'écria-t-elle en riant. Bruno a la faiblesse d'y tenir beaucoup; il peut admirer un certain chic chez les autres, tout en le prohibant chez lui.

— N'importe, vous vous souviendrez de mes conseils, petite dame, fit M^{lle} Berville d'un ton léger. Faites la vie un peu joyeuse à votre mari si vous ne voulez qu'il n'aille se distraire ailleurs.

— Bruno ne désire rien de ce genre, répliqua la jeune femme déconcertée, il tient au monde encore moins que moi.

— Très mauvais, cela. Donnez-lui le goût des relations agréables et de tout le mouvement qui en résulte.

— Nous n'en manquons pas, que je sache.

— Faites mieux encore, dès que les premiers mois de votre deuil seront passés. Un mari qui conduit assidûment sa femme au bal prend plus aisément patience au logis en revenant.

— Mais quelles folies me racontez-vous là, Math? Peu d'hommes aiment autant leur intérieur que M. de Livet.

M^{lle} Berville se mit à rire.

— Alors pourquoi saisit-il toutes les occasions de s'en évader? Je devine à votre air qu'il ne se passe pas de semaine où vous ne gémissiez de son absence.

Annie demeura interdite. C'était vrai, en somme; depuis la mort de sa mère surtout, elle était forcée de reconnaître que Bruno ne tenait pas en place. Toutefois ceci ne regardait personne.

— Mon mari agit pour le mieux, répondit-elle un peu sèchement, et je serais bien sotte de lui reprocher ces voyages qui ont toujours nos affaires et nos intérêts pour objet.

Mathilde rit de nouveau.

— Vous faites très bien de le dire, déclara-t-elle avec emphase.

— Enfin, je voudrais savoir en quoi les allées et venues de mon mari vous inquiètent. Sa mère, peu entendue en la matière, comme beaucoup de femmes, a laissé une succession compliquée, nécessitant de fréquents voyages à Fefvaques.

— Qui est dans le département du Nord, si je ne me trompe?

— Effectivement.

— Alors pourquoi saisit-il toutes les occasions de Dauphiné, il y a une semaine, au cours d'une longue randonnée en compagnie des Cabiroux, pour lesquels je cherchais une villégiature?

— Il me semble que ce n'est pas votre affaire.

— Ne vous mettez point en colère, chère petite, et surtout ne suspectez pas la droiture de mes intentions... Vous êtes si jeune, si candide; en l'absence de vos parents, c'est le devoir de vos amis de vous mettre en garde contre les illusions... Une

femme avertie en vaut deux, c'est pourquoi j'ai tenu à vous prévenir, car ce cher mari semblait fort penaud d'être reconnu par votre servante, aux environs de Vizille que nous avons traversé par hasard.

— Nous possédons des bois de châtaigniers de ce côté, sans doute s'agit-il d'une coupe.

— Ce n'est guère la saison.

— Ou plutôt d'un changement de garde, je me souviens à présent, celui que nous employons est d'une négligence déplorable, mon mari va le remplacer par un sous-officier retraité.

Ainsi elle s'efforçait d'attribuer un motif plausible à ce voyage qu'elle ignorait, toutefois la pointe aiguë du soupçon venait de traverser son cœur. C'était la première fois que Bruno lui dissimulait une de ses démarches.

Cependant la jeune femme fit bonne contenance et reçut d'un air riant les adieux de Mathilde qu'un essayage réclamait. Depuis que celle-ci s'était lancée dans une société plus élégante que raffinée, elle s'occupait de sa toilette avec une ardeur de plus en plus vive, éloignant ainsi tout homme de bon sens désireux de fonder un foyer. En vain de vrais et fidèles amis essayaient-ils de la marier, ses prétentions, sa vanité croissante décourageaient les meilleures volontés et on l'eût bien surprise en lui apprenant qu'elle ne devait s'en prendre qu'à elle-même de l'insuccès de ces bienveillantes entreprises.

Il est indéniable que la prospérité d'Annie l'agaçait et que, tout au fond, elle n'eût pas demandé mieux que de trouver une fissure à ce bonheur presque insolent, encore que sa petite amie se gardât d'en faire étalage. De là, des conseils, des insinuations qui ne visaient point sans doute au seul intérêt de la jeune femme et la blessaient douloureusement.

Le retour de Bruno ne fut marqué d'aucun incident. Annie ne risqua aucune allusion aux révélations de Mathilde et, bien qu'elle tentât de le retenir à Paris pour le faire participer aux nom-

breuses distractions de la saison printanière, elle ne put résister au désir véhément qu'il manifestait pour un prompt départ.

La verdure nouvelle des *Ombrettes* l'attirait invinciblement, assurait-il ; de plus, il convenait que leur enfant naquit dans la maison de famille, où M. et M^{mo} Castau les rejoindraient à la belle saison.

Ce souhait était trop conforme à ceux d'Annie pour qu'elle essayât de s'y opposer et ils ne tardèrent pas à regagner le Dauphiné.

IX

C'était un vieux château, aux toits bas, aux murs épais, une de ces formidables bâtisses de l'ancien temps, capables de supporter un siège, et qui avait peut-être subi de rudes assauts au cours des guerres de religion, si âpres en Dauphiné.

On montre encore, en certains villages, de quels créneaux élevés le baron des Adrets, de sinistre mémoire, avait coutume de précipiter les catholiques, ses ennemis.

Cet antique manoir, adossé à une montagne revêtue du haut en bas de noirs sapins, n'offrait rien d'attrayant.

Les arbres l'entouraient, le pressaient jusqu'à le dissimuler. N'eût été la mince colonne de fumée s'échappant journellement des hautes cheminées, il eût été difficile de soupçonner la présence d'êtres humains au milieu de ce fourré.

A vrai dire, ceux qui occupaient depuis peu le château de *Bon-Repos* ne révélaient guère leur présence.

A certaines heures, il est vrai, une servante d'un âge mûr franchissait le lourd portail fermant la

cour et s'en allait aux provisions à la ferme voisine, située à un jet de pierre.

Parfois aussi le garçon boucher tirait la grosse cloche suspendue à l'entrée, à moins que ce ne fût le boulanger arrêtant un moment sa carriole, attelée à un petit cheval endiablé qui ne demandait qu'à repartir.

Dans ces deux cas seulement, la même femme entr'ouvrait le portail et recevait la commande, offrant un visage bourru et peu avenant. Sauf ces relations indispensables avec le monde extérieur, aucun visiteur ne troublait jamais le silence de ce lieu retiré. Le facteur même devait en ignorer le chemin, car nul n'apercevait dans le sentier moussu son chapeau de paille et sa blouse bleue.

A part les bâtiments fermiers, peu importants, point d'habitations aux alentours, ce qui explique pourquoi la curiosité publique ne s'exerçait pas à l'endroit des nouveaux locataires, le château étant occupé depuis peu.

De temps à autre, cependant, un homme jeune et de grande allure arrivait dans une auto qu'il arrêtait à quelque distance, comme s'il eût craint de troubler la paix profonde de cette solitude. Il tirait alors une clé de sa poche et pénétrait sans façon dans l'enclos par une petite porte dissimulée sous un manteau de lierre.

Au bout d'une heure environ, il regagnait sa voiture qui ne courait aucun risque de lui être enlevée en son absence.

Les fermiers, peu curieux de leur nature et très occupés d'autre part, fournissaient régulièrement le laitage, les œufs et les légumes. Bien payés, ils ne s'inquiétaient guère de savoir par qui.

A plusieurs reprises toutefois leurs enfants, deux gamins éveillés, entrevirent un homme de haute stature, lourdement appuyé au bras d'une jeune et jolie personne, sa fille sans doute.

Tous deux parcoururent à pas lents le petit chemin ombragé, facile à des pieds fatigués. Mais ils n'allèrent pas loin : à peine s'étaient-ils éloignés

de quelques mètres que la servante apparut au portail, l'air fâché, et les rappela à grands bras, avec une mimique des plus expressives.

On eût dit qu'elle s'était constituée leur gardienne et réclamait en retour une prompte docilité. Elle l'obtint en effet, le malade, l'infirmes plutôt, s'arrêta à la première injonction, pressé d'ailleurs par les supplications de sa compagne.

Ces sorties devinrent de plus en plus rares, pour cesser bientôt tout à fait.

Par une douce matinée de mai, alors que rossignols et fauvettes chantaient éperdument dans les arbres nouvellement feuillés, alors que les rayons de soleil devenus plus viifs et plus chauds donnaient un peu de vie et de beauté à cette triste demeure, on put entendre nettement du dehors des gémissements plaintifs.

Ils s'échappaient de la chambre d'honneur, située au premier étage, chambre immense, pourvue d'une alcôve et de nombreux recoins.

Dans cette chambre gisait un malade, que deux femmes attentives entouraient à l'envi de leur sollicitude.

— Je souffre, je souffre trop, murmurait parfois la voix angoissée ; personne n'arrivera donc à me soulager ?

— Encore un peu de patience, mon ami ; Bruno ne saurait tarder à venir, il trouvera sûrement quelque remède. Peut-être, d'ailleurs, connaît-il dans la région un docteur habile et discret...

Le malade se redressa sur son lit avec une vigueur toute juvénile.

— Oui-da, voudrais-tu donc la perte de ton mari, ma petite Berthe?... Discrets, ils le sont tous, parbleu ! mais le seul fait d'arriver jusqu'ici, de porter une ordonnance chez le pharmacien peut suffire à éveiller l'attention. Non, non, ce n'est pas prudent.

Avec des gestes patients, la jeune femme l'obligea à se recoucher.

— C'est tellement affreux de vous voir souffrir ainsi !

Il surprit des larmes dans ses yeux et s'efforça de sourire :

— Bah ! c'est moi qui ne suis pas courageux, quoique, à vrai dire, ces douleurs de tête me rendent à moitié fou. Mais retiens bien ce que je vais te dire, Berthe : si jamais j'ai la faiblesse de réclamer le secours du dehors, je te défends de m'obéir, entends-tu?... Il faut tenir fermées portes et fenêtres, afin que personne ne puisse nous surprendre dans ce refuge que la prudence de mon frère a su nous ménager. Si je dois mourir, que ce soit du moins en liberté.

— Allons, allons, Monsieur, ne déraisonnez pas, fit la servante revêche qui semblait au demeurant la meilleure personne du monde, vous savez fort bien que vous ne mourrez pas encore ce coup-ci. Savez-vous qui l'on va enterrer?... Madame et moi tout simplement, si vous continuez à nous faire endêver.

Ce disant, elle remettait en ordre draps et couvertures. Draps finement brodés et ornés de guipure, couvre-pied magnifique de soie chamarrée contrastant singulièrement avec le mobilier primitif garnissant la pièce, mais tout à fait en harmonie avec le beau visage aristocratique du patient.

On ne savait trop quel âge attribuer à ces traits tirés par la douleur. Quelles souffrances, quels périls les avaient ainsi vieillies prématurément ?

La jeune femme, une jolie brunette, semblait uniquement occupée de le soigner et négligeait les artifices de la toilette, comme l'attestaient ses cheveux négligemment noués sur la nuque et la blouse d'infirmière qui l'enveloppait.

Elle se pencha tendrement vers lui :

— Mon mari, mon cher mari, que ne donnerais-je pour vous soulager ? Voulez-vous essayer d'une piqure ?

— Autant dire que tu veux m'achever.

— Celle que je vous propose est sans danger et atténue parfois ces terribles névralgies.

Un grognement de mauvaise humeur fut la seule

réponse ; cependant, au bout d'un instant, le malade tendit son bras avec condescendance.

— Va pour une piqûre, si tu y tiens. Heureusement qu'on n'est pas obligé de croire à son efficacité pour être soulagé.

Il s'agita encore pendant quelques minutes, puis ferma les yeux, les rouvrit et tomba enfin dans un sommeil que ses gardiennes guettaient avec impatience : il n'avait eu aucun repos depuis la veille. Son grand corps d'athlète se détendit, sans que la paix cependant apparût sur son visage, gardant en dépit de tous les remèdes son expression tourmentée.

La jeune femme tomba épuisée dans un fauteuil, mais sa compagne l'attira doucement au dehors ; toutes deux quittèrent la pièce avec d'infinies précautions.

— Ah ! Fanchon ! qu'allons-nous devenir au fond de ce désert ? N'ai-je réussi à amener mon mari jusque-là que pour le voir mourir sans secours sous nos yeux ?

— Paix, paix, Madame, ne vous tracassez pas tant. Avez-vous donc oublié que le grand docteur que nous avons consulté en traversant Paris a prévenu que Monsieur ne se remettrait jamais complètement et subirait parfois des crises pareilles ? Dame ! il en a tant vu, le pauvre ! Mais il faut bien reconnaître que le cher homme n'a guère de patience.

— Que dites-vous là, Fanchon ? Il est admirable au contraire.

— Là, ne me dévorez pas. Il y a beau temps que je connais votre mari, n'est-ce pas, puisque je l'ai bercé tout petit. Eh bien ! tant jeune qu'il était, il n'a jamais rien pu supporter.

— Songez au martyr qu'il a enduré, à ses efforts surhumains pour se maintenir dans les flots glacés de l'Océan, à son horrible blessure... N'est-ce point un miracle d'énergie d'avoir supporté toutes ces tortures ?

— A qui la faute ? marmonna Fanchon.

Toutefois elle se fût gardée d'émettre tout haut

ce qu'elle pensait tout bas, connaissant la farouche susceptibilité de sa jeune maîtresse sur certains sujets.

— Allez vous reposer un peu, continua-t-elle familièrement, vous ne tiendrez pas longtemps à ce métier-là. Si vous tombez malade à votre tour, que deviendra-t-on par ici, je vous le demande ?

— Je ne tomberai pas malade, Fanchon, c'est seulement le souci qui me ronge. Que Romanet et ses complices découvrent notre retraite, nous voilà perdus. Sans doute, à force de précautions, nous avons dérobé nos traces à tout être humain, à lui en particulier ; il suffit cependant d'un hasard pour les lui faire retrouver. Il est si rusé, plus que nous trois ensemble, vous en conviendrez.

— Allons, allons, il n'y a pas de bon sens de tant vous tourmenter. Ce n'est pas pour nous abandonner qu'après la mort de la pauvre Madame M. Bruno nous a tirés de ce recoin du château de Fervaques, où nous vivions dans des transes continuelles à cause de M. Armand. N'êtes-vous pas plus tranquille ici ? Ce n'est pas que ce soit bien gai, mais on y voit clair, au moins, et l'on s'y chauffe au soleil du bon Dieu.

— C'est vrai, mon pauvre mari s'y trouve mieux.

— Et il risque moins, que je vous dis ! Si loin de son pays, il faudrait être sorcier pour le découvrir au fond de ces bois. Mon Bruno veille sur lui d'ailleurs ; de tout temps, il se serait fait hacher pour son grand frère et c'est autre chose encore, depuis qu'il l'a vu traqué et menacé comme un malfaiteur.

— Hélas ! murmura la jeune femme en frissonnant, je rêve chaque nuit que la maison est cernée, qu'on l'emmène les menottes aux poings, ... c'est affreux.

Elle cacha son visage pour dissimuler les larmes qui l'étouffaient.

— Tout ça, c'est des imaginations, déclara Fanchon avec autorité. Cela veut dire que vous n'en

pouvez plus et que, puisque Monsieur dort, vous n'avez qu'à en faire autant.

— A condition que vous m'éveillerez s'il m'appelle...

— Oui, oui, ne vous inquiétez pas. J'ai soigné votre Armand avant que vous soyez au monde, vous pouvez donc me le confier sans crainte. Allez vous reposer, vous dis-je.

Berthe obéit à regret.

Fanchon continua ses allées et venues dans la cuisine, parlant toute seule sans s'en douter, tant elle était reprise, pour les avoir évoqués, par ces souvenirs qui la terrifiaient comme au premier jour, quoiqu'elle affectât devant ses maîtres un calme qu'elle était loin d'éprouver.

Vivant au château de Fervaques depuis son enfance, très attachée aux deux jeunes gens et à leur mère, la pauvre femme avait souffert comme eux de la catastrophe soudaine venant bouleverser leur vie.

Elle revoyait ce clair matin d'août, ce magnifique jardin tout fleuri où Armand, dans un coup de folie, se transformait soudain en assassin...

Seigneur Dieu! quel spectacle!... Ce pauvre corps étendu sans vie au travers de l'allée, la petite Bermans ameutant par ses cris le personnel du château, et les gendarmes, la prison, le jugement...

Pauvre brave Fanchon! à la suite de sa maîtresse, il lui avait fallu gravir ce dur calvaire.

Elle revoyait, avec un frisson d'horreur, les murs noirs du cachot, le mariage tragique, le départ des bagnards,... le désespoir des pauvres femmes ne vivant que pour Armand, l'avenir brisé de Bruno...

Comment pouvait-on vivre avec un tel poignard dans le cœur?... Et ce n'était pas fini!

En secret, M^{me} de Livet avait noué des intelligences autour de son fils, prodiguant l'or et les promesses. Elle et sa bru s'obstinaient à demeurer à Rochefort, soutenues par quelque fol espoir.

Et soudain des coups de canon, une rumeur dans le port... Un forçat s'est évadé du bateau en partance, profitant pour s'enfuir des ténèbres d'une nuit épaisse.

Sitôt signalé, sitôt poursuivi ; la lutte a été chaude, le malheureux a disparu dans les flots : c'est l'affreux achèvement d'une si lugubre aventure. Désormais, la mère, la femme d'Armand ne peuvent plus que prier pour le repos de sa pauvre âme agitée.

Elles regagnent leur pays, la mort dans l'âme, et vivent dans le deuil et les regrets. Berthe, il est vrai, a retrouvé sa famille, mais M^{me} de Livet n'a plus que Bruno au monde.

Celui-ci voudrait l'arracher à sa solitude : vains efforts ; la mère craindrait de manquer à la mémoire de son fils aîné en jouissant de la tendresse de celui qui reste, à peine ose-t-elle la lui témoigner.

Bruno a pris d'ailleurs Fervaques et ses environs en horreur, les traces de l'invasion y sont partout visibles, ajoutant à la mélancolie naturelle du pays. Il lui paraît que sa mère se remettrait un peu sous un ciel plus clément, loin de ce qui lui rappelle le triste passé. C'est alors qu'il se décide à acquérir un domaine en Dauphiné, comptant bien l'y attirer un jour. Bientôt, il est à la veille de se marier et se plaît à espérer que la grâce et le charme d'Annie seront plus efficaces que ses propres instances.

Fanchon s'est imaginé un moment que sa maîtresse se laisserait fléchir. Ce serait un adoucissement à sa peine de jouir du bonheur de Bruno, de connaître sa fiancée, de voir grandir plus tard de beaux enfants. Ne peut-on pas être fidèle au souvenir de ses morts et chérir ceux qui vous restent ?

Mais, par un scrupule d'amour maternel, M^{me} de Livet n'a pas voulu s'accorder ces joies et fera seulement l'effort de recevoir au château le nouveau ménage.

Il faut reconnaître que son instinct, toujours



fixé sur le même objet, l'a bien servie, puisque...

Une nuit, par une tempête affreuse, deux passants sont venus frapper à la porte du château à la faveur de la pluie et de l'obscurité. Ils n'ont aucun papier et redoutent les questions importunes.

L'un est un homme dans la force de l'âge, à la physionomie cauteleuse, les stigmates du vice flétrissent son visage. L'autre... Pauvre mère! reconnaîtrez-vous votre fils en ce malheureux infirme qui se traîne misérablement, les membres à demi ankylosés, la tête enveloppée de bandages?... Mais sa voix n'a pas changé, le regard de ses yeux noirs est toujours aussi ardent.

— C'est lui, c'est lui!... En quel état, grand Dieu!...

Tout s'explique : Armand, grièvement blessé à la tête par la fusillade dirigée sur lui, s'est maintenu dans l'eau par un prodige de vaillance. Les recherches ont été vaines, on l'a cru noyé.

Alors, au prix d'efforts infinis il a réussi à se réfugier sous un rocher. Là, il a été découvert au matin par un de ces contrebandiers qui pullulent sur les côtes.

Grâce à l'or dont sa mère l'avait muni, cet homme l'a caché parfaitement et soigné, tant bien que mal, sans le secours d'un chirurgien. Pendant des semaines, des mois, il a oscillé entre la vie et la mort, ne retrouvant par intervalle un peu de connaissance que pour promettre à son compagnon, son gardien plutôt, une royale récompense s'il parvient à le ramener vivant aux siens.

Celui-ci a deviné tout de suite quel parti il doit tirer de l'aventure.

Et, dès que le blessé a pu marcher, ils ont franchi ce long chemin dans la nuit, le froid, les intempéries, s'arrêtant au fond des bois à chaque défaillance d'Armand, osant à peine se procurer des vivres de crainte d'être remarqués.

Une force surhumaine a soutenu le pauvre garçon durant ces douloureuses étapes ; il n'a qu'un but, qu'un désir : revoir encore sa mère et sa

femme avant de sombrer dans le grand repos qui sera le terme de ses maux. Car le condamné n'ignore pas que, s'il est repris, la justice humaine sera implacable.

Ah ! Fanchon pleure encore en se souvenant de l'état misérable dans lequel l'enfant prodigue leur est apparu.

En plus des maux qui l'accablent, il est sous la domination intéressée de celui qui l'a sauvé et qui entend profiter de la situation.

On les a installés tous deux dans des pièces en sous-sol, servant d'entrepôts, où l'on ne pénètre jamais. Le pauvre Armand a retrouvé là, du moins, une liberté relative ; il peut souffrir, dormir sans témoin ; il peut surtout s'entretenir avec ces deux tendres femmes qui le chérissent plus que leur vie.

Fanchon monte la garde, c'est elle qui, sur l'ordre de sa maîtresse, a fait partir d'un village éloigné ce télégramme pressant qui fera accourir Bruno.

Quant à Romanet, il demeure leur hôte, hôte encombrant, car M^{me} de Livet n'a pas été longue à deviner à quelle basse catégorie il appartient.

C'est un déclassé, on devine qu'il a été condamné maintes fois, qu'il vit hors la loi et ne se sert de son intelligence que pour mal faire.

Il se taira tant qu'il y trouvera son intérêt : on le flatte, on le comble, les meilleurs vins de la cave, les mets les plus recherchés sont pour lui, afin qu'il prenne patience dans sa cachette.

Puis Bruno arrive et la réunion est déchirante. Il se rend compte bien vite que les jours de son malheureux frère sont menacés. Qu'on les lui adoucisse, au moins, qu'on lui procure un semblant de liberté en éloignant au plus vite ce témoin sinistre de son évasion qui, d'un mot, peut le perdre.

Le jeune homme s'y emploie avec toute sa di-

plomatie. Il prend barre sur Romanet en l'effrayant à son tour — et qui peut savoir quels crimes il a à son actif? — Il est convenu que celui-ci partira, sous la condition de recevoir régulièrement par un tiers une forte mensualité.

Cette rente cessera du jour où Romanet manquera à ses serments et tentera de rejoindre le malheureux Armand.

Celui-ci renaît un peu à la vie, grâce aux soins assidus de M^{me} de Livet et de Berthe. Les serviteurs ont été congédiés, Fanchon seule assure le service. Armand peut circuler dans le grand château, prendre l'air, la nuit, dans le parc.

Bruno repart, un peu tranquilisé sur le sort des siens et se demandant toutefois s'il a encore le droit d'associer Annie à sa destinée, à cause de la menace perpétuelle suspendue sur son infortuné frère.

Cela, bien entendu, la pauvre Fanchon ne s'en doute guère. Elle voit cependant, quand le mariage du jeune homme a eu lieu, par quels prétextes, quels subterfuges M^{me} de Livet ajourne la visite du jeune ménage.

La pauvre mère refuse de se confier à Annie; elle a fait jurer à Bruno, sur ce qu'il a de plus sacré, de ne révéler à personne au monde, même à sa femme, l'existence d'Armand, et il serait trop malaisé, trop douloureux aussi, de le cacher comme un pauvre paria si le jeune couple venait s'installer à Fervaques pour quelques jours.

La fidèle servante regrette que sa maîtresse traite son plus jeune fils avec tant de rigueur; il est si bon que la femme qu'il a choisie doit être bonne aussi et ne les trahirait pas.

Mais la volonté de M^{me} de Livet est inflexible sur ce point... Tout au plus ira-t-elle un jour embrasser Annie et Bruno quand ils seront de retour à Paris.

Hélas! la mort déjoue tous ses desseins, et son fils n'a que le temps d'arriver pour recevoir son dernier soupir et ses suprêmes recommandations.

De ce jour, Bruno devient vraiment chef de fa-

mille et doit prendre toutes les décisions assurant la sécurité d'Armand. Le patrimoine sera partagé entre eux deux, bien entendu, et là encore il faut user de circonspection pour que toutes les propriétés, toutes les valeurs soient au nom du plus jeune, l'aîné étant mort civilement.

Bruno se rend compte de la sincérité des dévouements qui entourent le malheureux ; Berthe se montre infirmière affectueuse et attentive, et la brave Fanchon n'a d'autre intérêt que celui de ses maîtres.

Bientôt, cependant, M. de Livet s'aperçoit qu'il lui sera impossible de veiller d'aussi loin sur le sort de son frère. Tous deux sont d'accord pour vendre Fervaques et se rapprocher du Dauphiné.

Après les voyages et les recherches qui ont excité la curiosité de M^{lle} Berville, Bruno a la chance de découvrir, à quelques kilomètres des *Ombrettes*, un vieux château qui ne trouve guère d'amateurs, vu sa solitude et son délabrement. Il le loue au nom de Julien Villemant, c'est celui qu'a adopté Armand, car, à la faveur du désarroi causé par la guerre dans l'état civil, Berthe a été assez adroite pour lui approprier celui d'un vieil oncle, mort en fuyant devant l'invasion.

Toutes les précautions sont prises, semble-t-il, autant pour dérouter la justice que pour se dérober à Romanet s'il s'obstine à rechercher l'infortuné et à le dénoncer.

De la part d'un être aussi vil, aussi déloyal, on peut s'attendre à tout, et cependant n'a-t-il pas tout à gagner à garder le silence, puisqu'il reçoit une rente en échange?... Mais il est insatiable et cherchera toujours à obtenir davantage au moyen d'un chantage odieux.

Comment ne pas comprendre, dès lors, la mélancolie habituelle de Bruno de Livet, en dépit du bonheur qu'il trouve à son foyer? Le sort d'Armand est l'épée de Damoclès suspendue sur sa tête...

X

Quel joli tableau d'intérieur présentait, par contraste, la chambre d'Annie!

Le brûlant été s'achevait, et c'étaient les rayons adoucis du soleil de septembre qui filtraient à travers les stores.

Cette lumière dorée se jouait sur les tentures fleuries, sur les meubles d'un style si pur, avant d'effleurer un berceau placé avec soin dans un coin abrité.

De sa chaise longue, le visage embelli par un délicieux rayonnement, la jeune femme suivait avec sollicitude les allées et venues de M^{me} Castau, fort infatuée de son rôle de grand'mère.

Un mois à peine s'était écoulé depuis que le carillon des baptêmes annonçait au village l'événement attendu.

— Un fils! c'est un fils! M^{me} Annie a un beau garçon!

A la sympathie générale qu'inspirait la jeune femme se joignait aussi une profonde gratitude pour les aumônes accompagnant cette naissance et causant un peu de joie dans la plupart des foyers. Layettes, vêtements, jouets, dragées, rien ne manqua à ces largesses.

— Je veux que tout le monde soit content, supplia Annie; n'éparguez pas votre bourse, mon ami. Je le vois trop souvent dans les pauvres maisons que je visite: la venue d'un nouvel enfant est une source de soucis. Que le nôtre au moins, qui nous donne tant de bonheur, apporte dans ses petites mains des dons bien généreux à nos humbles amis. Je voudrais que son baptême fût une vraie fête pour ceux-ci.

Bruno s'était associé de grand cœur à ce vœu, car l'arrivée de ce bébé le comblait de joie.

— Je connais moins que vous les besoins de ceux que vous assistez, ma chère femme, mais soyez assurée que vos souhaits les concernant seront largement accomplis.

Comment dépeindre aussi l'allégresse des grands-parents, saluant en cet événement l'achèvement du bonheur de leur fille?

On eût gravement offensé M^{me} Castau en lui insinuant que le petit Jean pouvait avoir des rivaux en force et en beauté.

— Depuis l'Enfant Jésus, il n'y a pas eu le pareil, affirmait-elle péremptoirement.

Annie sentait bien que ce n'était là qu'une trêve, jeunes mères, trouvant, sans le dire, que rien n'était plus vrai.

Elle jouissait à l'extrême de cette période délicate, tous ceux qu'elle aimait se trouvant réunis autour d'elle, unis dans un même sentiment de reconnaissance et d'amitié.

Annie sentait bien que ce n'était là qu'une trêve, que les nuages qui obscurcissaient son ciel disparaîtraient ; mais la sagesse chrétienne ne consiste-t-elle pas à reconnaître les bienfaits du présent en abandonnant l'avenir à la Providence?

C'était une joie de voir M. et M^{me} Castau installés de nouveau aux *Ombrettes*, une joie de constater la présence constante de Bruno et de jouir des attentions dont il l'entourait.

Devait-elle se souvenir qu'il n'en avait pas toujours été ainsi et que, depuis quelques mois surtout, il la peinait trop souvent par les préoccupations visibles qu'il ne lui confiait jamais et surtout par ses absences inexplicables?

Nul projet de visite ou de promenade ne tenait devant l'apparition d'un gamin aux pieds nus, à la tignasse embroussaillée, qui venait à toute heure, monté sur une vieille bicyclette, lui apporter un message impérieux.

Il lui fallait tout quitter alors pour y répondre,

et Bruno s'en allait en hâte, sans un mot, sans une explication à sa femme.

Il avait tenté dès l'abord de lui en donner, mais son embarras était si visible qu'elle préférait cent fois qu'il s'en abstint.

Annie avait appris à redouter d'une façon presque malade ces appels insolites et à maudire l'auto rapide favorisant les prompts départs de son mari.

Et voilà qu'il lui en faisait grâce pour un temps et qu'elle retrouvait presque le Bruno d'autrefois, en exceptant toutefois la préoccupation constante qu'il était inhabile à dissimuler et dont elle ne pouvait comprendre le motif.

Trop loyale pour se plaindre à ses parents, la jeune femme souffrait en silence, car, plus elle aimait son mari, plus il lui en coûtait de reconnaître ses torts.

Ce jour-là, il lui avait fait une lecture à haute voix et semblait un peu détendu, il s'intéressa même au bain et à la toilette du bébé.

— Cher ami, admirez votre fils, dit Annie en le lui présentant ; ne semble-t-il pas fait pour conquérir le monde, ce beau petit seigneur des *Ombrettes* et de *Fervaques* ?

Une ombre passa sur le visage de M. de Livet ; d'un regard, il s'assura que sa belle-mère avait quitté la chambre :

— Fervaques n'est plus à nous, dit-il laconiquement.

Annie fut saisie à cette parole :

— Eh quoi ! vous l'auriez vendu ?

— Oui.

Elle rougit violemment. Se pouvait-il que son mari eût pris une décision de cette importance sans la consulter ? Bien qu'elle n'eût, en fait, qu'un droit relatif sur ses propriétés, il y avait là un manque d'égards qui la blessait profondément.

Bruno devina sa pensée, car il lui prit la main avec affection :

— Ne vous avais-je point prévenue que vous verriez s'évanouir entre vos mains une partie des

biens que je possédais? Nous n'avions plus aucun droit sur le château et ses dépendances.

Elle réprima les larmes qui remplissaient ses yeux :

— Les biens importent peu ; mais est-ce très amical de me tenir à ce point en dehors de vos affaires?

— Oh! Annie, Annie, ne me faites pas de reproches, je ne pourrais les supporter.

Et elle crut entendre ces mots prononcés à demi-voix :

— N'ajoutez pas à mon fardeau.

— Hélas! ne serait-ce pas mieux de le partager avec moi? Ne sommes-nous pas unis pour le meilleur et pour le pire?

— Faites-moi confiance, murmura-t-il avec accablement, je ne saurais mieux dire.

Il la baisa au front et sortit, impuissant à maîtriser son émotion. Annie réprouvait son silence, c'était trop évident, mais il ne durerait pas toujours, et le jour semblait proche où le secret du pauvre Armand disparaîtrait avec lui, tant sa fin paraissait imminente. Partagé entre les deux êtres qu'il aimait le plus au monde, Bruno souffrait cruellement. S'il abandonnait son frère, celui-ci se laissait aller au désespoir, et, s'il lui consacrait ses heures de loisir, Annie était en droit de se trouver lésée. Tant il est vrai que la confiance doit exister entre époux et qu'un mystère risque de ruiner la paix du ménage.

Et comment agir différemment dans le cas actuel, cependant?

Bientôt la jeune mère fut entièrement remise et les visites de ses amies commencèrent à affluer ; son mari s'en réjouissait, estimant qu'un peu de distraction serait salutaire à sa femme et qu'il en retirerait lui-même une liberté plus grande.

Par un accord tacite, ni l'un ni l'autre ne laissaient soupçonner à leurs parents la gêne et la froideur qui les divisaient parfois. En leur présence, Bruno se montrait toujours plein de gaieté et d'entrain, Annie offrait l'image du bonheur.

Ce fut donc sans le moindre soupçon de cette mésentente que M. et M^{me} Castau s'apprêtèrent à partir pour Vichy. Leurs soucis d'argent s'atténuèrent peu à peu depuis qu'ils se trouvaient déchargés de l'entretien des *Ombrettes* et que les Mines de la Haute-Isère reprenaient une marche ascendante.

Quoique jouissant beaucoup de leur séjour chez leurs enfants, dans un pays qui leur était si cher, ils jugeaient bon cependant de laisser de temps à autre le jeune ménage à son intimité.

De nouveau, Annie se trouva souvent seule, mais elle avait désormais un cher petit compagnon, ce dont elle ne se lassait de bénir Dieu.

M^{lle} Berville ne fut pas la dernière à venir admirer le « jeune héritier » comme elle disait. Installée non loin des *Ombrettes*, au château de Jonages, chez ses amis Cabiroux, elle y menait le train luxueux qu'elle prisait au-dessus de tout.

Et, de fait, le château, assez négligé — et pour cause — par son propriétaire, retrouvait, sous l'habile direction de Mathilde, une splendeur temporaire. Elle transformait tout : des salons aux écuries ; celles-ci, en particulier, étaient remises sur un pied permettant d'organiser des chasses à courre où l'on serait convié par série.

Elle dit en riant à Annie :

— Je fournirai même les invités, et les plus hautains capituleront, car nul ne boude longtemps quand il s'agit de s'amuser.

M^{lle} Berville était arrivée aux *Ombrettes* dans une auto merveilleuse qu'elle conduisait avec aisance : on ne pouvait le nier, cette atmosphère de luxe était celle qui lui convenait, elle s'y mouvait comme un poisson dans l'eau.

Après avoir payé son tribut d'admiration au bébé et à sa maman, elle se répandit en multiples détails sur l'agrément de Jonages, du confort tout nouveau qui y régnait.

— Comme c'est fâcheux que le vieux marquis s'obstine à louer au lieu de vendre ! fit-elle d'un ton boudeur ! M. Cabiroux en a tant envie !

— Je trouve cela remarquable, au contraire, répondit Bruno, moqueur. Ceci prouve qu'en France, du moins, il est encore certaines choses qu'on ne peut obtenir à prix d'or, le château de notre respectable ami est du nombre.

M^{lle} Berville lui jeta un regard de défi :

— M. de Jonages y viendra comme les autres, croyez-moi. Sans doute attend-il qu'un riche Américain, épris d'antiquités, mette une surenchère ; il aura moins de scrupules alors à... bazarder le château de ses ancêtres.

— Je n'en suis pas si sûr ; le marquis a élevé ses fils pour le travail, et ceux-ci sont en train de conquérir des situations telles que le jour n'est pas loin où *ils bouteront l'étranger* hors de chez eux.

— Le pays n'applaudira pas à ce beau geste, j'en suis convaincue, répondit Math avec aigreur, ces gens d'autrefois vivaient d'économies ; parlez-moi des nouvelles couches pour jeter galamment l'argent par les fenêtres.

— Pensez-vous que ce soit un bien ? Les gros salaires ont donné à la jeunesse le goût de la toilette et des distractions coûteuses, chacun dépense tout ce qu'il a, en effet. Toutefois, cette prospérité est superficielle. Que vos amis viennent à s'éloigner, détournant sur un autre point les flots de leur Pactole, la richesse factice de la commune disparaîtra avec eux. On n'aura réalisé sous leur initiative aucun progrès durable. Que restera-t-il du Casino élevé à grands frais, des cabarets sans nombre où l'on danse et où l'on boit?... Nos paysans, si laborieux, si ménagers jusqu'ici, n'ont-ils pas mieux à faire que de dissiper leurs gains en des lieux où la jeunesse n'a rien de bon à apprendre ?

— Parions cependant qu'on nous regrettera quand nous partirons.

— Je n'en doute nullement, car vos entreprises flattent les plus basses passions au lieu de les endiguer... Vos amis ne pourront pas se vanter d'avoir jeté la bonne semence.

— Tout cela est fort joli, mais nous ne partirions pas ! s'écria Mathilde triomphalement. M. et M^{me} Cabiroux, leurs enfants aussi, ont pris le Dauphiné en gré, et, si Jonages leur est fermé, ils s'ingénieront à chercher un autre gîte. Moi qui connais bien le pays, je les aiderai de tout mon pouvoir. Que pensez-vous du château de *Bon-Repos* ? demanda-t-elle en plantant ses yeux hardis sur le visage de Bruno.

Celui-ci se troubla.

— Le château de *Bon-Repos*, répéta-t-il lentement ; n'est-il pas situé au milieu des bois, à quatre ou cinq kilomètres d'ici ?

— Mais oui, je vois que vous le connaissez au mieux. Pas bien folâtre, si vous le voulez ; toutefois, en pratiquant çà et là des coupes savantes, on arriverait à le dégager fort heureusement ; il a du caractère. Les forêts qui l'entourent sont superbes et...

— Je le croyais inhabité, interrompit Annie, mal à l'aise sans savoir pourquoi.

Peut-être devinait-elle les sous-entendus malveillants de son amie.

— Il l'était, répondit Mathilde avec emphase, et le voilà occupé maintenant. Oh ! par des gens très mystérieux et qui nous intriguent vivement : un vieux monsieur malade, une charmante personne, sa fille évidemment, et une servante cerbère qui monte une garde assidue ; c'est tout, je crois.

— Comment êtes-vous si bien renseignée ?

— Mon Dieu, nous nous promenons souvent dans ces parages, M. Cabiroux étant grand amateur et grand connaisseur de champignons. De plus, je suis curieuse, je l'avoue, et trouve un plaisir raffiné à découvrir ce que l'on cherche à dissimuler.

— Cependant, ces gens ne se cachent pas, puisque vous les connaissez si bien ?

— Je vous demande pardon, chère, ils se cachent, et très soigneusement encore, c'est pourquoi nous nous amusons, mes amis et moi, à les dépister.

Ainsi, nous avons découvert que la vieille bonne et la jolie demoiselle ne sortent jamais ensemble ; l'une d'elles doit toujours garder, sans doute, le château et le vieux monsieur. Ces deux personnes vont alternativement à la messe aux Étangs, dans une petite chapelle qui n'est desservie que le dimanche.

— Et c'est pour épier les assistants que vous vous y rendez ? fit Bruno d'une voix mordante. Façon très honorable d'allier l'indiscrétion à la dévotion.

Il ne faisait pas bon s'attaquer à Mathilde Ber-ville, sa riposte le prouva :

— Mais vous-même, cher Monsieur, n'avez-vous pas quelques peccadilles de ce genre à vous reprocher ? à moins que vous ne soyez plus favorisés que nous et n'ignoriez rien de ces inconnus... Les Étangs ne sont point votre paroisse, que je sache, et cependant il m'a bien semblé vous voir à la chapelle, soigneusement dissimulé à l'ombre d'un pilier, par exemple, comme si vous ne vous souciez pas d'être vu. A défaut de la curiosité que manifeste votre humble servante, ne serait-ce point, par hasard, le joli minois de la jeune fille qui vous attirerait ?

— Mon mari a souvent à faire de ce côté, intervint Annie d'un ton assuré, et c'est commode pour lui d'assister à la messe des Étangs lorsqu'il désire parler au fermier.

Mathilde éclata de rire :

— Vous avez le caractère bien fait, chère petite, et je perds mon temps à vouloir exciter votre jalousie, en manière de plaisanterie, bien entendu.

— Vous le perdez absolument, répondit Annie sur le même ton. Bruno me mènera avec lui à *Bon-Repos*, dès que je pourrai m'absenter quelques heures sans nuire à mon fils ; je serai charmée de connaître les habitants de cette sombre demeure et de leur offrir mes services.

Brave Annie, généreuse Annie, ce mensonge lui brûlait les lèvres, mais elle tenait à se rendre,

devant le public malveillant, solidaire de son mari.

C'est à peine s'il l'entendit, occupé qu'il était à suivre des yeux un enfant qu'on entrevoyait de loin dans l'avenue.

Un peu décontenancée, M^{lle} Berville prit congé, non sans avoir lancé la flèche du Parthe :

— C'est au mieux, vous irez admirer de près cette merveille. Toutefois, je vous devancerai, car nous comptons visiter au premier jour le château de *Bon-Repos* qui est à vendre, assure-t-on. M. de Livet pourra, sans nul doute, nous en faciliter l'entrée. Adieu, chérie, conservez votre belle insouciance, c'est encore la meilleure tactique.

Seul le sourire de la jeune femme lui répondit, sourire destiné à prouver le peu de cas qu'elle faisait de ces taquineries.

Elles furent d'ailleurs perdues pour Bruno, car, après avoir salué la visiteuse, il se dirigea rapidement du côté de l'écurie, vers son petit messenger habituel.

Annie, qui regagnait lentement le rond-point, après avoir mis M^{lle} Berville en voiture, vit son mari interroger avidement le gamin.

Celui-ci semblait ému et faisait de grands gestes.

Bien qu'elle se méprisât de le faire, la jeune femme ne put s'empêcher de les observer, le cœur battant et les jambes tremblantes.

Qui donc, grands dieux ! se permettait de relancer ainsi son mari à son propre foyer ? de quel droit l'appelait-on avec cette hâte et cette insistance ?

Annie n'eut pas le loisir de se le demander longtemps, car elle vit Bruno congédier le gamin, en lui mettant quelque argent dans la main, et se diriger ensuite à grands pas vers la maison.

Il en ressortit au bout de peu d'instant, muni d'une sacoche et revêtu d'un pardessus.

Eh quoi !... allait-il s'absenter, la laisser seule avec les domestiques et le bébé si fragile encore ?

M. de Livet s'avança et dit rapidement :

— Vous m'excuserez, Annie, je comptais vous

faire faire une promenade ce soir, mais je suis obligé de partir et de prendre l'auto.

— Pour longtemps ?

Il ne prit pas garde à sa question et mit un baiser sur ses cheveux, car elle baissait la tête pour dissimuler l'émotion qui l'étouffait, en ajoutant d'une voix embarrassée :

— Dînez sans moi et ne soyez pas inquiète. Peut-être serai-je contraint de ne rentrer que demain.

Il partit au plus vite, avant que la jeune femme fût revenue de sa stupeur. Elle s'assit, accablée, les mains ouvertes sur ses genoux, comme impuissante à retenir le bonheur qui lui échappait.

En même temps, une phrase d'un roman parcouru le matin même lui revint en mémoire, car elle l'avait lue et relue :

Une femme, si peu jalouse qu'elle soit de nature, ne supporte pas que nous édifions à part elle ces refuges où elle sait que nous lui échapperons...

N'était-ce point là exactement son histoire ? Annie ne devait-elle pas constater que son mari faisait deux parts de sa vie et que l'une d'elles, si soigneusement tenue secrète, lui échappait complètement ?

Elle jeta les yeux sur ce qui l'entourait, comme pour prendre à témoin de sa détresse les objets environnants. Tout parlait ici d'une vie heureuse et privilégiée.

Les allées ombreuses, les pelouses veloutées, les corbeilles de fleurs soigneusement entretenues, la maison elle-même, si accueillante et si gaie...

Il y avait un contraste tragique entre cette riante vision et son propre destin. Elle ne pleurerait pas : à quoi servent les larmes ?... Mais un flot d'amertume envahissait son cœur déchiré. Était-ce à cette trahison qu'aboutissaient leurs serments ? Était-ce ainsi que l'offrande de sa jeunesse et de son amour sombrait dans l'abandon ?

La fin du jour si ensoleillée avait permis de laisser dehors le berceau de son enfant. Longtemps, Annie demeura à ses côtés, repassant dans sa mémoire les semaines de bonheur où rien ne troublait encore sa sécurité. Tout ici lui parlait de Bruno : c'était là, dans ce jardin, en face des montagnes qu'ils admiraient ensemble, que le jeune homme lui avait révélé ses sentiments. Quel souvenir et comme son ciel était beau ce jour-là ! Il lui semblait impossible qu'aucun nuage en altérât jamais la pureté.

Mais c'était là aussi que le jeune homme était venu la rejoindre après son retour de Fervaques, où un message de sa mère l'avait appelé d'urgence. Pâle et troublé, il lui offrait de rompre leur engagement si elle ne se sentait pas le courage de supporter les épreuves qu'il entrevoyait et dont il ne pouvait, assurait-il, lui révéler la nature.

Folle enfant ! elle avait renouvelé ses promesses, se doutant bien peu alors de ce que doit être l'union des cœurs dans le mariage et combien il lui faudrait souffrir en voyant la confiance de Bruno lui échapper.

Et voilà qu'elle n'avait plus de courage et qu'il lui paraissait au-dessus de ses forces de sentir une influence étrangère s'immiscer entre eux. Et quelle influence ?... Les insinuations perfides de M^{lle} Berville portaient déjà leur fruit en laissant champ libre à toutes les suppositions.

Dans son affreux désarroi, la pauvre enfant joignit les mains :

— Seigneur, ma route est bien obscure ; venez et marchez sur les flots de mon cœur pour les apaiser.

Un cri du petit Jean la tira de ses réflexions et lui rappela qu'en dépit de la douceur de la température la journée touchait à sa fin. Plus mère qu'épouse à cette heure, elle quitta tout pour s'occuper de lui.

Mais cette trêve ne fut pas longue ; quand le bébé se trouva installé pour la nuit, la jeune femme revint sur la terrasse, épiant les étoiles qui s'allu-

maient une à une et guettant, l'oreille tendue, les moindres bruits de la campagne environnante.

Peu à peu, tout se taisait et l'obscurité se faisait profonde... Allons, il ne rentrerait pas ce soir, c'était folie de l'espérer. Annie n'eut pas le courage de se mettre à table, et, quand la nuit fut tout à fait venue, elle remonta tristement dans sa chambre.

— Faut-il attendre Monsieur? vint demander la cuisinière.

— Non, il aura été retenu, comme il le craignait. Que Claude ferme partout, Monsieur a les clés de la porte d'entrée.

XI

Cependant, Bruno s'en allait en hâte au château de *Bon-Repos* (quelle ironie que ce nom!), trop inquiet pour songer beaucoup au tourment qu'il laissait après lui, bien que le dernier regard d'Annie pesât sur son cœur comme un remords.

Pouvait-il hésiter à partir cependant, en recevant un message si formel?

Le jeune homme brûlait de se trouver près de ce lit d'agonie afin d'adoucir, s'il le pouvait, les dernières souffrances du pauvre Armand. Plus vite, toujours plus vite! Et l'auto volait à travers les raccourcis, en dépit des ornières et des cailloux; la crainte d'arriver trop tard le soulevait sur son siège.

Enfin, voici l'ombre farouche des sapins, quelques lumières brillent faiblement aux fenêtres, on devine une maison en désarroi.

Bruno sauta hors de sa voiture; déjà Fanchon lui ouvrait la porte.

— Eh bien?

— Il n'est pas encore passé, mais c'est tout comme.

Le jeune homme franchit l'escalier en quelques bonds et se trouva au chevet de son frère. Celui-ci, fort congestionné, respirait avec peine, semblant avoir perdu tout sentiment. Berthe rafraîchissait de temps à autre ses lèvres bleuies.

— Voyez, dit-elle à voix basse, il est ainsi depuis ce matin ; après une très mauvaise nuit j'espérais que ce n'était qu'une crise, mais l'état semble s'aggraver d'heure en heure.

— A-t-il revu M. le curé ?

— Oui, hier soir ; il souffrait beaucoup, et parlait encore cependant. A présent il ne me reconnaît même pas.

Bruno se pencha et, sans un mot, examina longuement le malade. Il avait assez fréquenté les hôpitaux pour reconnaître certains symptômes. C'est ainsi que l'idée lui vint de palper la cicatrice contournant le crâne d'Armand... Ce contact, si léger fût-il, arracha à celui-ci un cri de douleur.

Bruno se releva.

— Il faut un chirurgien sans retard. Il me semble qu'un abcès s'est formé et qu'une intervention est urgente.

Berthe se tordit les mains avec désespoir.

— Et cependant sa dernière parole compréhensible a été pour me défendre d'appeler qui que ce soit près de lui, sauf le prêtre bien entendu. Oserai-je lui désobéir ?

— Toute la question est de savoir si nous avons le droit de le laisser mourir sans tenter une opération qui le sauverait peut-être ?

— On le découvrira, ... on viendra l'arrêter ! dit-elle en sanglotant.

— La mort est imminente si l'on n'intervient pas.

La pauvre femme tomba à genoux et se cacha le visage en disant :

— Décidez vous-même, je n'en ai pas le courage.

— Alors je vais chercher du secours ?

— Vous en prenez envers mon mari toute la responsabilité ? Moi, je n'ose.

— Certes ! Il nous pardonnera en faveur de l'in-

tention; le pauvre cher... Que ferai-je? Le temps presse...

— Allez et que le bon Dieu nous vienne en aide!

Fort du consentement qu'il avait arraché pour ainsi dire, Bruno remonta en voiture et repartit à l'instant, talonné par cette pensée :

— Est-ce donc moi qui vais le livrer?

Cependant son devoir lui apparaissait clairement, et, quelles que fussent les chances à courir, le danger imminent dictait sa décision.

Après une course échevelée, durant laquelle le jeune homme se félicita cent fois que les routes fussent désertes à cette heure, il arriva devant une clinique située aux portes de la ville.

Le haut bâtiment semblait clos et muet, toutefois on veillait sans doute dans cet asile de la douleur. La chance voudrait-elle qu'il y rencontrât au moins l'interne de service? Telle était l'anxiété de Bruno que les battements tumultueux de son cœur l'étouffaient presque.

Il tira une cloche et attendit.

Mais on devait être accoutumé à ces appels nocturnes, car le paisible visage d'une religieuse se montra presque immédiatement à travers le guichet.

— Le D^r Molleron est-il ici, ma Sœur?

— Non, Monsieur, son suppléant seulement.

— Puis-je le voir?

— Veuillez entrer, je vais le faire prévenir.

Introduit dans le salon d'attente, Bruno respira fortement : c'était là un commencement d'exécution ; quelles que fussent les perplexités qui le déchiraient, il ne pouvait plus reculer.

Le docteur se fit un peu attendre, la maison était grande et les distances longues à parcourir sans doute... Il parut enfin : jeune, réservé, impénétrable.

— Le D^r Sylvain... Que désirez-vous de moi, Monsieur? dit-il en s'inclinant.

Le jeune homme fut une minute sans pouvoir parler. Il considérait le nouveau venu, le jugeait en quelque sorte, songeant que c'était plus que la

vie, mais la liberté d'Armand qu'il allait remettre entre ses mains. L'enjeu était de taille.

Devant l'air surpris du chirurgien, il comprit qu'il fallait s'expliquer.

— Il s'agit de mon frère, docteur, un ancien blessé. Autant que j'en puis juger, un abcès se forme à la cicatrice du crâne, il me paraît urgent de le débrider. Pouvez-vous m'accompagner auprès de lui? J'ai là ma voiture... Que je me présente d'abord : M. de Livet...

« Mon frère est installé au château de *Bon-Repos*, sur la commune des Etangs, à vingt kilomètres d'ici environ. »

Le docteur réfléchit un moment.

— Nous devons nous hâter alors, et il faut me promettre de me ramener ensuite à la clinique, ma présence étant indispensable demain matin pour la visite du médecin chef.

— Vous pouvez être assuré que je vous reconduirai, dès que vous le désirerez.

— Alors laissez-moi le temps de donner quelques ordres, de prendre ma trousse et je suis à vous. Le malade n'est pas seul, j'aurai de l'eau bouillie?...

— Assurément, et je vous assisterai dans la mesure du possible.

Il allait sortir : un appel de Bruno l'arrêta sur le seuil.

— Quoi donc?

— Je voudrais vous dire, vous prévenir d'abord...

Les mots s'étranglaient dans sa gorge, au moment de trahir, si peu que ce fût, l'incognito de son frère ; enfin, devant l'air surpris du docteur, il se décida :

— Le malade que vous allez voir se trouve dans de telles conditions qu'un mot imprudent pourrait le faire jeter en prison...

— Mais ce mot, Monsieur, je ne le dirai pas. Ignorez-vous ce qu'est le secret professionnel?

— Non sans doute, et il faut m'excuser en faveur du désarroi où je me trouve... Ma responsabilité est si accablante.

Un moment après, ils se mirent en route, le doc-

teur au volant, attentif aux difficultés de la route, Bruno pâle et distrait, partagé entre la pensée du péril où se trouvait son frère et les justes inquiétudes d'Annie au sujet de sa longue absence. Il n'entrevoit de toutes parts que tristesses et complications.

Aux abords du château, il reprit la direction, car il fallait vraiment connaître la région pour trouver sa route à travers les petits chemins couverts qui s'entre-croisaient.

De loin on voit enfin les lumières briller à travers les sapins.

— Nous voilà à destination, docteur, et je m'excuse de ce mauvais passage. J'ai été au plus court, les abords du château sont d'ailleurs peu fréquentés.

Voici Fanchon avec sa lanterne.

— Allez rassurer Madame, elle est à demi folle, tant elle craint qu'on ne le tue ou qu'on ne le lui enlève.

— Et Monsieur ?

— Toujours de même, sans connaissance et souffrant à mort si l'on en croit ses gémissements.

— Permettez que je vous précède et vous annonce, docteur ?

Le jeune homme enjamba rapidement les marches usées du vieil escalier de pierre et pénétra sans bruit dans la chambre. Berthe n'avait pas quitté son poste et ne tourna pas les yeux vers lui quand il entra. Sentinelle attentive, on eût dit qu'elle montait la garde pour empêcher la mort d'approcher.

— J'amène un chirurgien et vous demande de lui céder la place ; il lui faut toute sa liberté d'esprit pour examiner le pauvre Armand.

Elle fit un signe négatif.

— Croyez-moi, c'est urgent, insista-t-il en essayant de dominer l'énerverment qui le gagnait.

— Non, non, je ne vous l'abandonnerai pas. Vous voulez m'écarter parce qu'il va mourir et je lui ai promis, au contraire, de l'assister jusqu'au

dernier moment. Peut-être aura-t-il à la fin une lueur de connaissance.

— Ma pauvre sœur, vous déraisonnez. Le docteur serait-il là s'il n'y avait rien à tenter?... chaque minute que nous perdons lui enlève une chance.

Fanchon se montra à son tour et prit la jeune femme par le bras.

— Allons, Madame, soyez raisonnable, on n'a pas besoin de nous par là ; venez dire votre chapelet avec moi, cela vaudra mieux.

— Vous me jurez de m'appeler s'il me réclame ? dit Berthe d'un ton farouche.

— Je vous le promets.

Alors la pauvre femme se laissa entraîner par la servante; toutes deux se réfugièrent dans la pièce voisine, où elles tombèrent à genoux, en proie à une anxiété impossible à rendre.

Que les minutes passaient lentement ! Parfois on entendait les plaintes sourdes d'Armand, parfois un ordre bref du docteur à Bruno; une forte odeur d'éther emplissait l'air, on cherchait évidemment à atténuer la sensibilité du malade.

A bout de forces et de nerfs, la jeune femme semblait anéantie... On ne surprenait plus à présent que des bruits atténués.

— Il est mort, je suis sûre, et on n'ose pas me l'avouer ! dit-elle à travers ses sanglots.

Enfin, après une heure, oh ! combien longue ! la porte s'ouvrit.

D'un geste, le chirurgien contourna Berthe et Fanchon.

— Tout va aussi bien que possible, l'incision était urgente et le soulagement va suivre. Votre mari est encore sous l'influence des hypnotiques et ne reviendra progressivement à lui que dans la journée. Je n'ordonne que la diète, le silence, le repos absolu...

— J'obéirai, je ferai tout ce qu'on voudra, pourvu qu'il vive !

Le docteur eut un geste évasif, mais, aussi

Prompte à se réjouir qu'à se désespérer, Berthe s'écria ardemment :

— Vous l'avez sauvé! je suis sûre que vous l'avez sauvé! Bientôt nous pourrons partir pour trouver un climat plus doux, l'Italie n'est pas loin!...

Les deux hommes la regardèrent avec pitié, ils savaient trop que le moindre incident pouvait avoir raison d'une existence si précaire... L'un d'eux, du moins, était rompu, par profession, à ces atermoiements miséricordieux laissant quelque espoir à l'entourage du patient.

— Nous reparlerons de ceci plus tard, aujourd'hui ma consigne est formelle. Restez à la portée du patient (non auprès de lui) et parlez-lui le moins possible. Moins il s'agitiera, mieux cela vaudra pour lui.

— Quand reviendrez-vous?

— Ce n'est pas pressant, le pansement ne doit pas être touché. M. de Livet m'a dit que vous étiez excellente infirmière, Madame; vous devez alors reconnaître comme moi l'importance du calme absolu sur lequel je me permets d'insister.

— Vous ne nous abandonnez pas, cependant, supplia la jeune femme, s'adressant à son beau-frère. J'obéirai certes à toutes les ordonnances du docteur, mais vous savez que seul vous possédez quelque influence sur mon mari.

— Je tâcherai de passer ce soir, il me faut d'ailleurs aller chercher en ville une potion pour la nuit.

— Et il vivra! vous verrez qu'il vivra!... dit Berthe en s'exaltant. Comment vous remercier tous les deux?

— En voilà assez, Madame, déclara Fanchon sans cérémonie, ces Messieurs ne savent pas, et moi non plus d'ailleurs, depuis combien de temps vous ne vous êtes couchée. Puisqu'il n'y a rien à faire, venez vous étendre un moment.

Rien ne retenait plus Bruno et son compagnon à *Bon-Repos*, aussi bien le jour commençait

à poindre et il importait de se hâter, afin que le Dr Sylvain fût à son poste à l'heure voulué.

Quand l'auto démarra, ils jetèrent un regard de pitié sur la triste maison, car ils savaient aussi bien l'un que l'autre que le pauvre Armand était perdu et que ce mieux n'était qu'une trêve. La même exclamation leur échappa à tous deux.

— Les pauvres gens!

Et la voiture s'éloigna à toute vitesse.

Après avoir déposé le chirurgien devant sa clinique et renouvelé ses remerciements, M. de Livet se dirigea vers Grenoble.

Les abords en étaient des plus mouvementés même à cette heure matinale, les automobiles évitaient avec adresse les voitures de maraîchers chargées de légumes et de fleurs, et toutes se garaient des tramways électriques se succédant sur la route à de courts intervalles et déjà remplis de ceux que leurs affaires ou leur profession amenaient à la ville.

Celle-ci achevait de faire sa toilette sous les jets d'eau projetés sur le pavé par la lance des cantonniers, les jardiniers rafraîchissaient les corbeilles et tondaient les pelouses dans les squares, le menu peuple des écoliers de tout sexe se hâtait vers les écoles; mais toute l'animation à cette heure convergeait vers le palais de l'Université.

De nombreux étudiants se pressaient sur la place de Verdun, attirés par les cours de phonétique, de droit, de littérature dont la renommée est célèbre à l'étranger.

Il semblait que toutes les races s'y trouvassent représentées : Italiens, Serbes, Japonais, Chinois, Américains, Anglais et quelques mulâtres à l'élégance raffinée.

Mais, si ces garçons ne différaient guère entre eux que par des types très particuliers, combien plus pittoresques et plus jolis étaient les groupes d'étudiantes se mêlant à eux!

Sans chapeaux, les cheveux coupés court pour la plupart, à moins que leurs têtes mignonnes ne fussent couronnées des tresses des Suédoises ou des

Norvégiennes, elles présentaient un spectacle d'une fraîcheur achevée.

Toutes étaient vêtues de robes blanches ou de couleurs claires, et ce jeune monde pépiait, jacassait avec l'entrain d'une bande de moineaux à qui l'on a donné la volée.

Il y avait loin sans doute des allures très indépendantes de ces petites émancipées à la tenue si modeste et si gracieuse à la fois de la plupart de nos jeunes filles françaises.

Leurs éclats de voix, leurs appels en toutes les langues, leurs rires joyeux donnaient un peu à ces abords de la Faculté l'aspect d'une tour de Babel, dépouillée quant à l'extérieur de tout aspect pédagogique.

Mais sans doute la science n'y perd rien, puisque chaque saison ramène en Dauphiné une foule d'élèves autour de nos chaires.

Bruno était trop préoccupé pour prendre garde aux distractions extérieures. Il confia l'ordonnance à un pharmacien et fit les cent pas devant sa porte, son agitation ne lui permettant guère de rester immobile.

Ses yeux s'arrêtèrent par hasard sur un modeste café voisin, dont les clients, de petites gens selon toute apparence, se faisaient servir qui du café au lait, qui du vin blanc de la vallée dont le renom est bien établi, surtout si on l'accompagne de ces petits gâteaux secs à l'anis et au poivre qui provoquent la soif et qu'on appelle *rioutes* en Savoie.

Bruno considérait, sans le voir, ce tableau familier quand il pâlit affreusement et se rapprocha instinctivement de son auto pour s'y dissimuler.

Son regard venait de tomber sur un homme assis à l'écart, dont la tenue négligée témoignait cependant de quelque prétention. Il avait devant lui une tasse de café et un flacon d'eau-de-vie et procédait à des mélanges fort abondants, en ce qui concernait l'alcool.

Son visage couperosé, ses mains tremblantes révélaient assez, d'ailleurs, des habitudes d'intem-

pérance. Pour le moment, il semblait absorbé par le va-et-vient des passants et le mouvement des tramways se succédant de quart d'heure en quart d'heure sur la grande place. Ses yeux perçants prenaient évidemment bonne note de ce qui l'entourait, bien qu'il parcourût, sans paraître d'ailleurs s'y arrêter, le mauvais journal étalé devant lui.

-- Romanet! c'est Romanet, se dit Bruno avec une véritable stupeur. Comment ce misérable intrigant se trouve-t-il là? Sa présence à Grenoble est-elle le fait du hasard, résultant de la vie errante et désœuvrée qui est la sienne depuis que nous lui servons des rentes, ou bien est-il sur la piste de mon malheureux frère pour le tourmenter de nouveau?

La mâchoire du jeune homme se contracta dans un mouvement de colère... C'était trop fort aussi d'en être réduit à acheter le silence d'un misérable ayant, sans aucun doute, plus d'un crime à son actif. Malheureusement on ne savait sur lui rien de positif permettant de le faire arrêter (sinon un chantage éhonté), tandis qu'il avait entre les mains une arme terrible qu'il pouvait d'un mot diriger sur Armand de Livet.

Que l'identité de celui-ci fût établie et c'était l'arrestation immédiate.

A vrai dire, il possédait les papiers de Julien Villemant et pourrait les présenter comme lui appartenant, toutefois Armand avait eu jadis la faiblesse de révéler à Romanet son véritable état civil, et celui-ci, très habile et prévoyant l'usage qu'il en pourrait faire, l'avait obligé à signer une espèce de déclaration, ce qui mettait sa victime absolument en son pouvoir.

On avait réussi, non sans peine, à s'en débarrasser; on pouvait espérer qu'il ignorait le lieu où son ancien compagnon se terrait, et voilà que son apparition soudaine déjouait tous les calculs.

Bruno poussa un sourd gémissement. C'en était trop!... Il voyait sa femme qu'il chérissait se détacher de lui, son frère moribond et ce bandit sur-

gissant juste à point pour l'empêcher de terminer en paix ses tristes jours...

M. de Livet fut abordé en ce moment par un ami — il commençait à avoir de bonnes relations dans la région — et affecta de s'entretenir avec M. Isoard, sans cesser de surveiller du coin de l'œil les moindres gestes de Romanet.

Il put voir celui-ci jeter une poignée de monnaie sur la table et se diriger vers un tramway en partance pour Chapareillan, dans la direction de la Savoie par conséquent. Restait donc à savoir si Romanet parcourait la région en flâneur, ou si, prévenu par un de ces individus tarés qu'il employait au mieux de ses intérêts, il avait eu vent de la présence d'Armand de Livet aux environs de Grenoble et cherchait à le rejoindre, comme il en avait l'habitude.

En tout cas le danger semblait écarté pour ce jour-là, le château de *Bon-Repos* étant situé dans un sens tout opposé. Bruno ne devait plus songer qu'à regagner les *Ombrettes*, où sa longue absence pouvait être fâcheusement interprétée.

La matinée était avancée quand il y arriva, véritablement harassé.

Il avait cherché en chemin de quels prétextes plausibles colorer sa disparition subite, mais on eût dit qu'Annie ne s'en souciait guère, car elle ne témoigna aucune surprise en le voyant paraître au petit salon.

— Avez-vous pris votre thé? demanda-t-elle seulement.

— Non; j'ai une migraine atroce, je crois plutôt qu'un peu de café me ferait du bien.

La jeune femme sonna et donna des ordres à Claude. Sa physionomie était empreinte de sa douceur habituelle, mais son mari eût cent fois préféré des reproches à cette feinte indifférence.

— Comment va bébé?

— A merveille. Il fait si doux ce matin que je l'ai déjà installé dehors sous la garde de Rosalie.

— Permettez que j'aille l'embrasser.

— Ne le réveillez pas, au moins?

Bruno revint au bout d'un moment.

— Il a une mine charmante, vos parents le trouveront très en progrès. Mais dites-moi, Annie, je ne vous ferai pas le même compliment... Auriez-vous la migraine, vous aussi?

— Nullement, je vais fort bien.

Pouvait-elle avouer à ce mari oublieux qu'elle avait compté sans dormir toutes les heures de la nuit, tant son inquiétude était grande?

Bruno se demandait depuis un moment s'il allait émettre un projet, récemment éclos dans sa pensée. Si ce plan se réalisait, il y gagnerait lui-même les quelques jours dont il avait tant besoin pour assister son frère.

— J'ai parlé de vos parents, chère amie, car il serait gentil à nous de leur faire une surprise. Le beau temps paraît assuré, je pourrais vous conduire auprès d'eux avec Jean et sa bonne et vous y laisser une ou deux semaines. Vous êtes un peu pâle, ce changement vous ferait du bien.

Elle le regarda d'un air de détresse... S'il cherchait à l'éloigner, n'était-ce pas pour se rendre plus libre?

Comme un éclair, le conseil qu'elle avait donné jadis à la pauvre Joséphine Michoud lui revint en mémoire :

— N'abandonne pas ton mari... Qui peut savoir par qui tu serais remplacée?...

Hélas! en était-elle là, elle aussi?

Sans doute les conditions se trouvaient bien différentes; dans sa maison parfaitement organisée, Bruno pouvait sans dommage se passer d'elle; mais si Annie partait, quand et comment la ferait-il revenir?

— Je ne veux pas m'en aller, dit-elle d'un ton tranquille, bien que son cœur battit à tout rompre, ma place est ici et non ailleurs.

— Sans doute, et nul au monde ne songe à vous la contester; mais il m'avait paru que vous désiriez voyager un peu.

Pauvre Bruno! comme il mentait mal. Pourquoi ne pas avouer tout de suite à sa femme que sa

présence lui pesait en ce moment?... Dieu seul savait pour quel motif!

— Je ne m'en irai pas, répéta Annie, affermissant sa voix pour se donner du courage. Mes parents trouveraient comme moi que je dois rester aux *Ombrettes*. Et même, si vous n'y voyez aucun inconvénient, je projette de faire la semaine prochaine quelques invitations à un goûter de jeunesse. Toutes mes amies ont comblé mon fils de cadeaux et je suis en retard avec tout le monde.

M. de Livet fit immédiatement volte-face.

— Voici une excellente idée, en vérité, et qui vaut mieux que la mienne évidemment. Ce que je souhaitais, c'était de mettre un peu de distraction et de gaieté autour de vous; votre vie me semble un peu austère pour une si jeune mariée, ajouta-t-il en souriant; ne le trouvez-vous pas?

Elle leva sur lui ses yeux bleus si profonds, si expressifs. Ah! si du moins il savait comprendre leur muet langage!

— Ma vie est telle que je la souhaite quand vous êtes là, mon mari uniquement aimé.

Mais Bruno n'y prit point garde et continua gaiement :

— Dois-je faire imprimer des cartes? Un coup de téléphone et tout est dit.

— Oh! non, ce serait trop cérémonieux pour ma modeste réunion. Mais le jardin est si délicieux en ce moment! Il y a tant de roses fleuries et tant de pêches mûres que mes amies seront charmées de profiter des unes et des autres. Nous mettrons cela à jeudi prochain si vous y consentez?

— Serai-je obligé de paraître?

— Ce serait plus gracieux et j'aurais plaisir à vous présenter à quelques jeunes femmes que nous n'avons pas rencontrées au cours de nos visites. Cela vous va-t-il?

Le jeune homme frémit intérieurement : qu'apporterait pour lui ce *jeudi prochain* que sa femme lui désignait comme un jour d'agréables rencontres?... Le pauvre Armand serait-il encore de ce monde seulement?

Toutefois nulle émotion ne vibrail dans sa voix quand il répondit légèrement :

— Je veux tout ce que vous voulez, ma chère, en avez-vous jamais douté?

Encore un de ces regards pathétiques qui le troublaient, sans qu'il y cédât.

Ce qu'elle voulait, la pauvre Annie?... Ah! il s'en doutait bien. Que nul mystère ne subsistât entre eux et qu'elle se sentit au foyer la femme honorée, la femme écoutée, confidente et conseillère à la fois.

Ce rôle qu'elle eût si bien rempli lui revenait de droit, cependant, elle en était digne ; pourquoi fallait-il qu'un serment téméraire l'en eût privée?

Il tomba dans une profonde rêverie, apparemment son entrain était tout factice.

Annie, ayant pitié de la contrainte qu'il s'imposait, l'engagea à monter chez lui se reposer.

XII

Contre tout espoir, Armand se rétablil plus vite qu'on ne pouvait le croire, au moins en apparence.

Son état général demeurait des plus graves et sans guérison possible, mais, sa tête une fois soulagée, il se trouva si bien qu'il se reprit à espérer, à faire des projets qui déchiraient le cœur de ceux qui en savaient l'inanité.

Il put quitter son lit, descendre dans l'enclos herbeux qui tenait lieu de jardin et passer de longues heures au grand air, ce qui lui semblait délicieux. Encore que sa captivité préventive n'eût pas été très longue, le pauvre garçon ne pouvait se rassasier d'espace et de liberté.

Sa femme aussi reprenait courage; ils avaient ensemble de longs entretiens, où les noms des colonies les plus lointaines revenaient sans cesse. Ce

serait si bon de s'y perdre et de se faire oublier!

Bruno s'était gardé de les instruire de la rencontre faite à Grenoble, la paix relative des pauvres gens en eût été troublée.

Il se borna à en parler à Fanchon pour l'engager à redoubler de surveillance. Le château de *Bon-Repos* prenait des allures de forteresse, tant on y accumulait chaînes et verrous. Les volets demeuraient à demi clos, on y dissimulait la lumière quand venait la nuit et il fallait vraiment le savoir pour croire que cette sombre bâtisse était habitée.

Avec son insouciance habituelle, Armand se riait de ces précautions.

— Qui songerait à venir nous chercher jusque-là? demandait-il. La distance est trop longue entre le département du Nord et celui de l'Isère, il existe trop peu de rapports entre ces deux régions pour qu'on puisse supposer que j'aie traversé la France et sois venu ici dans l'état où j'étais, où je suis encore, hélas! car mes jambes ne me porteraient pas loin et s'opposent encore à tout déplacement.

Tandis que son frère s'endormait dans la quiétude, Bruno tremblait sans cesse, au contraire, qu'un hasard ne le mît en face de Romanet. Un hasard aussi pouvait instruire celui-ci de la similitude de nom, et il était trop fin limier pour ne pas en tirer des conclusions et soupçonner que sa victime n'était pas loin non plus.

Aussi M. de Livet résolut-il de ne plus s'éloigner des *Ombrettes* à pied. Il acquit une petite auto légère, afin de ne pas priver Annie de la voiture dont elle se servait habituellement. Il pourrait ainsi répondre plus aisément aux appels impérieux du pauvre Armand qui ne pouvait supporter d'être négligé.

Annie continuait, avec un parti pris de tolérance bien méritoire, à fermer les yeux sur les allées et venues incessantes de son mari. Elle s'appliquait, au contraire, à les justifier aux yeux des domestiques, en le chargeant des nombreuses courses que nécessitait la réception projetée.

Inviterait-on M^{lle} Berville? Il était difficile de

s'en dispenser, tout en éliminant la famille Cabiroux qui ne s'était pas encore présentée aux *Ombrettes*. Mais la jeune femme avait compté, en lui envoyant une carte personnelle, sans le bel aplomb de son amie.

Dès le mercredi matin, la sonnerie du téléphone retentit :

— Allô... Allô... M^{me} de Livet, je vous prie.

— Qui est à l'appareil ?

— Mathilde Berville. Bonjour, chère, ravie d'aller passer demain quelques bonnes heures avec vous... Le baby va bien?... vous aussi?... Parfait... Dites-moi, petite amie, vous m'autorisez, n'est-ce pas, à vous amener Diane Cabiroux, elle brûle de connaître votre maison dont je lui ai vanté le délicieux arrangement,... une manière comme une autre de prendre une leçon de goût, ces millionnaires de la veille ont tout à apprendre.

« C'est oui, n'est-ce pas?... Si elle est gentille et bien élevée? Mais certainement, voyons, ses parents y ont mis le prix. »

— Alors, je l'invite sous vos auspices.

— M. et M^{me} Cabiroux vous en seront très obligés, et, dame, la reconnaissance de voisins si proches n'est point à dédaigner. On peut avoir besoin les uns des autres en ce bas monde, croyez-moi... A demain et merci.

Annie raccrocha le récepteur toute songeuse. Dans l'état d'énerverment où elle vivait, un rien la préoccupait. Quelle apparence y avait-il que les Livet eussent jamais besoin des Cabiroux, nouveaux venus dans la région? Et cependant les dernières paroles de Math avaient un sens, elle n'en pouvait douter. Celle-ci savait quelque chose qu'elle lui dissimulait, ses sous-entendus en faisaient foi.

Mais quoi?... Et qu'il était pénible de se battre sans cesse contre des fantômes!

Heureusement pour son repos d'esprit, la jeune femme eut assez à faire jusqu'au lendemain pour organiser une élégante réception. C'était la première fois qu'elle réunissait ses amies depuis son

mariage et elle tenait à ce que son mari fût fier de ses talents de maîtresse de maison.

On ferait un peu de musique avant le goûter qui serait servi dans une des jolies salles d'ombrage du parc.

Par bonheur, le petit Jean se montrait des plus accommodants ; on le présenterait durant quelques minutes, revêtu de ses plus beaux atours, avant de le confier à la jeune bonne qui le soignait très bien.

Bruno avait promis d'être là, et Annie se réjouissait de faire avec lui les honneurs de la maison. Il était si courtois, si distingué, bien qu'il se départît rarement d'une gravité un peu hautaine.

« Le beau ténébreux », l'appelait Mathilde avec malice, et sa femme devait convenir, sans l'avouer, que ce n'était pas sans raison.

Elle seule connaissait ses éclats de fine gaité et de quel esprit irrésistible il faisait preuve quand il se sentait dans l'intimité.

Tous les nobles sentiments, toutes les grandes convictions avaient un écho dans son âme, nul ne faisait jamais en vain appel à sa bonté, et Annie se fût trouvée trop heureuse et trop bien partagée, n'était l'atmosphère de réticences et de mystère dont il s'entourait trop souvent.

A l'issue du déjeuner, jeudi, M. de Livet reçut une lettre qu'il froissa et mit dans sa poche, non sans un mouvement de contrariété.

— Quel contretemps ! Voici tous mes plans défaits. Le marchand de bois qui doit faire nos coupes d'automne me donne rendez-vous en un point trop éloigné pour qu'il me soit possible de rentrer de bonne heure.

« Pourrez-vous vous passer de moi, chérie ? »

— Il le faudra bien, répondit la jeune femme, affermissant sa voix pour ne pas pleurer.

Bruno s'était montré vraiment plus casanier ces jours derniers, et voilà que ces fugues inexplicables allaient recommencer.

Car, bien qu'elle s'en voulût, Annie n'était pas dupe du prétexte invoqué. L'enveloppe de la lettre,

grande et épaisse, ne ressemblait en rien à celles de M. Giroud, marchand de bois.

— Si au moins il ne mentait pas ! soupira-t-elle en un paroxysme de douleur.

Non content de l'abandonner sans cesse, allait-il la forcer maintenant à le mépriser ?

Car, dans sa loyauté absolue, la pauvre enfant n'admettait pas les commodes faux-fuyants, en usage dans tous les ménages, assurait Mathilde.

Bruno, en partant, l'embrassa avec une expression qui ressemblait à du remords. Annie lui rendit son baiser assez froidement : tout son plaisir de la journée était gâté.

Elle monta s'habiller vers trois heures, n'éprouvant plus à se faire belle l'agrément qu'elle s'était promis. Autant elle se fût réjouie de se montrer à son mari dans cette robe de voile bleu qui seyait à sa beauté blonde et la rendait si séduisante, autant il lui importait peu de se parer à cette heure. Volontiers, elle eût dit, comme la sainte châtelaine d'autrefois, M^{me} de Chantal : « Les yeux à qui je veux plaire sont bien loin d'ici. »

Annie avait achevé sa toilette et allait rejoindre son bébé au jardin, en attendant ses visiteuses, quand ses yeux tombèrent par hasard sur un chiffon de papier gris pâle oublié dans un coin de la chambre de son mari qu'elle traversait.

« Claude est négligent, fut sa première pensée, je le rappellerai à l'ordre. »

Cependant... Bruno, avant de partir, était venu là s'équiper en coureur des bois, était-ce lui qui... ? Son visage s'empourpra, tandis qu'une pensée folle lui traversait l'esprit.

Annie l'aurait juré, cependant : ce papier était de la même teinte que l'enveloppe qui l'avait intriguée un moment auparavant. Se pouvait-il que son mari semât ainsi sa correspondance à tout venant, la laissant à la disposition du valet de chambre ?

Pauvre petite ! son âme loyale et délicate se révoltait au geste qu'elle allait faire presque en dépit de sa volonté...

Et pourtant, prendre cette lettre, la défroisser

et la lire, n'était-ce pas l'unique moyen de savoir... savoir enfin ?

Une sueur froide inondait son front et son cœur battait douloureusement.

Ah ! combien elle devait se repentir de son irrésistible curiosité en parcourant cet appel impérieux :

Cher ami, pourquoi m'abandonnes-tu ces jours-ci ? Tu sais bien que je n'ai que toi pour m'aider et me consoler. Viens sans retard, je t'attends avec l'impatience que tu devines.

L'écriture troublée, irrégulière, accusait une grande agitation d'esprit.

La jeune femme reprit une à une ces quelques lignes, lentement, comme pour s'en pénétrer, ne pouvant encore croire à son malheur.

Jusqu'ici elle éprouvait des craintes, à présent c'était la certitude.

Ainsi, il existait, de par le monde, et non loin de là, selon toute apparence, une créature humaine *n'ayant que son mari pour la consoler* et réclamant impérieusement sa visite... Cette pensée atroce s'infiltrait peu à peu dans son esprit qui se débattait pour ne point y croire. Bruno, son Bruno, celui à qui elle était liée par des liens sacrés, ne craignait pas de l'outrager ainsi, de se créer un centre d'affection en dehors de son propre foyer...

Annie demeurait debout, les yeux fixes, perdant conscience du temps qui passait. Tout à coup, le bruit d'un klaxon la tira de sa torpeur. Ses amies allaient arriver, il lui fallait se dominer pour les recevoir. Elle devait à son mari et à elle-même, à son fils, surtout, de sauvegarder les apparences et de donner à tous l'impression d'une famille respectable et unie.

Avant tout, elle voulait détruire cette lettre, témoin irrécusable de la trahison et qui tremblait dans ses doigts. Bruno ne *devait* pas la retrouver chez lui, non, à aucun prix, cette seule pensée lui faisait horreur.

Rapidement, parce que l'heure pressait, elle y mit le feu et la regarda se consumer jusqu'à se réduire en une pincée de cendres. Triste image de ses illusions qui s'en allaient de même en fumée.

Là, c'était fait. Il lui fallait maintenant se reposer un moment si elle voulait avoir le courage de recevoir ses hôtes. Justement, la cloche de la loge annonçait la première auto.

La jeune femme descendit lentement, ne sachant pas bien ce qu'elle faisait, sinon que l'honneur de son nom était en jeu et que tout reposait sur son énergie.

Mathilde Berville occupait la somptueuse voiture qui s'arrêta devant le perron : à ses côtés se tenait une jeune personne, dernière image de la dernière mode, c'est-à-dire qu'on ne savait au juste quel sexe lui attribuer, tant ses cheveux coupés « à la garçonne », sa robe étriquée, son court veston, avaient des allures masculines.

Mathilde la présenta :

— Mon amie, Diane Cabiroux, tout heureuse de vous connaître, mignonne... M^{me} de Livet.

Annie saluait et souriait comme dans un rêve ; sa récente commotion avait été si forte qu'elle en demeurait anéantie.

— Mais vous êtes souffrante, chère petite ! Jamais je ne vous ai vue si pâle.

— Ce n'est rien : je me suis heurté la tête en descendant et me sens un peu étourdie.

Comme elle trompait aussi son monde, la pauvre Annie !

— Oh ! mais il faut vous soigner, et vite encore ; venez avec moi au petit salon. Mon sac — en peau de serpent, s'il vous plaît — et la boîte de poudre, nous y trouverons la guérison. Promenez-vous en nous attendant, Diane, et admirez, je vous prie, ce parc adorable, ce site enchanteur...

Tout en parlant, Math entraîna son amie et l'installa dans une bergère.

— Là, remettez-vous une minute, chère, j'ai cru vraiment que vous alliez vous évanouir. Un peu d'eau, ... un cachet, ... voilà qui est bien ; dans une

minute, il n'y paraîtra plus. A présent, deux sous de santé sur ces joues blêmes, et vous redeviendrez la plus délicieuse des châtelaines, passées et futures.

Tout en parlant M^{lle} Berville agissait. Elle fit boire Annie, la força à avaler un comprimé, puis, d'une main adroite et des plus expertes, elle étendit un peu de rose sur son visage.

— Fermez les yeux encore une minute, vous irez mieux bientôt.

Trop accablée pour parler, la jeune femme se laissait faire, sentant bien que ces soins, ce mouvement autour de sa souffrance lui aidaient à se dominer.

Bientôt elle put se lever, alors Math lui prit la main :

— Regardez-vous à présent : n'êtes-vous pas ravissante ? Je suis un habile docteur, n'est-ce pas ?

Annie recula de surprise devant l'image que la glace lui renvoya : une créature fraîche et brillante, puisant dans le feu inaccoutumé de son regard un éclat qu'elle ne se connaissait pas.

— Vous êtes bonne, surtout, Math ; grâce à votre sollicitude, me voilà remise, en effet.

— Bonne... Hum ! hum ! je n'en sais trop rien. Peut-être le deviendrai-je si mon sort change au point que je ne me sente plus jalouse des poupées insignifiantes qui m'entourent et que le destin a comblées.

— Vous valez mieux qu'elles.

— Bah ! croyez-vous ? La pauvreté est mauvaise conseillère cependant, surtout quand on a comme moi un attrait irrésistible pour le luxe. Mais assez philosophé ! Aussi bien, j'entends qu'on arrive. Je vais vous aider à faire les honneurs et aussi m'occuper un peu de cette petite Diane qui doit se sentir isolée au milieu de ces personnes rigoristes et vieux jeu.

— On sera poli, j'en suis sûre ; mais pourquoi s'habille-t-elle ainsi ? Cela seul est choquant.

— Parce qu'elle n'a pas encore appris à faire le départ entre la mode et le bon goût.

« Mais ceci n'aura qu'un temps, je l'éduquerai, surtout si mes projets se réalisent. »

Sur ces paroles énigmatiques, Mathilde entraîna son amie au jardin, où celle-ci se vit immédiatement entourée.

En d'autre temps, c'eût été un bonheur d'accueillir ces jeunes filles, ces jeunes femmes, compagnes de sa joyeuse enfance pour la plupart, mais quelle chose au monde pouvait lui plaire désormais ?

Elle joua son rôle en conscience cependant, s'oubliant de tout son pouvoir et trouvant pour chacune un mot affectueux.

Rosalie amena le beau petit Jean, et il reçut l'accueil que méritaient sa bonne grâce et ses yeux d'azur si pareils à ceux de sa maman... Bruno eût joui, sans doute, de l'admiration qu'il excitait.

Folle qu'elle était ! Annie pouvait-elle rayer de son souvenir les mots qui l'appelaient ailleurs :

Viens sans retard, je t'attends avec l'impatience que tu devines...

« Nous ne sommes plus rien pour lui », songea-t-elle amèrement.

L'amour parfait, la confiance parfaite ? Dieu de bonté ! Ces choses peuvent-elles exister dans un monde où règne le soupçon ? Aucun amour digne de ce nom peut-il vivre là où la confiance n'est pas entière (1) ?...

Ces lignes d'un auteur qu'ils avaient lu ensemble peu avant leur mariage lui revinrent en mémoire. Elle y croyait alors, et lui, était-il sincère ?

Ainsi, tout la ramenait à l'idée déchirante qui l'obsédait.

Une jeune femme chanta, et sa voix pathétique trouva un écho trop profond dans son cœur meurtri. C'était un chant d'amour, comme c'est l'usage, et chaque mot la fit souffrir. Un moment, Annie

(1) Florence Barclay.

souhaita, oh ! combien ardemment, avoir sa mère tout près et pleurer dans ses bras, puis elle repoussa ce désir comme incompatible avec ses obligations :

« Un mari, une femme sont solidaires l'un de l'autre : je manquerais à ce que je dois au mien en me plaignant de lui ; mon fardeau est de ceux qu'on ne partage pas. »

Maintenant la souple cadence d'une ballade enlevait les applaudissements, puis de vieilles chansons firent naître les sourires, et la jeune femme s'efforçait de se mettre à l'unisson pour ne point décevoir ses hôtes.

On annonça le goûter qu'un essaim de gentilles jeunes filles lui aida à servir, et l'heure était si douce, le cadre de ce spectacle élégant si enchanteur que plus d'une envia, sans doute, le bonheur parfait de la chère Annie.

Ah ! si l'on savait tout !... Et combien souvent il y a de mélancolie dans ces existences dorées...

Enfin les rayons du soleil commencèrent à baisser à l'horizon et l'on parla de départ... Encore un effort pour recevoir les remerciements et les adieux, puis Annie sera libre de souffrir en paix.

— Cette journée a été charmante ! Votre maison, gaie et hospitalière, est l'asile de la félicité... Nous reviendrons, chérie, nous voulons vous surprendre dans votre tous les jours, entre votre mari et votre amour d'enfant...

Ah ! si l'on savait !...

XIII

De ce jour, une gêne imperceptible, mais réelle, s'insinua entre les deux époux.

Annie ne pouvait oublier la lettre qu'elle avait surprise, chacun de ses mots demeurait impri-

mé en caractères ineffaçables dans sa mémoire, et Bruno, commençant à se douter qu'elle savait quelque chose, ressentait une douleur sincère des souffrances qu'elle dissimulait de son mieux cependant.

Mais comment y remédier, alors que la liberté et, par le fait, la vie même d'Armand reposaient sur son silence? Il se sentait lié par le serment fait à sa mère et déplorait cent fois le jour qu'elle eût mis, sans le vouloir, ce brandon de discorde entre sa femme et lui.

De discorde, non sans doute, mais de mésentente; l'harmonie saurait-elle résister au soupçon?

Et Annie doutait de lui, il en était sûr. Rien dans sa conduite ne le révélait, cependant une foule de remarques lui prouvaient clair comme le jour que la jeune femme avait perdu la belle insouciance des premiers temps de leur union.

C'était, à certains moments, une pâleur insolite, à d'autres, un accablement ne ressemblant guère à sa vivacité d'autrefois. On ne la voyait plus parcourir sa maison du haut en bas avec une légèreté d'oiseau; on ne l'entendait plus fredonner gaiement quand elle s'acquittait de ses occupations journalières. Le château, si animé jadis, se transformait peu à peu en un triste séjour.

La vieille cuisinière, très dévouée à la jeune maîtresse qu'elle avait vue enfant, hochait la tête d'un air inquiet. Même elle attira un jour Bruno jusque dans l'office pour lui dire mystérieusement :

— Monsieur pensera ce qu'il voudra, mais je crains que Madame ne se languisse de ses parents, à moins que son bébé ne la fatigue. Monsieur ne voit-il pas comme elle est changée?

Le jeune homme dut en convenir.

— Elle est bien jeune pour s'occuper du matin au soir de ce gros poupon. On assure qu'on trouve maintenant dans des écoles des personnes capables pour aider les mamans... En y mettant le prix, bien entendu. Mais ce n'est pas ce qui arrêterait Monsieur?

Oh ! non, pas le prix, mais tout autre chose ; Bruno supposait bien que sa femme ne consentirait pas à se laisser suppléer dans sa tâche maternelle.

Annie rougit violemment au premier mot qu'il en dit.

— M'enlever mon fils ! s'écria-t-elle d'un ton presque farouche, quand il est le seul...

Elle s'arrêta ; toutefois, son mari compléta la phrase sans peine : « ... le seul à me consoler ».

— Cependant, ma chérie, on remarque votre pauvre mine.

— N'est-ce que cela ? demanda-t-elle en riant. Je solliciterai de Mathilde le secret de sa fraîcheur. Tant de femmes usent du rouge avec succès, pour quoi n'en grossirais-je pas le nombre ?

— Vous ne seriez plus mon Annie.

— Croyez-vous ?... Ce ne serait pas la première fois que cela m'arriverait, d'ailleurs, ajouta-t-elle d'un ton de bravade.

— Oh ! chère, quelle désillusion ! Moi qui vous jugeais la sincérité même et tout à fait incapable d'un artifice quelconque...

— Que voulez-vous, on change, dit la jeune femme légèrement, l'exemple est contagieux.

Parlait-elle de celui qu'il lui donnait si souvent, bien à contre-cœur, par sa dissimulation ? Bruno se fût gardé d'approfondir la question.

— Vos parents, à leur retour, seront en droit de me reprocher de vous avoir négligée...

Encore une phrase malheureuse.

Un éclair brilla dans les yeux d'Annie. Cependant, elle se contenta pour ne point répondre :

— Ils n'auraient pas tort.

Dès lors, mise en garde par les observations de ceux qui l'entouraient, la pauvre enfant fit des efforts sincères — mais qui achevaient de l'épuiser — pour témoigner d'une humeur plus joyeuse.

Elle rouvrit son piano et organisa, avec quelques amies, des cours de chant qui l'amenaient à Grenoble à jour fixe. Sans doute, il lui en coûtait d'abandonner le petit Jean, mais, d'une part, elle

le savait bien entouré en son absence et voulait, de l'autre, mettre une réelle bonne volonté à se distraire, combattant ainsi son désir croissant de vivre dans la retraite.

Il lui semblait, lorsqu'elle sortait de sa solitude, qu'on ne pouvait manquer de deviner l'affreuse peine qui la dévorait.

M. de Livet l'accompagnait souvent en ville, bien qu'il fût très occupé par sa grande exploitation et plus encore par les appels fréquents du malheureux Armand, toujours désireux de le voir à son chevet.

C'était le cœur qui faiblissait, à présent, le pauvre cœur désordonné que les ardeurs d'une nature trop fougueuse avaient surmené.

Chose touchante, plus il approchait des rivages éternels, plus son âme s'élevait, n'accordant à ce monde que de fugitifs regrets.

Son unique souci était Berthe, dont les jours et les nuits se consumaient à le soigner et qui retomberait après lui dans une solitude profonde.

Ses parents étaient morts, et sa famille, dispersée, lui serait de faible ressource.

A mesure que le malade atteignait, par la pensée, des régions plus sereines, il entraînait sa femme à sa suite. Celle-ci, dont l'éducation religieuse avait été fort négligée, se mettait à son école et pénétrait avec lui dans le domaine de la foi et des espérances chrétiennes. Ils y trouvaient tous les deux leur unique consolation.

— Pauvre petite ! tu es jeune, tu te remarieras, et ce sera justice de chercher à refaire ta vie ; celle que tu as menée près de moi a été si misérable.

Berthe était impuissante à dissimuler son chagrin.

— Si je vous perds, dit-elle un jour, rien ne me sera plus et j'entrerai chez les Sœurs missionnaires qui vont sauver les âmes au loin. Pourrai-je oublier que nous avons rêvé de nous exiler ensemble ?

— Mais rien ne nous séparera, reprit-il avec une sorte de solennité, nous nous retrouverons dans la

pensée de Dieu. Pourtant, ma petite, ne te lie pas trop vite par des engagements prématurés. Consulte, réfléchis, et je demanderai pour toi la lumière.

Bien entendu, le malade ne vivait pas toujours sur ces hauteurs, parfois le vieil homme réparaisait, et l'on avait le spectacle d'un être aigri, nerveux, habile à tourmenter son monde. Mais ses souffrances faisaient tout pardonner.

Il s'irritait surtout de ne pas voir plus souvent Bruno à ses côtés ; le calme, l'affectueuse douceur de ce jeune frère avaient sur lui un empire incroyable, d'où ses messages impérieux pour le réclamer. Il envoyait d'habitude un des enfants du fermier aux *Ombrettes*, une seule fois il s'était risqué à écrire, et le malheur avait voulu que cette unique lettre tombât entre les mains d'Annie, donnant lieu pour la jeune femme au plus troublant quiproquo.

Le sort de Bruno, tiraillé entre des intérêts si divers, n'était pas des plus enviables. Son frère lui inspirait une pitié profonde, ce qui ne l'empêchait pas de reconnaître quels égards il devait à sa femme, et la difficulté de tout concilier lui semblait parfois insurmontable.

Par délicatesse, il évitait de parler à Armand de son propre foyer, afin de ne pas provoquer de comparaisons douloureuses, et celui-ci, dans son égoïsme inconscient, ne se doutait pas des difficultés qu'il suscitait par ses exigences.

— Tout va bien chez toi ?

— A merveille.

Pourquoi s'informer davantage, puisque son cadet se trouvait heureux ? Sachant qu'il avait fait un mariage conforme à sa situation et ne connaissant nullement sa belle-sœur, Armand craignait peut-être d'exposer la pauvre Berthe, en l'en rapprochant, à des dédains que rien n'eût justifié, sinon une différence de naissance et d'éducation.

Il ignorait, bien entendu, les trésors de tact et de bonté que renfermait le cœur d'Annie.

Au milieu de tant de soucis divers, M. de Livet

ne pouvait négliger ceux que lui donnait Romanet. Deux fois, depuis leur première rencontre, il l'avait entrevu à Grenoble, installé à la terrasse d'un café ou descendant d'un tramway, ce qui donnait à penser que celui-ci n'abandonnait pas ses recherches. Il devait les faire discrètement, car ses condamnations lui interdisaient, à coup sûr, le séjour dans une ville importante, si éloignée de sa région. Bruno se demandait chaque jour s'il n'agirait pas sagement en signalant à la police ce dangereux individu, toutefois la crainte des représailles de Romanet l'avait retenu jusqu'ici.

Poussé à bout et n'espérant plus rien de sa victime, il n'hésiterait pas à dénoncer Armand de Livet, à prouver qu'il vivait, alors qu'on le croyait défunt, et à révéler ce qu'il savait de son triste passé.

Bruno en arriva à redouter que Romanet, ne découvrant pas la retraite de son frère, ne vînt le relancer lui-même. Il était fort aisé de trouver M. de Livet, châtelain des *Ombrettes*, le premier *Bottin* venu donnerait son adresse. Aussi défendit-il formellement au concierge de laisser parvenir, en son absence, nul inconnu jusqu'au château. La pensée que la pauvre Annie pût être en butte à une scène de ce misérable le bouleversait.

Et il le savait capable de tout pour en arriver à ses fins, c'est-à-dire obtenir plus d'argent en appuyant ses demandes par des menaces.

A force d'y réfléchir, Bruno résolut de tâcher de le rejoindre lui-même, afin de tenter de l'éloigner, fût-ce au prix de nouveaux sacrifices. Rien ne lui coûterait pour que son infortuné frère pût finir en paix ses tristes jours. Dans ce dessein, il se rendit plus souvent en ville, avec l'intention de s'informer de cet hôte indésirable au café qu'il fréquentait sans doute volontiers, puisqu'il l'y avait aperçu à deux reprises.

Mais il était dit que ses plans seraient contrariés.

Annie revenait du village, un matin, quand elle

fut abordée, non loin des *Ombrettes*, par un homme de mine équivoque, assez convenablement vêtu. Elle eut, en s'arrêtant, un mouvement de recul, tant sa physionomie lui parut déplaisante, mais elle n'avait aucune raison pour passer outre, d'ailleurs la présence d'un ou deux travailleurs dans le champ voisin lui rendit son aplomb.

L'homme toucha son chapeau.

— Vous êtes du château, peut-être, Mademoiselle ; sauriez-vous me dire si je trouverai à cette heure M. de Livet ?

L'aspect juvénile d'Annie lui valait souvent cette erreur d'appellation.

Sans qu'elle sût pourquoi, il lui déplut de se nommer à ce passant et, plus encore, de lui permettre d'importuner son mari qui se trouvait encore là.

— Je l'ignore, vous pourriez vous informer à la loge.

— J'en viens, le concierge m'a éconduit ; ces larbins sont tous les mêmes, de vrais cerbères ; mais, avec des protections, je pourrais pénétrer, peut-être, dans ce château si bien gardé ?

— Je ne saurais vous le dire.

Elle salua légèrement et continua sa route vers une ferme où elle avait affaire. Annie y resta longtemps pour soigner un enfant qui s'était brûlé. Quand elle en sortit, elle aperçut de loin le même individu causant avec le cantonnier. Le même sentiment de répulsion inexplicable la poussa à ne pas rentrer directement, mais à poursuivre jusqu'à une petite porte pratiquée dans le mur du parc, et dont elle avait la clé.

Si la conversation des deux hommes fût parvenue jusqu'à Annie, elle se serait rendu compte que ses précautions se trouvaient superflues.

— Quelle est donc cette belle demoiselle ? avait demandé le passant.

— Mais c'est la dame du château, M^{me} de Livet.

— Ah ! malheur, ... elle s'est moquée de moi. Tant

pis. Je la retrouverai et aussi son freluquet de mari.

— Faudrait pas leur faire du mal, vous savez, on les aime par ici.

— Alors, vous êtes du côté des gens de la haute ?

— Haute ou non, c'est des bonnes gens, bien serviables et secourables au pauvre monde. Aussi, passez votre chemin, camarade, vous n'avez rien à faire par là. Si le concierge vous a dit que Monsieur n'y est pas, c'est qu'il n'y est pas, et voilà tout.

Romanet — car c'était lui — se retira en bougonnant. Il échoua dans une auberge où il se fit servir à manger et à boire, puis encore à boire, si bien qu'il se trouvait assez mal en point quand il en sortit dans le courant de l'après-midi.

Le soleil étant encore chaud, il chercha un endroit pour aller dormir et finit par échouer dans un petit bois tout proche du village, où il trouva de l'ombre et de la fraîcheur.

Annie passa une journée assez paisible ; à vrai dire, son mari ne rentra pas pour le déjeuner, mais, comme il avait prévu la veille que ses affaires le retiendraient longuement en ville, elle ne songea point à se tourmenter.

Sans doute, ce n'était pas très gai, ce repas à un seul couvert et ces longues heures solitaires, mais la jeune femme s'occupa de son bébé, écrivit à ses parents, et le temps passa quand même. Un tour qu'elle fit au garage lui apprit que Bruno n'avait emmené aucune des deux voitures ; il rentrerait donc par le train, et la pensée lui vint d'aller à sa rencontre en s'arrêtant au dispensaire qui fonctionnait régulièrement et rendait de vrais services, surtout à la population ouvrière du pays.

Retenue au village où on l'arrêtait à chaque pas, elle y arriva à la tombée du jour et pensa qu'il ne fallait pas s'y attarder si elle voulait rejoindre son mari sur le chemin de la gare. Mariette y était encore, rangeant ce qui avait servi dans la journée, le samedi étant toujours très chargé.

— Tu as eu donc bien à faire que je te trouve encore là, ma petite ?

— Ne m'en parlez pas, Madame, cela n'en finissait plus ; mais, ce qui m'a retardée, c'est une aventure dont je suis encore toute tremblante.

— Tu me fais peur...

— Il y a bien de quoi ; heureusement que Joséphine Michoud m'aidait ; nous nous sommes réjouies toutes deux que Madame ne soit pas là, c'était un homme si grossier !...

— De quoi s'agit-il, enfin ?

— D'une espèce d'individu, étranger au village sûrement. Il devait être pris de boisson, car il est tombé sur une pierre et s'est blessé au front, ce qui l'a dégrisé. Alors, comme il saignait beaucoup, quelqu'un l'a amené au dispensaire pour s'y faire panser. Il paraissait furieux et nous a accablées d'injures en guise de remerciements. Ce qui nous a le plus effrayées, c'est qu'il mêlait le nom de M. de Livet à toutes ses menaces.

— Des menaces ? fit Annie, étonnée ; à quel propos ?

— Je ne sais trop ; il s'est plaint qu'on lui ait refusé l'entrée des *Ombrettes* et a déclaré qu'il s'arrangerait bien pour rencontrer M. de Livet, fallût-il aller le chercher au fond des enfers. Il était décidé à le poursuivre partout.

— A quoi ressemblait cet homme ? interrogea Annie, persuadée qu'elle l'avait vu aussi le matin sur la route.

— Oh ! il marquait bien mal, remarquait naïvement Mariette, habillé en monsieur si l'on veut, avec une figure de bandit... Ce qu'il y a de plus fâcheux...

La jeune fille hésita.

— Parle donc, tu vois bien que je suis sur le gril.

— C'est qu'à ce moment-là M. de Livet lui-même a passé sur la route à bicyclette, arrivant de Grenoble, probablement.

« Alors le petit garçon de Joséphine a crié :

« — Tenez, voilà justement Monsieur qui passe ; faut-il lui courir après ?

« Nous lui faisons des yeux terribles pour le faire taire, car nous comprenions bien que cet ivrogne ne serait pas bon à rencontrer au coin d'un bois. Mais le petit bavard a continué :

« — Voyez, il tourne le dos aux *Ombrettes*, c'est qu'il va au château de *Bon-Repos*, sûrement.

« — Où cela, le château de *Bon-Repos* ? Est-ce loin d'ici ?

« — Très loin, ai-je répondu, dans l'espoir de décourager ce vilain homme d'y aller aussi.

« — Qu'est-ce que tu dis, Mariette ? a continué Joseph. Avec une bicyclette, il n'y en a pas pour une heure.

« Du coup notre blessé s'est trouvé guéri. Il a enfoncé son chapeau sur sa tête en disant :

« — Parions que je le rattrape!...

« Et nous l'avons vu filer en courant. »

La jeune femme était devenue toute pâle à ce récit. Elle ne doutait pas que les prétendues affaires de Bruno ne se traitassent pour la plupart au château de *Bon-Repos*, si bien dissimulé aux regards, et se demandait, non sans effroi, quel intérêt, quelle vengeance, peut-être, poussait cet inconnu à courir après son mari.

Elle ne lisait point de romans et n'en bâtissait pas volontiers dans sa tête, cependant cette poursuite insolite lui donnait à réfléchir.

Son parti fut pris à l'instant : il fallait aller prévenir Bruno du danger qui le menaçait. En prenant la petite auto qu'elle conduisait sans peine, elle arriverait évidemment à *Bon-Repos*, par le raccourci, soit avant son mari, soit surtout avant le sinistre personnage qui le recherchait.

Sans faire part de son projet à Mariette, elle la quitta en disant :

— Ferme vite, ma petite ; désormais, je m'arrangerai pour que tu ne demeures pas si tard.

Et, sans perdre une seconde, Annie retourna chez elle.

Monter voir son fils, donner l'ordre de sortir la voiture fut l'affaire de quelques minutes. Elle partit ensuite à toute allure, évitant les ornières et les obstacles, sa connaissance parfaite du terrain lui permettant de se diriger sans trop de peine.

Son cœur battait bien fort, mais ce n'était pas de crainte, un seul sentiment la dominait : le désir d'arriver assez tôt pour soustraire son mari à l'agression qu'elle redoutait. Ah ! toutes les angoisses, toutes les tristesses qu'il lui causait étaient oubliées à cette heure, Annie savait seulement que cet époux si cher, cet autre elle-même, se trouvait en péril et ne pouvait compter que sur son appui.

Cet appui ne lui ferait pas défaut, n'étaient-ils pas unis pour la bonne comme pour la mauvaise fortune ?

Déjà elle entrevoit le château ; la sombre mare toute proche retient les tremblants rayons de la lune... Ciel ! comme il serait aisé d'y faire disparaître quelqu'un !

Aucune lumière n'apparaît aux fenêtres, on croirait le logis inhabité. Annie dissimule sa machine tout près de là et se met à guetter Bruno, car elle a marché si vite qu'évidemment il ne peut déjà se trouver là.

Toutefois le bruit de l'auto l'a trahie. La porte s'ouvre : une jeune femme apparaît sur le seuil en criant :

— Est-ce vous, Bruno ? Ah ! venez vite... Il se meurt, il se meurt...

Comment résister à cet appel ? Annie s'élançe et pénètre dans la maison où deux femmes la reçoivent avec stupeur.

— Que venez-vous faire ici ? balbutie la plus jeune.

— Qui êtes-vous ? demande l'autre qui a les apparences d'une vieille servante.

— Je suis accourue au secours de mon mari menacé et je m'appelle M^{mo} de Livet, répond Annie de sa voix claire.

Alors elle se sent saisie par une main brûlante qui l'entraîne au premier étage.

— Je suis la femme d'Armand, mais il va mourir et vous ne le trahirez pas, sanglote sa compagne.

Toutes deux pénètrent dans une vaste chambre faiblement éclairée par deux flambeaux. Elle est à peine meublée et son aspect est lugubre, car sur le lit est étendue une forme inerte, ne révélant son existence que par de sourds gémissements.

— Il va mourir, répète Berthe ; oh ! priez avec moi.

D'une main légère, Annie évente le malade, elle humecte ses lèvres et soulève son oreiller afin de lui permettre de mieux respirer. Elle ne sait trop qui il est, mais, habituée à assister les mourants, ne ressent aucune frayeur.

Peut-être ces soins, si insignifiants qu'ils soient, raniment-ils Armand, car il entr'ouvre les yeux et les fixe avec étonnement sur cette jeune créature vêtue de blanc, d'un aspect presque céleste, qui se penche sur lui avec tant de pitié.

A ce moment, on entend, au dehors, un léger signal. Fanchon se hâte de descendre.

— Cette fois, c'est Bruno, soupire Berthe. Oh ! puisse mon cher mari le reconnaître encore et lui sourire une dernière fois.

Elle baise le front glacé en disant doucement :

— Notre frère arrive, mon Armand, vos derniers désirs sont exaucés.

Un instant après, en effet, M. de Livet entre dans la chambre et recule stupéfié devant sa femme... Mais l'heure n'est pas aux explications.

Toutefois elle tourne vers lui un regard d'angoisse et dit à voix basse :

— Vous êtes poursuivi par un homme de mauvaise mine qui vous a cherché tout le jour. J'étais

venue vous prévenir. Il est armé peut-être et vous étiez sans défense.

Bruno ne comprend rien à cet avis dont il devine pourtant le sens pressant.

— N'ayez aucune inquiétude, Fanchon a tout refermé derrière moi, nous sommes en sûreté.

Puis il prend sa main et se penche vers le malheureux qui entre en agonie :

— Armand, mon pauvre cher, la Providence a conduit ma femme à ton chevet. Veux-tu nous bénir ensemble ?

Une ombre de sourire détend ses traits.

— Ma sœur, ma sœur Annie...

La jeune femme entrevoit soudain quel sombre drame on lui a dérobé, elle comprend tout et, quelle que soit la tristesse de l'heure, une joie, oui, une joie éperdue envahit son âme.

Son Bruno n'est point un traître, il a été malheureux, il n'est pas coupable.

Elle se penche et pose ses lèvres fraîches sur le pauvre visage décomposé :

Mais Armand secoue la tête.

— Nous allons vous soigner ensemble et nous vous aimerons tant!...

— Non, je m'en vais... Soyez bonne pour ma pauvre Berthe.

Puis il reprend haleine, épuisé par cet effort, et trouve encore la force de balbutier :

— Dieu vous bénisse... tous.

Sa femme, pauvre petite, tombe à genoux près de lui ; Fanchon sanglote éperdument. D'un geste, Bruno la fait taire : que rien ne trouble la paix solennelle de ces derniers moments.

Il ouvre un livre et d'une voix brisée prononce les prières admirables dont l'Eglise accompagne la fin de ses enfants.

— Je vous recommande à Dieu, mon très cher frère, et je vous remets entre les mains de Celui dont vous êtes la créature, afin qu'après avoir payé par votre mort la dette commune à la nature humaine vous retourniez à votre Créateur.

« Que la troupe des anges vienne à votre rencontre.

« Que le Sénat des apôtres vous fasse un accueil favorable.

« Que la triomphante armée des martyrs se réjouisse à votre arrivée.

« Que le cœur joyeux des vierges vous reçoive. »

Mais il s'arrête, car le dernier souffle s'est exhalé des lèvres du moribond... Un silence profond règne autour de ce lit de souffrances. Berthe, les lèvres collées sur la main de son mari, ne fait pas un mouvement, on dirait qu'elle l'a suivi par delà cette terre d'exil qui lui fut si inhospitalière.

Sur un signe de Bruno, Annie la relève et l'embrasse :

— Ne le cherchez plus ici, dit-elle en pleurant. Car c'est fini, le pauvre Armand est libéré.

Des prières ardentes l'entourent, quand il se présente devant son Juge.

— Recevez, Seigneur, votre serviteur dans le port du salut.

— O Seigneur, délivrez l'âme de votre serviteur.

Quelle douleur, mais quelles espérances entourent ce malheureux qui a expié par tant de souffrances un moment d'égarement!

Ceux qui l'entourent ne se lassent pas de contempler son visage, tant il est beau! Ses traits sont empreints d'une sérénité auguste, on devine qu'il a entrevu la gloire de Dieu, au sortir des obscurités et des humiliations de ce triste monde. De longues minutes s'écoulent ainsi, tous se sentent unis par une commune tendresse pour celui qui n'est plus.

Enfin Bruno désigne à sa femme l'infortunée Berthe, toujours prostrée.

— Continuez auprès d'elle votre mission charitable, ma chérie, dit-il à voix basse. Ce sont les bons anges qui vous ont amenée jusqu'ici et vous savez notre secret à présent. Oh! Annie bien-

aimée, j'ai tant souffert de vous le dérober, vous le croyez, n'est-ce pas? Mais j'avais juré à ma mère de ne révéler à nul être au monde l'existence du pauvre Armand... Emmenez cette malheureuse femme, Fanchon et moi le lui rendrons tout à l'heure.

Berthe est si brisée qu'elle ne résiste pas quand Annie la prend dans ses bras.

— Venez vous reposer, chère petite sœur, et n'oubliez pas qu'il vous a confiée à moi.

Elle l'entraîne hors de ce lieu funèbre et doucement, tendrement, commence son rôle fraternel en l'obligeant à se coucher.

Toutefois Berthe n'est pas habituée à penser à elle et rouvre bientôt ses yeux qu'un pesant sommeil accable. Il y a si longtemps que ses nuits ont été troublées!

— Je ne dois point oublier que vous êtes bien lasse et que votre petit enfant vous réclame peut-être. Il faut partir; votre bon mari vous ramènera demain, si vous avez la charité de venir nous retrouver.

Annie hésite; il est bien vrai que la pensée de son bébé la tourmente, jamais elle ne l'a laissé si longtemps.

— Je vais consulter Bruno, dit-elle docilement; tâchez de dormir, chère petite.

Elle passe dans la chambre voisine où toute trace de maladie a déjà disparu. Armand est revêtu d'un ample vêtement, on dirait une magnifique statue. Au pied du lit, Fanchon commence son office de veilleuse en récitant son chapelet.

Humble amie qui a tant souffert, tant pleuré déjà avec ses maîtres!

Bruno se dispose à sortir.

— J'allais vous chercher, mon Annie, je dois songer à votre repos et aussi à notre petit Jean.

Elle se presse, craintive, contre lui.

— Ne sortez pas, je rentrerai seule. Qui sait si le méchant homme ne vous guette pas tout près d'ici?

— Soyez sans crainte, il n'y a personne au

alentours, je m'en suis assuré. Ce misérable Romanet se sera lassé, la mort du pauvre Armand lui enlève d'ailleurs tout son pouvoir de nuire. Il disparaîtra nécessairement de notre vie.

— Et nous allons laisser ainsi ces deux pauvres femmes ?

— Elles sont accoutumées à leur solitude et je serai là demain à la première heure. Il y a des dispositions à prendre, nous en causerons ensemble, de façon à leur enlever tout souci.

Quelques minutes après, la rapide voiture les entraîne à travers la nuit; ils sont trop accablés pour parler, mais sentent que tout malentendu est dissipé entre eux et que rien ne les séparera désormais.

Le pauvre Armand fut enterré sans pompe dans le petit cimetière des Etangs. Le curé de la paroisse savait seul ce que cachaient ces deux mots inscrits sur la croix de bois que remplacerait bientôt un monument plus durable.

LOUIS-ARMAND

— Mon nom de baptême et celui de mon père, avait-il dit, je n'ai plus droit à aucun autre ici-bas.

Les formalités civiles furent simplifiées par les actes que Berthe put produire.

Ces humbles obsèques eurent pourtant un témoin : Romanet, qui n'avait pas quitté la région, frémit de rage en y assistant de loin. C'était la fin de la triste odyssée dont il avait su tirer si bon parti.

Sans doute il pourrait encore essayer de terroriser la veuve de sa victime, mais le bon temps était passé, car la dénonciation, son arme principale, devenait sans objet.

D'ailleurs, M. de Livet ne lui laissa pas le temps de tourmenter Berthe de ses revendications. Il lui assigna un rendez-vous et lui tint ce langage :

— Vous êtes sous le coup d'une arrestation imminente pour avoir enfreint l'interdiction de séjour qui vous frappe. Il ne vous reste qu'à quitter sans retard le Dauphiné.

— Je peux encore parler, dit insolemment Romanet.

— Rien ne vous en empêche, mais vous n'apprendrez rien à personne, nul n'ignorant la triste aventure de mon frère. Son dénouement n'offrira aucun intérêt, puisqu'il n'était pas connu ici. Il est maintenant hors d'atteinte de la basse persécution que vous lui avez infligée si longtemps. Bien que vous ayez été déjà largement payé, je veux bien me souvenir du service que vous lui avez rendu jadis. Voici un chèque de mille francs que vous ne pourrez toucher qu'à La Rochelle. C'est le dernier secours que vous recevrez de nous, vous êtes encore en âge de travailler. Partez sans retard et n'oubliez jamais que la police a l'œil sur vous.

— Vous m'avez eu, riposta Romanet en éclatant d'un rire grossier, mais vous ne saurez jamais ce que j'ai tiré de votre famille. La petite dame me payait d'un côté, vous de l'autre, dommage que ce soit fini!

Et, gêné malgré lui par le regard froid de Bruno de Livet, il toucha le bord de son chapeau et sortit.

Touchée jusqu'au fond du cœur par la détresse morale de Berthe et désireuse de l'entourer de près d'une sollicitude vraiment fraternelle, Annie tenta de l'emmener aux *Ombrettes*.

Mais ce fut en vain, la jeune femme avait soif de solitude et de recueillement dans sa grande douleur. Bien que touchée de la grâce aimable du cher bébé, elle déclara que rien ne pouvait la retenir, ses aspirations la poussant de plus en plus vers une vie de dévouement.

Berthe, après être allée revoir les siens, devait partir pour Alger, siège de la maison mère des

Sœurs blanches, admirable fondation du cardinal Lavigerie.

— Le souvenir de mon Armand ne me quittera pas et je l'associerai à toutes les missions que l'obéissance m'imposera. C'est lui, j'en suis assurée, qui m'a obtenu ma vocation.

Rien ne put la détourner de ce pieux dessein et, d'ailleurs, le fait de se donner à Dieu n'était-il pas la seule fin digne d'une âme si généreuse ?

Quant à Fanchon, elle se sentit vite à l'aise aux *Ombrettes*. Son ambition se bornait à se consacrer désormais à l'enfant de son *petit Bruno* et le mariage de Rosalie permit de satisfaire ce vœu.

Trop dévouée pour risquer de se prévaloir jamais des services qu'elle avait rendus, elle devait trouver à cet heureux foyer toute l'amitié et la reconnaissance qui lui étaient dues. Bientôt elle confondit les deux époux dans son affection, mais le bébé ne tarda pas à devenir son seigneur et maître.

XIV

A vrai dire, Annie avait à peine entrevu Armand et ne pouvait ressentir de sa perte une douleur bien vive. Toutefois elle possédait cette délicatesse du cœur qui sait s'associer à la peine des autres. Bruno trouva donc près d'elle sa meilleure consolation.

Ce lui fut un adoucissement de tout lui raconter : l'appel éperdu de sa mère à la réapparition soudaine de son malheureux fils et le mystère dont il avait fallu s'entourer, soit pour le défendre contre des recherches possibles, soit surtout contre la rapacité cruelle de Romanet.

On savait bien que, pour obtenir davantage, ce-

lui-ci n'eût pas reculé devant la délation. C'est pourquoi Bruno avait espéré soustraire sans retour Armand à ses persécutions en l'installant dans un lieu aussi reculé que le château de *Bon-Repos*.

— Combien j'ai souffert de ne pouvoir vous associer à toutes mes inquiétudes, mon amie ! Souffert de manquer ainsi à la confiance que je vous devais et de vous offenser par mon silence... Que de fois aussi n'ai-je pas regretté de ne pouvoir faire appel à votre clair jugement. De toutes les épreuves que j'ai traversées, celle-ci n'a pas été la moindre.

Le frémissement qu'Annie ne put réprimer prouva qu'elle-même n'avait point été épargnée. Voir son mari lui dissimuler toutes ses démarches et se montrer de plus en plus contraint et renfermé était presque au-dessus de ses forces.

— Et vous ne vous êtes jamais plainte à personne, ma femme brave et fidèle. Votre discrétion a beaucoup facilité ma tâche.

Annie cacha son visage dans ses mains.

— J'ai failli un jour cependant.

Et comme Bruno l'interrogeait du regard, elle continua :

— J'ai cherché à surprendre vos secrets.

— Comment cela, ma chérie ?

— Vous savez, ... cette lettre mystérieuse qu'on vous apporta pendant notre repas ?...

— Eh bien ?

— Vous êtes parti peu après, l'oubliant chez vous. Alors, l'ayant trouvée — je rougis de l'avouer, — j'ai ramassé ce chiffon de papier et sa lecture a été pour moi comme un coup de poignard dans le cœur. On vous réclamait en termes si pressants que je pouvais tout craindre.

— Mais c'était l'écriture de mon frère...

— Sans doute ; souvenez-vous, cependant, que j'ignorais même son existence et que je ne pouvais imaginer quel être au monde avait de tels droits sur vous... Ce jour-là, il m'a fallu toute mon éner-

gie pour ne pas emporter mon fils et me réfugier auprès de mes parents.

Le jeune homme prit la main de sa femme et la baisa tendrement.

— Pauvre Annie! pauvre petite Annie! Comment vous ferai-je oublier jamais ce que vous avez supporté avec tant de bravoure?... Vous vous souvenez sans doute de votre belle définition du mariage : l'offrande de son cœur, de son dévouement, de sa confiance aussi... Vous l'avez admirablement réalisée.

— Que direz-vous de Berthe alors ?

— Elle aussi a été une héroïne ; remarquez cependant qu'elle était soutenue par l'appui même qu'elle offrait à son mari. Rien ne vous encourage comme de se sentir indispensable.

— C'est vrai, il me semble qu'avec vous je pourrais tout supporter.

— J'espère que la vie nous sera miséricordieuse, mais désormais, si âpre que soit le chemin, nous nous soutiendrons l'un l'autre.

Et ils demeurèrent silencieux, la main dans la main, admirant la beauté du ciel, la gloire des montagnes empourprées et, par-dessus tout, le cher petit enfant qui jouait près d'eux dans son berceau.

— Si vous m'en croyez, dit enfin Annie en hésitant, nous n'entretiendrons pas nos parents de toutes ces émotions. Jamais un mot de moi n'a pu les leur faire soupçonner, laissons-les à leur tranquillité.

— Je suis de votre avis, chère femme, vous êtes aussi sage que bonne. Aussi bien nous ne pouvons plus rien pour notre pauvre Armand que prier pour lui ; mais nous ne l'oublierons jamais, n'est-il pas vrai ?

— Jamais, répondit la jeune femme. Comment ne pas me souvenir qu'il m'a appelée *sa sœur* ? Cela seul crée un lien entre nous.

A quelques jours de là, quand ils se trouvaient ensemble au jardin qu'on ne quittait guère en

cette douce saison, Claude vint prévenir Annie que M^{lle} Berville l'attendait au petit salon,

— Dites que je viens à l'instant.

— Et que je me sauve, fit Bruno avec un effroi comique. Vous connaissez mon peu de sympathie pour la *demoiselle peinte*, je la redoute tout particulièrement.

— Poltron ! J'insiste au contraire pour que vous l'accueilliez avec moi. Elle sera édifiée ainsi sur la bonne harmonie de notre ménage dont elle ne cessait de médire.

Le jeune homme s'exécuta et se montra des plus courtois. Mathilde déploya pour lui toutes ses grâces, mais ne réussit point à le retenir. Sous un prétexte quelconque, il disparut au bout d'un moment.

— Comment êtes-vous venue aux *Ombrettes*, Math ? demanda Annie. Je m'étonne de ne point apercevoir la superbe auto dont vous vous servez d'ordinaire ?

— Elle n'est plus à mon service, mais c'est toute une histoire à vous raconter. Comment je suis venue ?... dans un simple taxi et je m'en irai de même, mais je l'ai laissé au bas de l'avenue ; je ne me souciais pas d'être humiliée devant vos gens, après les avoir éblouis de mon luxe, il y a quelques jours.

— Je regrette pour vous la belle voiture, dit gaîment Annie.

— Bah ! tout cela va changer et je me dédommagerai ensuite... Apprêtez-vous à entendre la plus merveilleuse histoire. D'abord, les Cabiroux abandonnent le château de Jonages, définitivement réclamé par le vieux marquis ; ensuite je suis brouillée avec eux.

— Mais ceci me paraît plus regrettable que merveilleux ! s'écria la jeune femme. Vous jouissiez tant des multiples agréments qu'ils vous procuraient.

— Patience ! mon tour viendra d'en user pour mon compte !

Elle retira son gant et découvrit une bague de toute beauté.

— Que dites-vous de cela?

— Dois-je comprendre que vous êtes fiancée, chère amie?

— Oui, je suis fiancée et je vis un vrai conte de fée... Mais prenons par le commencement.

« Figurez-vous que je me lassais à la longue de diriger mes braves Cabiroux dans le chemin de la prospérité, veillant à chaque pas à leur faire éviter les fondrières et les précipices. Que voulez-vous? il faut tout apprendre en ce monde, même à être riche, et les pauvres gens ne le savaient guère. Si dociles que fussent mes élèves, j'en avais pardessus la tête : autre chose est de profiter de l'argent des autres ou d'en posséder soi-même... Mais voici que ma bonne étoile amena dans nos murs un frère cadet de M. Cabiroux revenant de Chicago où il s'est enrichi dans le commerce des animaux que vous savez. Ce n'est pas très poétique, mais des plus avantageux, puisque, parti de très bas, mon fiancé est aujourd'hui plusieurs fois millionnaire... Sans doute mon humble personne ne lui déplut pas, insinua Mathilde d'un air modeste, car il me fit bientôt une cour assidue, et pour le bon motif, s'entend.

— Je vois qu'il y a tout lieu de vous féliciter.

— Assurément pour ce qui me concerne, mais cela ne fait pas l'affaire de mes braves Cabiroux qui fondaient les plus grands espoirs sur l'oncle d'Amérique. Je me rabaisserais à mes propres yeux en vous racontant comment ils m'ont traitée... Cette petite Diane surtout a été odieuse... Que ne peut faire l'amour de l'argent, hélas!

— Mais lui, lui, comment est-il? s'écria Annie fort excitée.

— Pas très beau ni très jeune, je dois l'avouer, et son éducation est à refaire. Toutefois c'est un parti inespéré, ma chère : cinq millions au bas mot et des intérêts dans l'usine qu'il a fondée là-bas et dont il ne s'occupe plus. Autant dire que c'est un

nabab... Vous jugez quelle chance est la mienne! Jamais! au grand jamais, mes rêves ne se seraient élevés si haut.

— Dites vos ambitions, faillit remarquer Annie.

Cependant elle retint cette méchante parole et embrassa son amie.

— Tant mieux si tout est bien; j'espère qu'il est bon et qu'il a en lui l'étoffe d'un gentleman.

Mathilde fit une grimace moqueuse.

— Ce sera long pour le rendre passable, mais j'y arriverai, vous verrez. Car vous me permettrez bien de vous le présenter...

— Comment donc! Mère va être enchantée, justement nous l'attendons ce soir, leur saison à Vichy leur a merveilleusement réussi à tous deux. Je leur apprendrai vite la grande nouvelle; quand vous mariez-vous?

— Dans quinze jours. Ceci est un adieu, chère, je pars pour Paris où m'attend mon fiancé et je m'installe chez des amis. Il me faut bien ce délai pour utiliser ma somptueuse corbeille, je vais enfin connaître pour mon compte les grands couturiers!... Non, voyez-vous, je suis trop heureuse.

Cette façon particulière d'envisager les félicités conjugales choqua Annie, sans doute, mais elle connaissait trop la coquetterie invétérée de M^{lle} Berville pour s'en étonner.

Elle descendit l'avenue avec elle et l'installa dans la modeste voiture qui l'attendait.

— Adieu, petite amie, vous ne me reverrez que dans ma gloire.

Et Math s'en fut d'un cœur léger vers sa destinée.

XV

Douce, très douce fut la réunion qui suivit aux *Ombrettes*.

M. et M^{me} Castau s'y retrouvaient toujours avec plaisir ; en constatant le bonheur du jeune ménage, ils formaient volontiers le vœu des Saintes Ecritures ; que leurs enfants soient autour de leur table comme de jeunes plants d'oliviers.

Cette grande maison appelait d'ailleurs une nombreuse famille et le petit Jean était si charmant qu'il fallait lui souhaiter beaucoup de frères et de sœurs.

Que dire de Bruno et d'Annie ?

Ils jouissaient chaque jour davantage de l'harmonie reconquise, mais n'entendaient pas cependant s'endormir dans la prospérité.

Toute une perspective de travail en commun s'ouvrait devant eux ; travail rendu fécond par le désir de se considérer comme les mandataires de Dieu près de leurs humbles amis et de donner tout, en se donnant eux-mêmes.

FIN

ALBUMS DE BRODERIE ET D'OUVRAGES DE DAMES

COLLECTION " MON OUVRAGE "

- ALBUM N° 4.** *Les Fables de La Fontaine en broderie anglaise et en filet.* 36 pages. Grand format.
- ALBUM N° 5.** *Filet et Milan. (Filets anciens, filets modernes.)* 300 modèles. 100 pages. Grand format.
- ALBUM N° 8.** *La Décoration de la maison.* Ameublements de tous styles. Plus de 100 modèles d'arrangements. 100 pages. Grand format.
- ALBUM N° 9.** *Album liturgique.* 42 modèles d'aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc. 36 pages. Grand format.
- ALBUM N° 11.** *Crochet d'art pour ameublement.* 200 modèles. 84 pages. Grand format.
- ALBUM N° 12.** *Vêtements de laine au crochet et au tricot.* 150 modèles. 100 pages. Grand format.
- ALBUM N° 13.** *Toute la layette. Broderie. Tricot et crochet.* 100 pages. Grand format.

Les Albums 1, 2, 3, 6, 7 et 10 sont épuisés.

Chaque album, en vente partout : 8 fr. ; franco : 8 fr. 75.

- ALBUM N° 14.** *Alphabets et Monogrammes,* contenant de nombreux modèles en grandeur d'exécution pour lingerie, draps, taies, serviettes, etc.

L'album de 64 pages, en vente partout : 6 fr. ; franco : 6 fr. 75.

COLLECTION " AURORE "

- TOUT EN LAINE** (Album n° 1).
NOUVEAUX LAINAGES (Album n° 3).
LES PLUS JOLIS LAINAGES (Album n° 4).
TRICOT et CROCHET (Album n° 5).
TRICOT et CROCHET (Album n° 6).

Chaque album de 36 pages, en vente partout : 3 fr. 75 ; franco : 4 francs.

PREMIÈRES BRODERIES, nombreux ouvrages faciles à exécuter. L'album de 64 pages : 3 fr. 75 ; franco : 4 fr.

Éditions du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).
(Service des Ouvrages de Dames.)

La Collection "STELLA"

est la collection idéale des romans pour la famille
et pour les jeunes filles par sa qualité morale
et sa qualité littéraire.

Elle publie deux volumes chaque mois.

La Collection "STELLA"

constitue donc une véritable
publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger,

ABONNEZ-VOUS

L'ABONNEMENT D'UN AN (24 romans) :

France et Colonies : 30 francs.

L'ABONNEMENT DE SIX MOIS (12 romans) :

France et Colonies : 18 francs.

L'ABONNEMENT D'UN AN donne droit à recevoir,
en prime gratuite, *UN RELIEUR MOBILE* cartonné
permettant de relier facilement un volume de la
Collection "STELLA"

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste
ou d'un chèque postal (Compte Ch. postal Paris 28-07),
à Monsieur le Directeur du *Petit Écho de la Mode*,
1, rue Gazan, Paris (14^e).

